LA TABLE RONDE

JUIN 1948

SOMMAIRE

ANDRÉ GIDE :
Feuillets d'Automne 917

T. S. ELIOT :
Milton 926

FRANÇOIS MAURIAC :
La pierre d'achoppement (IV) 956

JULES ROY :
Le Métier des Armes (II) 967

THIERRY MAULNIER :
Douze balles dans la peau 981

HENRI TROYAT :
Révolution à Pétrograd... (*fin*) 989

Poésie ancienne
par ALAIN 1005

CHRONIQUES

LECTURES

WLADIMIR WEIDLÉ :
L'unité littéraire de l'Europe 1011

GILBERT SIGAUX :
La place de Cendrars 1017

ARNOLD MANDEL :
L'univers-ghetto 1019

T. M. :
La crise de la culture 1021

JEAN-JOSÉ MARCHAND :
Réflexions sur *La Morale de l'Ambiguïté* 1024

ALBERT-MARIE SCHMIDT :
Un beau livre clos : *Oberman* 1028

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

SPECTACLES

BERNARD PINGAUD :
Le Théâtre et le monde réel 1033

JACQUES RASTIER :
Une absence de Louis Jouvet 1037

PROMENADES

MAURICE TOESCA :
Fragments d'un journal en Angleterre 1043

MICHEL DÉON :
Italie du Sud, dans les Pouilles 1056

MARCEL SCHNEIDER :
Printemps parisien 1058

CHARLES MAUBAN :
Le civilisé 1062

JACQUES LAURENT :
Paris-Secret 1948 1063

CLAUDE ELSEN :
Petite musique de nuit 1066
Notre peur qui êtes aux cieux... 1068

JEAN DUCHÉ :
Cinq Français moyens parlent aux Américains ... 1068

*

DISCUSSIONS OUVERTES

ROGER STÉPHANE :
Sur le Colonialisme 1071

*

ÉTUDE ET DOCUMENT

JULES ROY :
Témoignage pour Ernst Jünger 1079
Lettres d'Ernst Jünger 1081

Avec ce cahier de juin viennent à terme les abonnements à La Table Ronde *qui ont été contractés à partir du premier numéro. Nous demandons donc à tous ceux de nos abonnés qui ont reçu le service de la revue depuis ce premier numéro de bien vouloir nous adresser leur réabonnement le plus tôt possible : en principe, avant la publication du cahier de juillet, s'ils tiennent à ce que ce cahier leur soit envoyé.*

A cette occasion, nous tenons à annoncer une modification importante dans le régime de nos abonnements, modification susceptible d'intéresser nos abonnés anciens comme nos abonnés nouveaux.

Lorsque nous avons fait paraître La Table Ronde, *en janvier dernier, nous n'avons voulu prévoir que des abonnements de six mois.*

Ce n'était pas seulement l'extrême instabilité des prix qui nous interdisait alors de contracter auprès de nos lecteurs des engagements de plus longue durée. C'était la modestie de nos moyens financiers, et l'incertitude dont était entouré l'avenir de notre entreprise. Puisque nous n'étions pas certains de « durer », puisque nous ne pouvions pas voir devant nous plus de six mois d'avance, nous ne pouvions associer nos lecteurs à notre effort que pour le laps de temps où nous pouvions garantir cet effort même.

Aujourd'hui, la situation est différente. Le mouvement futur des prix est encore indécis. Le nombre de nos abonnés est encore insuffisant pour nous délivrer des soucis matériels quotidiens qui sont aujourd'hui le lot de presque toutes les revues, et nous demandons instamment à tous ceux qui s'intéressent à notre revue, et la croient utile, de faire effort pour l'accroître. Mais La Table Ronde *s'est dès maintenant acquis un nombre suffisant de lecteurs réguliers*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

pour que nous soyons assurés que le premier obstacle est franchi, pour que nous puissions avoir une plus grande confiance dans l'avenir, et voir plus loin devant nous.

C'est pourquoi, tout en laissant subsister l'abonnement de six mois, qui peut convenir mieux à certains de ceux qui nous suivent, nous avons décidé de créer, à côté de lui, l'abonnement normal, l'abonnement d'un an. Nous avons désormais devant nous des garanties de durée, et des raisons de durer, suffisantes pour nous conformer à l'usage des autres revues.

Ceux de nos lecteurs qui veulent se réabonner, et ceux qui veulent s'abonner, ont donc dès maintenant le choix entre l'abonnement de six mois et l'abonnement d'un an. Ils trouveront, dans les pages publicitaires de ce sixième cahier, une formule d'abonnement rédigée en conséquence.

Il est à peine besoin de dire que c'est à l'abonnement d'un an que vont nos préférences, parce qu'il nous assure un soutien plus étendu dans le temps, et simplifie nos écritures et notre comptabilité; nos lecteurs restent cependant entièrement libres de leur choix.

Que nos lecteurs nous aident! Qu'ils s'abonnent! Qu'ils fassent lire La Table Ronde *autour d'eux! Qu'ils décident leurs amis à s'abonner! Chaque abonnement nouveau qui nous arrive est pour nous une petite victoire, un pas en avant, une amitié nouvelle, une nouvelle justification.*

LA TABLE RONDE *publiera dans son numéro 7 :*

un texte inédit de

SAINT-EXUPÉRY

et le début du nouveau roman de

JEAN GIONO

FEUILLETS D'AUTOMNE

Neuchâtel, 1947.

Je saurai dire : « Ainsi soit-il », à quoi que ce soit qui m'advienne, fût-ce à ne plus être, à disparaître après avoir été. Mais à présent je suis et ne sais trop ce que cela signifie. Je voudrais tâcher d'y voir clair.

Par pitié, laissez-moi tranquille. J'ai besoin d'un peu de silence autour de moi pour obtenir la paix en moi-même.

Que vous êtes gênants!... J'ai besoin de me recueillir.

« Libre pensée »... X. m'explique que la vraie liberté de la pensée, c'était du côté des *croyants* qu'il la fallait chercher, non du mien.

— Car enfin, raisonnait-il, ton esprit à toi reste tenu en laisse par la logique.

J'accordai qu'il fallait une singulière liberté de pensée pour croire aux miracles et à tout ce qui s'ensuit; et que je voyais bien que son esprit à lui ne répugnait pas à admettre ce qui me (et lui) paraissait contraire à la raison. C'est même là le propre de la Foi. Là où tu ne peux plus constater ou prouver, il faut *croire*.

— Et si tu te refuses à croire, concluait-il, cesse de me dire et de prétendre que tu aimes la liberté.

Au fond, je savais bien que je n'étais pas un « libre penseur ».

La Foi soulève des montagnes; oui : des montagnes d'absurdités (1). Je n'oppose pas à la Foi le doute; mais l'affirmation : ce qui ne saurait être n'est pas.

Donc je me refuserai à considérer la finalité dans la nature. Selon les conseils les meilleurs, je remplacerai partout, systématiquement, le *pourquoi* par le *comment*. Par exemple, je sais (ou du moins l'on m'a dit) que cette substance dont se décharge le ver à soie en fabriquant son cocon l'empoisonnerait s'il la gardait en lui. Il s'en expurge. C'est pour se sauver qu'il se vide. N'empêche que le cocon, qu'il est obligé de former sous peine de mort, et qu'il ne saurait ni ne pourrait façonner différemment, protège la métamorphose de la chenille; et que celle-ci ne peut parvenir au papillon que vidée de ce poison soyeux... Mais je suis bien forcé du même coup d'admirer combien le comment rejoint ici le pourquoi, se confond avec lui de si intime manière et par un entrepoint si serré que je ne puisse distinguer l'un de l'autre.

Et de même pour le mollusque et sa coquille. De même sans cesse et partout, dans la nature, la solution ne se sépare pas du problème. Ou mieux : il n'y a pas de problème; il n'y a que des solutions. L'esprit de l'homme invente ensuite le problème. Il voit des problèmes partout. C'est marrant (2).

Ah! puisse mon esprit laisser tomber ses idées mortes! comme l'arbre ses feuilles flétries. Et sans trop de regrets, s'il se peut! Celles dont la sève s'est retirée. Mais, nom de Dieu! quelles belles couleurs!

(1) Voir *in fine*.
(2) C'est la première fois que j'emploie ce mot affreux; ne sais même pas comment l'écrire... Mais c'est le seul qui convient.

Ces idées dont on croit d'abord ne point pouvoir se passer. D'où grand danger d'installer son confort moral sur des idées fausses. Contrôlons, vérifions d'abord. Naguère le soleil tournait autour de la terre; celle-ci, point fixe, demeurait le centre du monde, foyer d'attention du bon Dieu... Et puis non! C'est la terre qui tourne. Mais alors, tout chavire! tout est perdu!... Pourtant rien n'est changé que la croyance. L'homme doit apprendre à s'en passer. De l'une, puis de l'autre, il se délivre. Se passer de la Providence : l'homme est sevré.

Nous n'en sommes pas là. Nous n'en sommes pas encore là. Cet état d'athéisme complet, il faut beaucoup de vertu pour y atteindre; plus encore pour s'y maintenir. Le « croyant » n'y verra sans doute qu'invite à la licence. S'il en allait ainsi : vive Dieu! Vive le sacré mensonge qui préserverait l'humanité de la faillite, du désastre. Mais l'homme ne peut-il apprendre à exiger de soi, par vertu, ce qu'il croit exigé par Dieu? Il faudrait bien pourtant qu'il y parvienne; que quelques-uns, du moins, d'abord; faute de quoi la partie serait perdue. Elle ne sera gagnée, cette étrange partie que voici que nous jouons sur terre (sans le vouloir, sans le savoir, et souvent à cœur défendant) que si c'est à la vertu que l'idée de Dieu, en se retirant, cède la place; que si c'est la vertu de l'homme, sa dignité, qui remplace et supplante Dieu. Dieu n'est plus qu'en vertu de l'homme. *Et eritis sicut dei*. (C'est ainsi que je veux comprendre cette vieille parole du Tentateur — lequel, ainsi que Dieu, n'a d'existence qu'en notre esprit — et voir dans cette offre, qu'on nous a dite fallacieuse, une possibilité de salut.)

Dieu, c'est vertu. Mais qu'est-ce que j'entends par là? Il faudrait définir; je n'y parviens pas. Je n'y parviendrai que par la suite. Mais déjà j'aurai beaucoup fait si j'enlève Dieu de l'autel et mets l'Homme à la place. Provisoirement

je penserai que la vertu, c'est ce que l'individu peut obtenir de soi de meilleur.

Dieu est à venir. Je me persuade et me redis sans cesse que : Il dépend de nous. C'est par nous que Dieu s'obtient.

Quel fatras que toute cette littérature! Et même ne considérerais-je que les écrits les plus réussis, qu'ai-je affaire, lorsque la vie est là, de ces reflets, de ces duplicata de la vie! Seul m'importe ce qui peut m'amener à modifier ma façon de voir et d'agir. Pour vivre, je n'ai pas trop de tout mon courage; pour vivre dans ce monde atroce. Et je sais et sens qu'il est atroce; mais sais aussi qu'il pourrait ne pas l'être, et qu'il est ce que nous le faisons. Si vous en dénoncez l'horreur actuelle pour amener une protestation par indignation, par dégoût, bravo! Mais sinon, sus aux démoralisateurs!

Il pourrait fort bien n'y avoir rien; ni personne. Personne pour s'apercevoir qu'il n'y a rien, et pour trouver cela naturel.

Mais qu'il y ait quelque chose, et quoi que ce soit, l'étrange chose! Je n'en finis pas de m'étonner.

Quelque chose et non pas le néant. Il fallut des siècles de siècles pour produire ce quelque chose, pour dégager ce quoi que ce soit du chaos. Plus de siècles encore pour obtenir la moindre vie. Et plus encore pour que cette vie atteignît à la conscience. J'ai cessé de comprendre, et depuis son début, cet acheminement, cette histoire. Mais plus incompréhensible que tout le reste : un sentiment désintéressé. Devant cela je m'étonne, je m'émerveille. L'on s'extasie sans doute à tort devant l'abnégation maternelle ou conjugale, ou altruiste, des animaux, on parvient à l'expliquer, à la réduire : il n'y a rien de proprement désintéressé là dedans; tout suit sa pente et son plaisir. Je le concède; mais c'est pour admirer d'autant

plus ces sentiments lorsque je les retrouve sublimés chez l'homme, et susceptibles de gratuité. Devant le moindre acte de don de soi, de sacrifice de soi, pour autrui, pour un devoir abstrait, pour une idée, je m'agenouille. S'il doit aboutir à cela, tout le reste du monde n'est pas de trop: toute l'immense misère des hommes.

Ils n'admettent pas une sérénité, acquise en dehors de ce qu'ils enseignent. Je parle ici des catholiques; toute doctrine qui s'écarte de leur Église *doit* aboutir au désespoir.

— Cette sérénité dont tu te targues, en en parlant ainsi tu l'exposes; en l'exposant, tu la compromets. C'est sur tes traits et dans tes actes qu'on doit la lire; non dans les phrases que tu ne sais pourquoi ni pour qui tu écris...

Se passer de Dieu... Je veux dire: se passer de l'idée de Dieu, de la croyance en une Providence attentive, tutélaire et rémunératrice... n'y parvient pas qui veut.

La chauve-souris aux yeux crevés sait pourtant éviter les fils que l'on a tendus dans la pièce où la voici qui vole sans s'y heurter. Et sans doute pressent-elle de loin, dans les airs nocturnes, le passage de tel insecte dont elle fera sa nourriture. Elle ne vole pas au hasard et sa démarche, qui nous paraît capricieuse, est motivée. L'espace est plein de vibrations, de rayons, que nos sens ne peuvent percevoir, mais que captent les antennes des insectes. Quel rapport entre nos sensations et leur cause? Sans récepteur sensible, la nature reste muette, sans couleurs, sans parfums. C'est en nous que le nombre devient harmonie.

L'admirable, c'est que l'homme ait su fabriquer des appareils susceptibles de suppléer à l'insuffisance de ses sens, de capter d'imperceptibles ondes et des vibrations inouïes. Avec nos sens déjà, nous en avions notre content; le reste est surcharge. Mais, qu'on le veuille ou non, ce

reste est là. L'homme a témérairement élargi son accueil et démesuré son pouvoir. Dommage qu'il ne se montre pas mieux à hauteur! Il se tient mal. Manque d'habitude, peut-être (espérons-le); tout cela est si neuf! Il empiète et il est débordé.

Lorsque j'eus appris qu'on appelait les petits nœuds de ruban : des rosettes (quel âge pouvais-je avoir alors? cinq ou six ans...) je m'emparai de quantité de ceux-ci, de celles-ci, dans la corbeille à ouvrage de ma mère, puis, m'étant enfermé dans une chambre, à l'abri des regards qui eussent pu gêner le charme. j'en disposai sur le plancher tout un parterre, tout un jardin. N'était-ce pas des fleurs? Le mot le voulait. Il suffisait d'y croire. Et je m'y efforçai durant un bon quart d'heure. N'y parvins pas.

Ce fut, sur un plan enfantin, la défaite du nominalisme. Et peut-être, après tout, que je manquais d'imagination. Mais surtout je me souviens fort bien de m'être dit : « Quel idiot je suis! Que signifie cette comédie? Il n'y a là que des bouts de rubans, rien de plus... » et j'allai les remettre dans le corbillon de ma mère.

La dureté des temps est telle que nous imaginons mal (ou plutôt : n'admettons pas volontiers) qu'il en pût être d'aussi tragiques en aucun autre moment de l'Histoire. Mieux renseignés, nous en viendrions peut-être à nous convaincre que l'exceptionnel c'était, bien au contraire, la longue période de tolérance où nous vivions avant le déchaînement des horreurs (lesquelles se sentent bien décidément *chez elles* — sur terre) — tant nous paraissait naturelle cette liberté de l'esprit, si lamentablement compromise aujourd'hui. Voici revenir un temps où seront considérés comme traîtres, ceux qui ne pensent pas « comme il faut ».

Certains, il est vrai, résistent encore; et ce sont ceux-là

seuls qui comptent. Peu importe qu'ils soient peu nombreux : c'est en eux que l'idée de Dieu se réfugie.

Mais la tentation à laquelle, pour la jeunesse, il est le plus difficile de résister, c'est celle de « s'engager », comme ils disent. Tout l'y invite, et les sophismes les plus habiles, les mobiles les plus nobles en apparence, les plus urgents. On aurait beaucoup fait, en persuadant la jeunesse que, au fond, c'est par *laisser-aller* et par paresse qu'elle s'engage;

...en persuadant la jeunesse qu'il s'agit — non point d'être ceci ou cela, mais — d'être.

On se flatte sans cesse; ou du moins l'on a tendance à se flatter. La complaisance envers soi-même est un piège dans lequel j'ai si grande peur de donner que souvent j'ai pu douter de la sincérité (de l'authenticité) de mouvements, qui pourtant m'étaient naturels, dès lors qu'ils allaient dans le sens de ce que je pouvais souhaiter qu'ils fussent. (Ma phrase est effroyablement compliquée, mais impossible d'exprimer cela plus simplement.) Ces mouvements, ces « états d'âme », j'ai pourtant dû reconnaître et admettre qu'ils étaient naturels, en les retrouvant, exactement les mêmes, chez ma fille tout enfant encore; en particulier certain optimisme foncier, que, chez moi, je pouvais craindre *obtenu* :

Comme on demandait à Catherine, un peu sottement ce me semble : — « Où préfères-tu être? A Saint-Clair (où elle était alors) ou à Paris? » elle laissa paraître d'abord un grand étonnement : à peine pouvait-elle comprendre que pareille question méritât d'être posée; puis finit par répondre ingénûment : — « Mais, à Saint-Clair, *puisque j'y suis.* » (Elle ne devait avoir alors guère plus de cinq ans.) Et soudain je reconnaissais en elle le fonds même de ma propre nature et le secret de mon bonheur; un « ainsi soit-il » qui se marquait également dans la grande difficulté, sinon l'impossibilité (chez cette enfant comme chez moi) de fournir et d'alimenter des regrets.

Prendre les choses pour ce qu'elles sont.
Jouer avec les cartes qu'on a.
S'exiger tel qu'on est.

Ce qui n'empêche pas de lutter contre tous les mensonges, falsifications, etc., qu'ont apportés, qu'ont imposés les hommes à un état de choses naturel et contre lequel il est vain de se révolter. Il y a l'inévitable et il y a le modifiable. L'acceptation du modifiable n'est nullement compris dans l'*Amor Fati*.

Ce qui n'empêche pas non plus d'exiger de soi le meilleur, après qu'on a reconnu celui-ci pour tel. Car l'on ne se fait pas plus *ressemblant* en accordant le pas au moins bon.

ANDRÉ GIDE.

P.-Sc. Il m'apparaît aujourd'hui, ressortant ces pages, que j'eus tort de déchirer celles du début de ce carnet. Si mal venues qu'elles fussent (je relevais de maladie) elles répondaient par avance aux remarques que me présente un ami, en la sagesse de qui j'ai grande confiance; il ne parle jamais pour ne rien dire et ne dit rien que de sensé. Il proteste que ces feuillets-ci, que je viens de lui donner à lire, sont bien moins subversifs que je ne paraissais croire d'abord; que même y souscriraient volontiers quantité d'éminents représentants de l'Église d'aujourd'hui; et il cite quelques noms que je me garde de reproduire. Déjà X. et Y. me parlaient ainsi, soutenant que je connaissais mal l'état actuel de l'Église, l'intelligente souplesse de son Credo. J'accordai que je n'étais pas du tout « à la page » et que, pour plus de commodité sans doute, je m'en tenais à ce que m'enseignait Bossuet : que dès qu'il s'agissait de *Variations*, ce ne pouvait être que *des Églises protestantes* (selon le titre même de son admirable ouvrage) à quoi s'opposait la Catholique, par « son caractère d'immutabilité dans la foy ».

— Sans doute, reprend-il, mais pourtant elle évolue sans cesse. Vous voudriez la scléroser, en faire une chose accomplie; elle vit et répond aux exigences nouvelles. Souvenez-vous des belles pages de Chesterton qu'avait traduites Claudel et que vous-même me faisiez lire dans la *N. R. F.* d'antan. L'Église, disait-il, n'est jamais immobile; et il la comparait à un char lancé *full speed* sur une crête étroite, évitant de droite et de gauche sans cesse de nouveaux périls. Nul doute, continue mon ami, que les

catholiques éclairés ne seraient aucunement gênés par vos affirmations de tout à l'heure. Ce qu'ils appellent Dieu, libre à vous de le nommer Vertu; question de mots : c'est même chose. L'idée de Dieu, le besoin de Dieu vous tourmente; *ils* n'en demandent pas davantage pour vous reconnaître des leurs. Et comme pourtant je proteste qu'il y a là malentendu; comme je cherche ce qui les fasse me rejeter tout de même, j'en reviens à ces pages d'ouverture, premières écrites de ce carnet, ces feuillets mal venus, déchirés : ils avaient trait à la vie éternelle : une sorte d'instinct prémonitoire m'invitait à les mettre en avant, à parler de cela d'abord et je comprends à présent que c'était en effet par cela qu'il importait de commencer.

Que la vie de « l'âme » se prolonge par delà la dissolution de la chair, il y a là, pour moi, de l'inadmissible, de l'impensable, et contre quoi proteste ma raison; aussi bien que contre le foisonnement incessant des âmes. (*Mai* 1948.)

MILTON

Samuel Hohnson, s'attaquant à l'examen de la versification de Milton, dans le *Rambler* (1) du samedi 12 janvier 1751, crut nécessaire d'excuser sa témérité à écrire sur un sujet déjà si abondamment discuté. Pour justifier son essai, ce grand critique, qui est aussi un grand poète, remarquait : « Il y a, à chaque époque, des erreurs nouvelles à rectifier, et de nouveaux préjugés à combattre. » Je suis contraint d'exprimer mes excuses personnelles d'une façon assez différente. Les erreurs de notre époque ont été rectifiées par des mains vigoureuses, et les préjugés combattus par des voix autoritaires. Quelques-uns des préjugés et des erreurs ont été associés à mon nom, et de ceux-là en particulier je vais me trouver amené à parler; il sera, j'espère, mis sur le compte de ma modestie plutôt que de mon orgueil si j'affirme que personne n'a plus d'autorité pour corriger une erreur que celui-là même qu'on en tient pour responsable. Et il y a, je crois, une autre raison qui m'autorise à parler de Milton, outre la singulière que je viens de donner. Les champions de Milton à notre époque, à une notable exception près, ont été des érudits et des professeurs. Je ne prétends pas être l'un ou l'autre : je sais bien que le seul droit que j'aie à votre attention, lorsque je parle de Milton ou de tout autre grand poète, c'est l'appel que je fais à votre curiosité, espérant qu'il vous intéresse de savoir ce que l'un de vos contemporains qui écrit des poèmes pense de l'un de ses prédécesseurs.

(1) Voir note *in fine*.

Je crois que l'érudit et le praticien, dans le champ de la critique littéraire, devraient compléter le travail l'un de l'autre. La critique du praticien sera d'autant plus valable, sans doute, qu'il ne sera pas entièrement dépourvu d'érudition; et la critique de l'érudit sera d'autant plus valable aussi, s'il possède quelque expérience de la difficulté d'écrire des vers. Mais l'orientation des deux critiques est différente. L'érudit se préoccupe davantage de comprendre le chef-d'œuvre dans l'entourage de son auteur — le monde au sein duquel l'auteur a vécu, le tempérament de son époque, sa formation intellectuelle, les livres qu'il a lus, et les influences qui l'ont façonné. Le praticien se préoccupe moins de l'auteur que du poème — et du poème en rapport avec sa propre époque. Il interroge : quel service peut rendre la poésie de ce poète à ceux qui écrivent aujourd'hui? Est-elle, ou peut-elle devenir, une force vivante pour la poésie anglaise non encore écrite? Nous pouvons donc dire que l'érudit s'intéresse au permanent, le praticien à l'immédiat. L'érudit peut nous apprendre à quoi nous devrions accorder notre *admiration* et notre *respect;* le praticien devrait pouvoir, quand il est le poète adéquat parlant du poète adéquat rendre réel un chef-d'œuvre ancien, lui donner de l'importance aux yeux de ses contemporains, et persuader son public qu'il est intéressant, stimulant, délectable, et *actif*. Je ne vois guère qu'un seul exemple de critique contemporaine sur Milton, par un critique du type auquel j'appartiens (si j'ai le droit d'avoir quelque prétention critique) : c'est l'introduction aux *Poèmes Anglais* de Milton dans la série des *World's Classics*, par feu Charles Williams. Ce n'est pas un essai exhaustif : il est surtout remarquable parce qu'il fournit les meilleurs prolégomènes à *Comus* (2) qu'un lecteur moderne peut avoir; mais ce qui le distingue d'un bout à l'autre (et ceci est vrai de presque tous les essais critiques de Williams) c'est la chaleur de sentiment

(2) Voir note *in fine*.

de l'auteur, et sa réussite à la communiquer au lecteur. En cela, à ma connaissance, l'essai de Williams est un exemple solitaire.

Je crois qu'il est utile, dans l'examen que je me propose de faire, de garder en mémoire quelque critique du passé, de son propre type, par lequel mesurer ses opinions : un critique suffisamment éloigné dans le temps, pour que ses erreurs et ses préjugés particuliers ne soient pas identiques à ceux qu'on peut avoir. C'est la raison pour laquelle j'ai commencé par la citation de Samuel Johnson. On ne saurait guère contester que Johnson, critique de poésie écrivait en praticien et non en érudit. Parce qu'il était lui-même poète, et bon poète, ce qu'il a écrit sur la poésie doit être lu avec respect. Et à moins que nous ne connaissions, et n'apprécions, la poésie de Johnson, nous ne pouvons juger ni des mérites, ni des limites de sa critique. Il est dommage que les passages que le lecteur ordinaire ait lus, ou dont il se souvienne, ou qu'il ait vus cités, soient surtout les quelques jugements de Johnson sur lesquels les critiques postérieurs ont été en violent désaccord. Mais lorsque Johnson professe une opinion qui nous paraît fausse, nous courons toujours quelque risque à la rejeter sans nous demander pourquoi il avait tort; il avait ses propres « erreurs » et « préjugés » sans aucun doute, mais faute de les examiner avec sympathie, nous risquons toujours d'opposer l'erreur à l'erreur, et le préjugé au préjugé. Or, Johnson, à son époque, était bien près d'être un « moderne ». Il se préoccupait de savoir comment la poésie devait être écrite dans son temps. Le fait qu'il est arrivé vers la fin, plutôt qu'au commencement d'un style, le fait que son époque disparaissait rapidement, et que les canons du goût qu'il observait étaient sur le point de tomber en désuétude, tout cela ne diminue en rien l'intérêt de sa critique. Et la probabilité que le développement de la poésie dans les prochaines cinquante années prendra des directions tout à fait différentes de celles qu'il me paraît

désirables d'explorer, ne m'empêche pas non plus de poser les questions soulevées par Johnson : comment doit-on écrire la poésie aujourd'hui? Et quelle place la réponse à cette question laisse-t-elle à Milton? Et je pense que les réponses à ces questions peuvent être différentes maintenant des réponses qui étaient correctes il y a vingt-cinq ans.

Il existe un préjugé contre Milton, apparent presque à chaque page de *La Vie de Milton* de Johnson qui, j'imagine, est encore courant : grâce à une perspective historique plus étendue, nous sommes mieux placés, cependant, que ne l'était Johnson, pour le déceler et l'expliquer. C'est un préjugé que je partage moi-même, à savoir une antipathie pour Milton, l'homme. Je n'ai pas besoin d'en dire plus long sur ce point : tout ce qui est nécessaire, c'est de rappeler que j'en ai conscience. Mais ce préjugé est souvent embrouillé avec un autre de nature plus obscure, et je ne crois pas que Johnson ait démêlé les deux dans son esprit. Le fait est simplement que la Guerre Civile du XVII^e^ siècle, dont Milton est un personnage symbolique, n'a jamais été menée jusqu'à sa conclusion. La Guerre Civile n'est pas terminée : je me demande si toute guerre civile sérieuse se termine jamais. Pendant cette période, la société anglaise a subi de telles convulsions et de telles divisions que les effets en sont encore sensibles. A lire l'essai de Johnson, on sent d'un bout à l'autre qu'il appartenait obstinément et passionnément au parti adverse. Aucun autre poète Anglais, pas plus Wordsworth que Shelley, n'a vécu au milieu d'événements aussi graves que Milton, et n'a été amené à prendre parti. D'aucun autre poète, il est aussi difficile d'envisager la poésie sous les seuls aspects de la poésie, sans que nos dispositions théologiques ou politiques conscientes ou inconscientes, héritées ou acquises, ne viennent indûment s'imposer. Et le danger est d'autant plus grand que ces émotions portent aujourd'hui des vêtements différents. Il est maintenant considéré comme absurde, pour des raisons politiques, d'appartenir au parti

du Roi Charles; et il est aussi, je crois, considéré comme également absurde d'appartenir, pour des raisons morales, au parti des Puritains; et à la plupart des gens à l'heure actuelle, les vues religieuses de l'un et l'autre parti peuvent apparaître comme également démodées. Néanmoins, les passions ne sont pas éteintes, et si nous n'avons pas les yeux grands ouverts, leur fumée obscurcira le verre à travers lequel nous examinons la poésie de Milton. Certes, on a fait quelque effort pour nous persuader que Milton n'a jamais appartenu à aucun parti, mais s'est trouvé en désaccord avec tous. Mr. Wilson Knight (3), dans son *Chariot of Wrath,* a démontré que Milton était plus monarchiste que républicain, et pas « démocrate » au sens moderne du terme. Et le Professeur Saurat a apporté des preuves tendant à montrer que la théologie de Milton était hautement excentrique, et aussi scandaleuse pour les Protestants que pour les Catholiques; qu'il était, en fait, une espèce de Christadelphien très peu orthodoxe, tandis que, d'autre part, Mr. C. S. Lewis a soutenu une opinion contraire à celle du Professeur Saurat, en démontrant habilement que Milton, au moins dans le *Paradis Perdu,* pouvait être acquitté du crime d'hérésie, même d'un point de vue aussi orthodoxe que celui de Mr. Lewis lui-même. Je n'ai aucune opinion sur ces questions. Il vaut probablement mieux mettre en doute l'affirmation que Milton était un solide partisan de l'Église libre et un membre du Parti libéral, mais je pense qu'il nous faut nous tenir en garde contre tout inconscient esprit partisan, si nous visons à nous occuper de la poésie pour la poésie.

Nous en avons terminé avec nos préjugés. J'en viens maintenant à l'objection positive qui a été faite à Milton à notre époque, à savoir l'accusation d'être une influence malsaine. J'examinerai ensuite les réserves et les reproches permanents (pour employer une expression de Johnson) et, pour terminer, les raisons pour lesquelles je considère

(3) Voir note *in fine*.

qu'il est un grand poète, poète que les poètes d'aujourd'hui peuvent pratiquer avec profit.

En ce qui concerne l'affirmation de l'idée *généralisée* que l'influence de Milton est malsaine, c'est vers la critique de Milton de Mr. Middleton Murry que je me tourne. Elle est contenue dans son *Heaven Earth* — livre qui comporte des chapitres de profonde intuition, entrecoupés de passages qui m'apparaissent exagérés. Mr. Murry en vient à Milton après sa longue et patiente étude de Keats, et c'est à travers les yeux de Keats qu'il voit Milton.

« Keats, écrit Mr. Murry, artiste et poète inférieur à nul autre depuis Shakespeare, et Blake, prophète des valeurs spirituelles unique en notre histoire, ont l'un et l'autre passé en substance le même jugement sur Milton : ce qui était vie pour lui serait mort pour moi. Et quel que puisse être notre verdict sur le développement de la poésie anglaise depuis Milton, nous devons admettre la justice de l'opinion de Keats, à savoir que la magnificence de Milton ne menait nulle part. Il faut maintenir l'anglais, disait Keats. Recevoir l'influence de l'art de Milton au delà d'un certain point, sentait-il, endiguait le flot créateur du génie anglais en lui-même et par lui-même. En s'exprimant ainsi, je pense, Keats laissait parler le tréfonds du génie anglais. Passer sur le charme de Milton, c'est se condamner à l'imiter. Il en va tout autrement avec Shakespeare. Shakespeare déroute et libère; Milton éclaire et contracte. » Voilà une affirmation bien assurée, et je la critique avec quelque méfiance, parce que je ne peux pas prétendre avoir consacré autant d'étude à Keats, ou avoir une compréhension aussi intime de ses difficultés que Mr. Murry. Mais Mr. Murry me semble tenter ici de transformer la situation d'un poète particulier, ayant un but particulier, à un moment particulier du temps, en une condamnation dont la validité se situerait hors du temps. Il semble assurer que la fonction libératrice de Shakespeare et la menace constrictive de Milton sont des traits per-

manents de ces deux poètes. « Recevoir une influence au delà d'un certain point », venant de n'importe quel maître, est mauvais pour n'importe quel poète; et, que l'influence vienne de Milton ou d'un autre importe peu; et comme il nous est impossible de prévoir où se situera ce point, il serait peut-être plus sage de l'appeler *in*certain. S'il n'est pas bon de rester sous le charme de Milton, est-il bon de rester sous le charme de Shakespeare? Cela dépend en partie du genre de poésie que vous essayez de formuler. Keats voulait écrire une épopée, et il s'aperçut, comme on pouvait s'y attendre, que l'heure n'avait pas encore sonné à laquelle une autre épopée anglaise, comparable en grandeur au *Paradis Perdu*, pouvait être écrite. Il essaya aussi d'écrire des pièces : et on pourrait démontrer que *King Stephen* (4) fut encore plus ravagé par Shakespeare qu'*Hyperion* (5) ne le fut par Milton. Certes, *Hyperion* demeure un magnifique fragment que l'on relit et *King Stephen* est une pièce qu'il se peut que nous ayons lue une fois, mais à laquelle nous ne revenons jamais pour notre plaisir. Milton a rendu impossible aux générations suivantes la composition d'une grande épopée; Shakespeare a rendu impossible un grand drame poétique; une telle situation est inévitable et elle durera jusqu'à ce que la langue ait tellement changé qu'il n'y aura aucun danger, parce qu'aucune imitation ne sera possible. Quiconque tente d'écrire un drame poétique, même aujourd'hui, doit savoir qu'il lui faudra épuiser la moitié de son énergie pour échapper aux efforts de contraction de Shakespeare : sitôt que son attention se relâche ou que son esprit se fatigue, le voilà qui tombe dans de mauvais vers shakespeariens. Longtemps après un poète épique comme Milton, ou un poète dramatique comme Shakespeare, rien ne peut être fait. Et cependant, il faut répéter l'effort, car nous ne pouvons jamais savoir à l'avance quand le moment viendra où une nouvelle épopée ou un nouveau

(4) (5) Voir notes *in fine*.

drame seront possibles, et, quand le moment s'approche il se peut que le génie d'un poète individuel accomplisse la dernière mutation de l'idiome et de la versification qui donneront vie à la nouvelle poésie.

J'ai employé le terme *généralisé* à propos des vues de Mr. Murry sur la mauvaise influence de Milton, parce que c'est implicitement la personnalité entière de Milton qui est en question; non pas spécifiquement ses articles de foi, ou sa langue, ou sa versification, mais ses articles de foi en tant qu'ils prennent corps dans cette personnalité particulière, et sa poésie en tant qu'elle exprime cette personnalité. Lorsque je parle d'une vue *particulière* de la mauvaise influence de Milton, j'entends cette vue qui traite du langage, de la syntaxe, de la versification, des images. Je ne veux pas insinuer qu'il y a là une différence complète de sujets : c'est une différence d'angle de vision, une différence de foyer d'intérêt, entre le critique philosophique et le critique littéraire. Mon incompétence à l'abstrus et l'intérêt avant tout intérêt technique que je porte à la poésie, disposent mon esprit à aborder la tâche la plus limitée et peut-être la plus superficielle. Continuons à examiner l'influence de Milton de ce point de vue, celui du praticien de la poésie à notre époque.

Le reproche adressé à Milton assurant que son influence technique a été mauvaise, semble n'avoir été fait par personne d'autre d'une façon aussi positive que par moi-même. Je me trouve avoir dit naguère (en 1936), que cette accusation contre Milton « paraît bien plus sérieuse si nous affirmons que la poésie de Milton ne pouvait être rien d'autre qu'une influence pour le pire quel que fût le poète sur lequel elle s'exerçait. Elle est plus sérieuse, aussi, si nous affirmons que la mauvaise influence de Milton peut se retrouver bien après le XVIII^e^ siècle, et bien plus loin que sur de mauvais poètes : si nous disons, en un mot, que ce fut une influence contre laquelle il nous faut encore lutter ». Lorsque j'écrivais ces phrases, j'omettais de

faire une triple distinction, qui me paraît maintenant avoir quelque importance. Il y a là trois affirmations séparées implicites. La première est qu'une influence a été mauvaise dans le passé — ce qui équivaut à affirmer que de bons poètes au XVIII[e] ou au XIX[e] siècle auraient écrit beaucoup mieux s'ils ne s'étaient pas soumis à l'influence de Milton. La seconde signifie que la situation contemporaine est telle que Milton est un maître que nous devons éviter. La troisième, que l'influence de Milton, comme celle de n'importe quel poète particulier, peut toujours être mauvaise, et que nous pouvons prédire qu'elle sera mauvaise partout où on la rencontrera à n'importe quel moment de l'avenir si lointain soit-il. Or, je ne suis plus disposé à prendre à mon compte la première et la troisième de ces affirmations, parce que, détachées de la seconde, elles ne me paraissent pas avoir de sens.

Examinons la première. Lorsque nous considérons un grand poète du passé, et un ou plusieurs autres poètes, sur lequel nous disons qu'il a exercé une mauvaise influence, il nous faut admettre que la responsabilité, s'il y en a une, est plutôt du côté des poètes qui ont subi l'influence que de celui dont l'œuvre l'a exercée. Nous pouvons naturellement montrer que certains procédés, ou maniérismes, déployés chez les imitateurs, sont dus à une imitation et une émulation conscientes ou inconscientes, mais cela constitue un reproche contre leur choix peu judicieux d'un modèle, et non contre le modèle lui-même. Et il nous est impossible de prouver qu'un poète quelconque aurait écrit de meilleure poésie s'il avait échappé à cette influence. Même si nous affirmons (ce qui ne peut être que matière de foi) que Keats aurait écrit un très grand poème épique, si Milton ne l'eût précédé, est-il raisonnable de nous lamenter sur un chef-d'œuvre non écrit, en échange d'un autre que nous possédons et reconnaissons comme tel? Et quant à l'avenir éloigné, que pouvons-nous affirmer de la poésie qu'on y écrira, sauf que nous serions proba-

blement incapables de la comprendre et de la goûter, et que, par conséquent, nous ne saurions avoir une opinion sur ce que de « bonnes » et de « mauvaises » influences signifieront dans cet avenir? Le seul rapport dans lequel la question de l'influence bonne ou mauvaise, a quelque sens, est le rapport avec l'avenir immédiat. De cette question, je m'occuperai à la fin. Je veux d'abord mentionner un autre reproche contre Milton, celui qu'illustre l'expression « dissociation de la sensibilité ».

J'ai fait remarquer, il y a bien des années, dans un essai sur *Dryden* que :

« Au XVII^e^ siècle est survenue une dissociation de la sensibilité, dont nous ne nous sommes jamais remis, et cette dissociation, comme il est naturel, était due à l'influence des deux poètes les plus puissants du siècle, Milton et Dryden. »

Le paragraphe d'où cette phrase est tirée est cité par le Dr. Tylliard (6) dans son *Milton*. Le Dr. Tylliard ajoute le commentaire suivant :

« N'ayant en vue, dans ce passage, que ce qui concerne Milton, je dirai qu'il s'y trouve un mélange de vérité et d'erreur. Qu'il y ait comme une espèce de dissociation de la sensibilité chez Milton, pas nécessairement indésirable, voilà ce qu'il faut admettre; mais qu'il ait été responsable d'une dissociation de ce genre chez les autres (au moins jusqu'au moment où cette dissociation générale est inévitablement survenue) voilà qui est faux. »

Je crois que l'affirmation d'ordre général représenté par l'expression « dissociation de la sensibilité » (une des deux ou trois expressions que j'ai forgées — comme « le corrélatif objectif » — qui ont eu dans le monde un succès étonnant pour leur auteur) garde quelque validité; mais j'incline maintenant à croire avec le Dr Tylliard, que mettre le fardeau sur les épaules de Milton ou de Dryden était une erreur. S'il est vrai qu'une telle dissociation s'est

(6) Voir note *in fine*.

produite, je soupçonne que les causes en sont trop complexes et trop profondes pour justifier le changement en termes de critique littéraire. Tout ce que nous pouvons dire est que quelque chose de ce genre est survenu, que la Guerre Civile n'y fut pas étrangère; qu'il serait même imprudent de dire que la Guerre Civile en fut la cause, mais que c'est une conséquence des mêmes causes qui fit éclater la Guerre Civile; que nous devons rechercher ce qu'elles furent, il nous faudrait creuser de plus en plus profond, et jusqu'à ce que les mots et les concepts nous fassent défaut (*).

Avant d'aller plus loin dans l'examen du procès intenté à Milton, tel qu'il se présentait pour les poètes il y a vingt-cinq ans — deuxième sens, et le seul qui ait de l'importance, de l'expression « mauvaise influence » — je pense qu'il vaudrait mieux examiner quels sont les réserves et les reproches permanents que l'on peut faire, c'est-à-dire les critiques, que nous devons affirmer, lorsque nous les faisons, être issues des lois durables du goût. L'essence même du blâme permanent que l'on inflige à Milton se trouve exprimé, je crois bien, dans l'essai de Johnson. Ce n'est point ici le lieu d'examiner certains jugements particuliers et erronés de Johnson, d'expliquer sa condamnation de *Comus* et de *Samson* d'après les canons dramatiques qui nous paraissent inapplicables, ou de trouver des excuses à son rejet de la versification de *Lycidas* par le caractère spécialisé, plutôt que par l'absence, de son sens du rythme. La critique la plus importante de Johnson sur Milton est con-

* Sur un point, je me séparerais du Dr. Tylliard. Un peu plus loin, il cite une autre de mes expressions, de date antérieure : « la Muraille de Chine du vers blanc de Milton ». Il commente : « Ce dut être une muraille inefficace, puisque *Venice Preserved*, *All for Love* (7) et des pièces similaires en vers blanc ne furent pas du tout bornées par elle; ces pièces ne doivent rien à la versification de Milton. » Bien sûr que non — car c'étaient des *pièces*, et j'ai longtemps soutenu que le vers blanc dramatique et le vers blanc non dramatique ne sont pas la même chose. La Muraille de Chine, là, s'il en fût une, fut érigée par Shakespeare.

(7) Voir note *in fine*.

tenue dans les trois paragraphes que je vous demande la permission de citer en entier.

« D'un bout à l'autre de ses grands ouvrages, dit Johnson, prévaut une particularité uniforme de style, un mode et un moule d'expression qui offrent peu de ressemblance avec ceux de tout écrivain antérieur; et qui se trouvent si éloignés de l'usage commun que lorsqu'un lecteur non lettré ouvre le livre pour la première fois, il se trouve comme surpris par une langue nouvelle.

» Cette nouveauté, ceux qui ne trouvent rien à redire à Milton, l'ont imputée à ses efforts laborieux à la recherche de vocables accordés au caractère grandiose de ses idées. *Notre langue,* dit Addison, *a cédé sous lui.* Mais la vérité, c'est que, à la fois en prose et en vers, il s'était formé un style d'après des principes pervertis et pédants. Il désirait se servir des mots anglais dans un dialecte étranger. Voilà qui est évident dans toute son œuvre en prose, et condamné; car, là, le jugement opère librement, en rien tempéré par la beauté, ni rempli d'admiration respectueuse par la dignité de ses pensées, mais la puissance de sa poésie est si grande que l'on obéit, sans résistance, à son appel, le lecteur se sent captif d'un esprit plus haut et plus noble, et toute critique le cède à l'admiration.

» Le style de Milton ne fut pas modifié par son sujet ; ce que l'on trouve en plus grande abondance dans le *Paradis Perdu* se trouve aussi dans *Comus.* Une des sources de sa singularité était sa familiarité avec les poètes toscans; la disposition de ses mots, est, je crois, souvent italienne; et peut-être quelquefois combinée avec d'autres langues.

» Enfin, on peut dire de lui ce que Johnson disait de Spenser, à savoir qu'*il n'écrivait aucune langue* mais qu'il avait formé ce que Butler appelait un *dialecte Babylonien,* en soi âpre et barbare, mais qu'un génie exalté et un savoir étendu faisaient le véhicule de tant d'instruction et de tant de plaisir que, comme les vrais amants, nous trouvons de la grâce dans sa déformité. »

Cette critique me paraît vraie en substance. En vérité, à moins que nous ne l'acceptions, je ne pense pas que nous soyons sur la bonne voie pour apprécier la grandeur particulière de Milton. Son style n'est pas un style *classique*, en ce sens qu'il n'est pas l'élévation d'un style *commun*, par la touche finale que donne le génie, à la grandeur. Il est, des fondations même, et en tout point, un style personnel, non pas basé sur la langue commune, la prose commune, ou la communication directe des idées. Avec une certaine grande poésie, il n'est pas facile de déclarer exactement quoi — quelle touche infinitésimale, fait toute la différence d'avec une expression simple, possible pour tout le monde; la légère transformation qui, tout en laissant une expression simple être une expression simple, en a, en même temps, fait de la grande poésie. Dans Milton, il y a toujours le changement maximum, jamais minimum, du langage ordinaire. Chaque déformation de construction, l'idiome étranger, un mot employé comme dans une langue étrangère, ou avec le sens du mot étranger duquel il dérive plutôt que le sens usuel en anglais : toutes ces singularités sont des actes de violence particuliers que Milton a été le premier à commettre. Il n'y a pas de « cliché », pas de diction poétique au sens péjoratif du terme, mais une série ininterrompue d'actes anarchiques originaux. De tous les praticiens modernes du vers, la plus proche analogie me paraît être celle de Mallarmé, poète de bien moindre importance, bien qu'il soit cependant un grand poète. Les personnalités, les théories poétiques des deux hommes n'auraient pas pu être plus différentes; mais, en égard à la violence qu'ils pouvaient faire au langage, et qu'ils pouvaient justifier, il y a une lointaine ressemblance. La poésie de Milton est de la poésie aussi éloignée que possible de la prose, et sa prose me parait être trop près de la poésie à demi formée pour être de la bonne prose.

Dire que l'œuvre d'un poète est aussi éloignée que

possible de la prose m'aurait autrefois frappé comme étant une condamnation : la chose me paraît maintenant être simplement, dans le cas d'un poète comme Milton, l'indication précise de sa particulière grandeur. En tant que poète, Milton me paraît probablement être le plus grand de tous les excentriques. Son œuvre n'illustre aucun principe général du bon style; les seuls principes de style qu'elle illustre sont ceux valables seulement pour Milton lui-même. Il y a deux espèces de poètes qui peuvent ordinairement être de quelque utilité aux autres poètes. Il y a ceux qui suggèrent, à l'un ou à l'autre de leurs successeurs, quelque chose qu'ils n'ont pas fait eux-mêmes, ou qui provoquent une façon différente de faire la même chose : ceux-là ne seront vraisemblablement pas les plus grands, mais des poètes mineurs et imparfaits, avec lesquels des poètes ultérieurs se découvriront une affinité. Et il y a les grands poètes de qui nous pouvons apprendre des règles négatives : aucun poète ne peut apprendre à un autre à écrire bien, mais quelques grands poètes peuvent enseigner aux autres quelques-unes des choses à éviter. Ils nous enseignent ce qui est à éviter en nous montrant de quoi la grande poésie peut se passer — combien elle peut être *nue*. Tels sont Dante et Racine. Mais si jamais nous devons faire usage de Milton, il faudra le faire d'une façon toute différente. Même un poète mineur peut apprendre quelque chose à l'étude de Dante ou à l'étude de Chaucer : il nous faudra peut-être attendre un grand poète avant d'en trouver un qui pourra tirer profit de l'étude de Milton.

Je répète que ce qui éloigne le vers de Milton de la langue ordinaire, cette création qu'il a faite de son propre langage poétique, me paraît être une des marques de sa grandeur. D'autres marques sont le sens qu'il a de la construction, à la fois dans le dessin général du *Paradis Perdu* et de *Samson*, et dans sa syntaxe; enfin, et mieux encore, son infaillibilité, consciente ou inconsciente, à

écrire de la façon qui fait briller le mieux possible ses talents, et dissimuler le plus possible ses faiblesses.

Que le sujet de *Samson* lui ait convenu est trop évident pour s'y étendre : c'était probablement la seule histoire dramatique dont Milton aurait pu tirer un chef-d'œuvre. Mais on n'a pas aussi souvent remarqué, je crois, que le sujet de *Paradise Lost* lui convenait aussi parfaitement. Ce fut sans doute une perception intuitive de ce qu'il ne pouvait pas faire, qui arrêta Milton devant le projet d'un poème épique sur le Roi Arthur. Pour commencer, il s'intéressait peu aux individus ou les comprenait peu. Dans le *Paradis Perdu*, il ne lui était pas demandé une parcelle de cette compréhension qui naît d'une observation affectueuse des hommes et des femmes. Mais un intérêt de cet ordre dans les êtres humains n'était pas requis — en vérité, son *absence* était une condition nécessaire — pour la création de ses personnages d'Adam et Ève. Ce sont là, non pas un homme et une femme, tels que nous en connaissons : s'ils l'étaient, ils ne seraient pas Adam et Eve. Ils sont l'*Homme* et la *Femme* originels, non pas des types, mais des prototypes : s'ils n'étaient pas à part de l'humanité ordinaire, ils ne seraient pas Adam et Eve. Ils ont les traits généraux caractéristiques des hommes et des femmes, tels que nous pouvons les reconnaître, dans la tentation et dans la chute, les premiers mouvements des fautes et des vertus, l'abjection et la noblesse, de tous leurs descendants. Ils ont une humanité ordinaire au degré qu'il faut, et cependant, ne sont pas, et ne doivent pas être, des mortels ordinaires. S'ils étaient davantage particularisés, ils seraient faux, et si Milton s'était davantage intéressé à l'humanité, il n'aurait pas pu les créer. D'autres critiques ont fait des remarques sur l'exactitude, sans défaut ou exagération, avec laquelle Moloch, Belial et Mammon, dans le Second Chant, parlent suivant le péché particulier que chacun représente. Il ne conviendrait pas que les puissances infernales eussent, au sens humain,

des caractères, car un caractère n'est jamais sans mélange; mais entre les mains d'un manipulateur inférieur, ils auraient aisément été réduits à des *caricatures* (8) (*).

La parfaite adéquation de la matière du *Paradis Perdu* au génie et aux limites de Milton, est encore plus évidente quand nous examinons les images visuelles. J'ai déjà fait remarquer dans un article, écrit il y a quelques années, la faiblesse de l'observation visuelle de Milton, faiblesse qu'il a, je pense, toujours eue — sa cécité a dû avoir pour résultat de renforcer les qualités compensatrices plutôt que d'accroître un défaut que Milton avait déjà. Mr. Wilson Knight, qui a consacré une étude attentive à la récurrence des images dans la poésie, a dirigé notre attention sur la tendance qu'avait Milton à se servir d'images de mécanique; il me semble, de mon côté, que Milton est bien plus à l'aise avec des images suggérant des tailles gigantesques, un espace illimité, une profondeur abismale, et la lumière et les ténèbres. Aucun thème et aucun cadre, autres que ceux qu'il a choisis dans son *Paradis Perdu*, lui auraient donné un tel champ pour le genre d'images dans lesquelles il excellait, ou auraient moins exigé de cette puissance d'imagination visuelle qui, chez lui, était en défaut.

La plupart des absurdités et des incohérences sur lesquelles Johnson attire notre attention, et qu'il condamne à propos, pour autant qu'on peut avec justice les isoler de cette façon, nous apparaîtront, je crois, dans des proportions plus correctes, si nous les examinons en rapport avec ce jugement de caractère général. Je ne crois pas que nous devions nous efforcer de *voir* très clairement toute scène que Milton nous dépeint : il faut l'accepter comme une fantasmagorie changeante. Nous plaindre, parce que nous trouvons d'abord Satan « enchaîné sur le lac de feu », et, parce que, une minute ou deux après, nous le voyons se diriger vers le rivage, c'est attendre une espèce de cohérence

* Dans les *Essays and Studies by Members of the English Association*, vol. XXI, 1936, pp. 32 ff.

(8) Voir note *in fine*.

que n'exige pas le monde que Milton présente à nos yeux.

Cette limitation du pouvoir visuel, tout comme l'intérêt limité de Milton dans les êtres humains, s'avère être non pas simplement un défaut négligeable, mais une vertu positive, lorsque nous rendons visite à Adam et Ève dans l'Eden. De même qu'il eût été inopportun d'ajouter un degré de caractérisation aux personnages d'Adam et Ève, de même une peinture plus intensément réelle du Paradis terrestre eût été moins paradisiaque, car une précision plus poussée, une description plus détaillée de la flore et de la faune, n'auraient pu qu'assimiler l'Eden aux paysages de la terre qui nous sont familiers. Tel qu'il est, l'impression que nous gardons de l'Eden est la plus appropriée, et c'est bien elle que Milton était le plus qualifié pour nous donner : impressions de *lumière* — lumière du jour et lumière des étoiles, lumière de l'aube et du crépuscule, lumière qui, dans le souvenir d'un homme devenu aveugle, posssède un éclat surnaturel, inconnu des hommes dont la vision est normale.

Il ne faut donc pas, lorsque nous lisons le *Paradis Perdu*, nous attendre à voir clairement; il faut que notre sens de la vue soit brouillé, afin que notre ouïe puisse devenir plus aiguë. Le *Paradis Perdu*, comme *Finnegans Wake* (9) (car je ne trouve pas d'ouvrage qui offre un parallèle plus intéressant : deux grands livres par des musiciens aveugles, écrivant chacun un langage à soi, basé sur l'anglais) exige ce rajustement singulier du mode d'appréhension du lecteur. L'accent est mis sur le son, non pas sur la vision, sur le mot, non pas sur l'idée; et, finalement, c'est la versification, unique en son genre, qui est le signe le plus certain de la maitrise intellectuelle de Milton.

Au sujet de la versification de Milton, pour autant que je le sache, on a écrit assez peu. Nous avons l'essai de Johnson dans le *Rambler*, qui mérite plus d'attention qu'il n'en a reçu, et nous avons un bref traité par Robert

(9) Voir note *in fine*.

Bridges (10) sur la *Prosodie de Milton*. Je parle de Bridges avec respect, car aucun poète de notre temps n'a accordé une attention aussi étroite à la prosodie. Bridges catalogue les irrégularités systématiques qui donnent aux vers de Milton leur perpétuelle variété; et je ne trouve aucun défaut dans son analyse (*).

Mais si intéressantes que soient ses analyses, je ne pense pas que ce soit par des moyens pareils que nous puissions atteindre à une juste appréciation du rythme particulier d'un poète. Il me semble aussi que le vers de Milton est spécialement réfractaire à livrer ses secrets sur l'examen d'un vers isolé, car son vers n'est pas ainsi formé. C'est la période, la phrase et encore plus le paragraphe qui constitue l'unité du vers de Milton; et mettre l'accent sur la structure linéaire du vers est le minimum nécessaire qui puisse fournir une contrepartie à la structure de la période. C'est seulement dans la période que l'on peut découvrir la longueur d'onde du vers de Milton : son habileté à donner un dessin parfait et unique à chaque paragraphe, tel que la pleine beauté du vers se trouve dans son contexte, son habileté à œuvrer en de plus larges unités musicales qu'aucun autre poète, voilà, pour moi, la preuve la plus concluante de la maîtrise suprême de Milton. Ce sentiment particulier, très proche de la sensation physique d'un saut qu'on fait sans respirer, que communiquent les longues périodes de Milton, et les siennes seules, il est impossible de le recevoir des vers

* Outre celui de soulever une question relative à l'explication de Bridges sur l'usage que fait Milton du report de l'accent. Il me semble pas qu'un tel report, comme par exemple, *obscène* au lieu de *obscene*, dans le vers

Next Chemos, the obscene dread of Moab's sons (11)

renverse simplement la valeur des deux syllabes : je dirais plutôt que la seconde syllabe garde quelque chose de sa longueur et la première quelque chose de sa brièveté, et que la surprise et la variété sont dues au fait que chaque syllabe devient *à la fois* longue et courte. L'effet est comme celui d'un clapotis dans lequel le conflit de deux forces opposées produit un type particulier de vague.

(10) (11) Voir notes *in fine*.

rimés. En vérité, cette maîtrise est la preuve la plus concluante de sa puissance intellectuelle, plus concluante que sa maîtrise des *idées* qu'il a empruntées ou inventées. Être capable de commander à tant de mots à la fois est le signe d'un esprit de très exceptionnelle énergie.

Il est intéressant, à ce point, de rappeler les observations générales sur le vers blanc qu'un examen du *Paradis Perdu* poussa Johnson à faire vers la fin de son essai.

« La musique du vers héroïque anglais frappe si faiblement l'oreille qu'elle est aisément perdue, à moins que toutes les syllabes de chaque vers ne coopèrent ensemble; cette coopération ne peut être obtenue que si chaque vers reste pur de tout mélange avec un autre, en tant que système distinct de sons; et cette netteté est obtenue et sauvegardée par l'artifice de la rime. La variété des pauses, si vantée par les amateurs du vers blanc, change les mesures du poète anglais en périodes de déclamateur; et rares sont les habiles et heureux lecteurs de Milton qui peuvent permettre à leur public de percevoir le commencement et la fin des vers. *Le vers blanc,* dit un critique ingénieux, *ne paraît être un vers que pour l'œil.* »

Quelques-uns de mes lecteurs se rappelleront peut-être que cette dernière remarque, et presque dans les mêmes termes, fut souvent faite dans la génération littéraire qui nous précède, à propos du « vers libre » de cette période, et même sans cet encouragement de Johnson, il me serait venu à l'esprit de déclarer que Milton est le plus grand maître du vers libre dans notre langue. Le paragraphe de Johnson, toutefois, est intéressant en ce qu'il représente le jugement d'un homme qui n'était nullement sourd à la musique verbale, mais dont l'oreille était simplement *spécialisée.* Dans les limites de la poésie de son temps, Johnson est un excellent juge des mérites relatifs de plusieurs poètes, ayant pratiqué le vers blanc. Mais, dans l'ensemble, le vers blanc de son époque pourrait plus proprement être appelé vers non rimé; et, nulle part, cette

différence est-elle plus évidente que dans les vers de sa propre tragédie *Irène*. Les tournures y sont admirables, le style élevé et correct, mais chaque vers réclame un compagnon rimé. En vérité, ce n'est qu'avec un patient labeur, ou grâce à l'inspiration du moment, ou à la soumission à l'influence des dramatistes plus anciens, que le vers blanc du *dix-neuvième* siècle réussit à rendre l'absence de la rime inévitable et juste, tout comme chez Milton. Même Johnson admettait qu'il n'eût pas été souhaitable que Milton ait rimé. Et le XIX[e] siècle n'a pas réussi non plus à donner au vers blanc la flexibilité nécessaire, si l'on veut employer le ton du langage courant lorsqu'on parlera de sujets de commerce courant; si bien que, lorsque nos modernes praticiens du vers blanc n'atteignent pas au sublime, ils frôlent souvent le ridicule. Milton a parachevé le vers blanc non dramatique, et, en même temps, imposé des limites, très difficiles à enfreindre, à l'usage auquel on peut le mettre si l'on veut exploiter au plus haut point ses possibilités musicales.

J'en arrive maintenant au moment où il serait désirable de citer quelques passages, pour illustrer ce que je viens de dire sur la versification de Milton. Il vaut mieux, je pense, prendre des exemples familiers plutôt que rechercher l'originalité en choisissant ceux sur lesquels on a moins souvent attiré notre attention. Le premier, c'est l'Invocation qui ouvre le Livre III du *Paradis Perdu :*

Hail holy light, offspring of Heaven first-borne,
Or of th'Eternal Coeternal beam
May I express thee unblam'd? Since God is light,
And never but in unapproached light
Dwel from Eternitie, dwelt then in thee,
Bright effluence of bright essence increate,
Or hear'st thou rather pure Ethereal stream,
Whose Fountain who shall tell? before the Sun,
Before the Heavens thou wert, and at the voice
Of God, as with a Mantle didst invest
The rising world of waters dark and deep,
Won from the void and formless infinite. (12)

(12) Voir note *in fine*.

Ce passage est tout imprégné de philosophie miltonienne mais, là, je vous renvoie à des critiques comme le Professeur Saurat et Mr. Lewis. Pour mon présent dessein, il illustre d'abord la puissance de Milton à utiliser des images de lumière. Ensuite, il illustre la densité de la structure. Si nous devions essayer d'analyser la musique miltonienne, vers par vers, nous la perdrions; chaque vers pris à part, est parfait, non seulement en soi, non seulement par rapport aux vers qui le précèdent ou le suivent immédiatement, mais par rapport à chaque autre vers du passage. Extraire ce passage de douze lignes c'est le multiplier. Comparons ce passage avec le suivant. Dans ce que je viens de lire, le poète ne s'écarte pas de son sujet; je choisis le passage suivant pour montrer l'habileté de Milton à étendre une période en y introduisant un système d'images qui tend à nous détourner du sujet réel.

> *Thus Satan talking to his neerest Mate*
> *With Head uplift above the wave, and Eyes*
> *That sparkling blaz'd, his other Parts besides*
> *Prone on the Flood, extended long and large*
> *Lay floating many a rood, in bulk as huge*
> *As whom the Fables name of monstruous size,*
> Titanian *or* Earth-born, *that warr'd on* Jove
> Briarios *or* Typhon, *whom the Den*
> *By ancient* Tarsus *held, or that Sea-beast*
> Leviathan, *whom God of all his works*
> *Created hugest that swin th'Ocean stream :*
> *Him haply slumbring on the* Norway *foam*
> *The pilot of some small night-founder'd Skiff* (*),
> *Deeming some Island, oft, as Sea-men tell,*

* Le terme « englouti dans la nuit », que je présume être de l'invention de Milton paraît impropre ici. Le Dr. Tillyard a attiré mon attention sur l'usage du même adjectif dans *Comus*, I. 483 :

« Ou bien quelqu'un comme vous englouti dans la nuit en ce lieu » où, bien qu'extravagant, il établit une comparaison acceptable entre des voyageurs perdus dans la nuit, et des marins en danger. Mais lorsque, comme dans la citation du *Paradis Perdu*, il est transféré des voyageurs sur terre à des aventuriers en mer, et non pas aux hommes mais à leur *esquif*, le sens littéral de « englouti » se présente aussitôt à l'esprit. Un *esquif englouti* ne peut être *amarré*, pas plus à une baleine qu'à autre chose.

With fixed Anchor in his scaly rind
Moors by his side under the Lee, while Night
Invests the Sea, and wish Morn delayes :
So stretcht out huge in length the Arch-fiend lay
Chain'd on the burning Lake... (13)

On pourrait, comme c'est souvent le cas chez Milton, faire des critiques de détail. Je ne suis pas trop satisfait de ces yeux qui flamboient et étincellent à la fois, à moins que Milton ne veuille que nous imaginions un feu ronflant qui émettrait des étincelles : et cette image-là est *trop* flamboyante même pour des yeux surnaturels. Le fait que le Lac était en flammes diminue quelque peu l'effet des yeux flamboyants et il est difficile d'imaginer un lac en flammes en un lieu où, seule, l'obscurité était visible. Mais à cette espèce d'inconsistance, nous sommes habitués chez Milton. Ce sur quoi je voudrais attirer votre attention, c'est l'introduction heureuse de tant de matière étrangère. Tout écrivain qui s'efforcerait de trouver des images pour exprimer la vastitude, aurait pu penser à la baleine, mais seul Milton pouvait inclure l'épisode des marins victimes d'une illusion, sans que nous soyons désireux de les marquer d'un trait de crayon rouge. Nous oublions *presque* Satan, absorbés que nous sommes dans l'histoire de la baleine; Milton nous rattrape juste à temps. Par conséquent, la diversion renforce le passage au lieu de l'affaiblir. Milton nous joue exactement le même tour quelques lignes plus loin, quand il parle du bouclier de Satan :

the broad circumference
Hung on his shoulders like the Moon, whose Orb
Throuhg Optic Glass the Tuscan *Artist views*
At Ev'ning from the top of Fesole
Or in Valdarno, *to descry new Lands,*
Rivers or Mountains in her spotty Globe.
His Spear, to equal which the tallest pine
Hewn on Morwegian *hills, to be the Mast*
Of some great Ammiral, were but a wand... (14)

(13) (14) Voir notes *in fine*.

Ici, je pense que les deux transitions brusques qui mènent à l'astronome toscan et, de là, aux pins norvégiens, suivis par l'étonnante image, et si dense, d'une flotte de guerre, sont des plus heureuses. Si je pouvais m'exprimer de la façon suivante sans risquer qu'on se méprenne, je dirais que je trouve dans de tels passages comme une espèce de *frivolité* inspirée, une jouissance qu'éprouve l'auteur dans l'exercice de sa virtuosité, ce qui est la marque d'un génie de premier ordre. Addison, dont Johnson cite et confirme l'opinion, dit que le *Paradis Perdu* est « universellement et perpétuellement intéressant »; les deux critiques trouvaient la source de cet intérêt perpétuel dans la matière; mais l'affirmation de Johnson, à savoir que « toute l'humanité aura, à travers les siècles, le même rapport avec Adam et Ève, et devra prendre en partage ce bien et ce mal qui leur appartiennent », même lorsqu'elle exige son assentiment du fidèle chrétien, n'expliquera pas entièrement l'attention sérieuse que j'estime que tout amateur de poésie aujourd'hui devrait pouvoir donner au poème de bout en bout. J'en trouve la raison plus assurément dans ce style extraordinaire qui, à cause de sa variété perpétuelle, nous force à la curiosité de connaître ce qui va suivre, et dans les surprises perpétuelles comme celles que je viens de signaler.

On peut aussi faire remarquer que Milton emploie des procédés d'éloquence et de jeux de mots auxquels les poètes de son temps étaient entraînés, qui soulagent perpétuellement l'esprit et facilitent la déclamation. Le même terme est fréquemment répété, et avec bonheur.

> *My sentence is for open Warr : Of Wiles*
> *More unexpert, I boast not : then let those*
> Contrive *who* need, *or when they* need, *not now.*
> *For while they* sit contriving, *shall the rest*
> *Millions that stand in Arms, and longing wait*
> *The Signal to ascend*, sit *lingring here*
> *Heavens fugitives...* (15)

(15) Voir note *in fine*.

Pour donner un autre exemple :

> Receive *him coming, to* receive *from us*
> *Knee-tribute still unpaid, prostration vile,*
> *Too much* to one; *but double how endur'd,*
> To one *and to his image now proclaim'd*? (16)

Il use aussi de l'allitération, de la façon la plus efficace :

> *Of midnight march, and hurried meeting here.* (17)

De tous ces procédés, aucun n'est tout à fait original. Le vers blanc de Milton n'aurait pas été possible, sans les progrès qui avaient eu lieu dans les deux générations précédentes. Mais ce que Milton réussit à faire de ce qu'il avait appris est unique. Quelques-uns de ses procédés apparaissent dans les pièces de la dernière période où Shakespeare est revenu à la conscience des possibilités surprenantes de sa première manière :

> *'Tis still a dream; or else such stuff as madmen*
> *Tongue, and brain not; either both, or nothing;*
> *Or senseless speaking, or a speaking such*
> *As sense cannot untie...*
> *Nobly he yokes*
> *A smiling with a sigh, as if the sigh*
> *Was that he was, for not being such a smile*
> *The smile mocking the sigh, that it would fly*
> *From so divine a temple to commix*
> *With winds that sailors rail at.* (18)

Massinger, chez qui Milton a pu prendre l'idée, cultive ouvertement le long agencement de propositions touffues. Je cite à nouveau un passage tiré de Massinger que j'ai autrefois cité dans un essai sur ce dramatiste :

> *What though my father*
> *Writ man before he was so, and confirm'd it,*
> *By nimbering that day no part of his life*
> *In which he did not service to his country;*
> *Was he to be free therefore from the laws*
> *And ceremonious forms in your decrees?*

(16) (17) (18) Voir notes *in fine*.

Or else because he did as much as man
In those three memorable overthrows,
At Granson, Morat, Nancy, where his master,
The warlike Charalois, with whose misfortunes
I bear his name, lost treasure, men and life,
To be excused from payment of those sums
Which (his own patrimony spent) his zeal
To serve his country forced him to take up? (19)

Le talent dépensé à une telle construction était naturellement malvenu au théâtre. On n'était plus maître du vers pour des buts dramatiques; et seul, le génie de Milton pouvait lui assurer un avenir.

Et j'en arrive enfin à comparer ma propre attitude, celle d'un praticien de la poésie peut-être typique de la génération d'il y a vingt-cinq ans, avec mon attitude d'aujourd'hui. J'ai pensé qu'il fallait traiter le sujet dans l'ordre où je l'ai fait ; discuter d'abord les critiques et dénigrements dont je crois qu'ils ont une valeur permanente, et qui reçurent de Johnson leur meilleure expression, afin de rendre plus claires les raisons, et la justification, de l'hostilité contre Milton venant de poètes dans une conjoncture particulière.

Et je voulais rendre claires les beautés de Milton qui m'impressionnent particulièrement, avant d'expliquer pourquoi je pense qu'un examen attentif de ses vers pourrait enfin être de quelque profit aux poètes.

J'ai suggéré à plusieurs reprises que les changements importants survenus dans la phraséologie du vers anglais, et que représentent les noms de Dryden et de Wordsworth, peuvent être caractérisés comme des efforts réussis pour échapper à une phraséologie poétique qui avait cessé d'avoir un rapport avec le langage contemporain. Tel est le sens des *Préfaces* de Wordsworth. Vers le commencement du siècle présent, une autre révolution dans le style était mûre — et ces révolutions-là apportent avec elles un changement de métrique, font un appel nouveau à l'oreille.

(19) Voir note *in fine.*

Il arrive inévitablement que les jeunes poètes, qui prennent part à une telle révolution, se mettent à exalter les mérites des poètes du passé leur offrant un exemple et un stimulant, et qu'ils déprécient les mérites des poètes dont les qualités qu'ils sont anxieux de réaliser ne sont pas le fort. La chose est non seulement inévitable, elle est juste. Il est même juste, et certainement inévitable, que leurs œuvres encore plus influentes que leurs déclarations critiques, attirent leurs lecteurs vers les poètes qui les ont influencés. Une telle influence a certainement contribué à créer un goût, s'il est possible de distinguer le *goût* de la *mode*, pour Donne. Je ne pense pas qu'aucun poète moderne, à moins que ce ne soit dans une crise de mauvaise humeur irréfléchie, ait jamais nié le pouvoir consommé de Milton. Et il faut dire que la « diction » de Milton n'est pas une « diction poétique » au sens de monnaie avilie : quand il viole la langue anglaise, il n'imite personne et il est inimitable. Mais Milton, comme je l'ai dit, représente vraiment la poésie à la limite extrême de la prose, et ce fut un de nos articles de foi de croire que le vers devait avoir les vertus de la prose, que la diction poétique devait assimiler le langage contemporain cultivé, avant d'aspirer à l'élévation de la poésie. Un autre article de foi fut que la matière et le jeu d'images de la poésie devaient s'étendre à des sujets et à des objets reliés à la vie d'un homme ou d'une femme modernes; qu'il nous fallait rechercher le non-poétique, rechercher même une matière réfractaire à la transmutation en poésie, et des mots et des phrases dont jamais aupravant la poésie ne s'était servie. Et l'étude de Milton ne pouvait être d'aucun secours; elle était seulement un obstacle.

Nous ne pouvons, en littérature, pas plus que dans le reste de la vie, vivre dans un perpétuel état de révolution. Si chaque génération de poètes se faisait un devoir d'amener la diction poétique au goût du langage parlé du jour, la poésie échouerait dans une de ses obligations

les plus importantes. Car la poésie doit aller non seulement à raffiner le langage du temps, mais à l'empêcher de changer trop vite : car un développement du langage trop rapide serait un développement qui prendrait le sens d'une détérioration progressive, et c'est le danger qui nous menace.

Si la poésie du reste de ce siècle suit la ligne de développement qui me paraît (si je considère le progrès de la poésie au cours des trois derniers siècles) la juste ligne, elle découvrira des dessins nouveaux, et plus compliqués, de la diction poétique maintenant établie. Dans cette recherche, on pourrait avoir beaucoup à apprendre de l'ample paragraphe en vers de Milton; on pourrait aussi éviter le danger d'une *servitude* au parler familier et au jargon courant. On pourrait aussi apprendre que la musique des vers est la plus forte dans une poésie qui exprime un sens défini, dans les termes les plus appropriés. Les poètes pourraient être conduits à admettre qu'une connaissance de la littérature de leur langue, ainsi qu'une connaissance de la littérature et des constructions grammaticales des autres langues, est une partie très appréciable de l'équipement d'un poète. Et ils pourraient, comme j'y ai déjà fait allusion, consacrer quelque temps à l'étude de Milton, considéré, en dehors du théâtre, comme le plus grand maître dans notre langue de la liberté soumise à la forme. Une étude de *Samson* devrait aiguiser l'appréciation que l'on peut avoir de l'irrégularité justifiée, et mettre en garde contre l'irrégularité inutile. En étudiant le *Paradis Perdu*, nous en venons à constater que le vers est continuellement animé parce qu'il s'écarte de la mesure régulière et y revient sans cesse, et que, comparé à Milton, il n'est guère de praticien ultérieur du vers blanc qui paraisse posséder une réelle liberté. Nous pouvons aussi être conduits à la réflexion que la monotonie des vers inscandables lasse l'attention encore plus rapidement que la monotonie des mesure exactes. Bref, il me semble maintenant que les

poètes sont suffisamment éloignés de Milton, et suffisamment libérés de sa réputation, pour s'attaquer à l'étude de ses œuvres sans danger, mais non sans profit, pour leur poésie, et pour la langue anglaise.

(1947).

T. S. ELIOT.

(Traduction d'Henri Fluchère.)

(1) *Rambler :* Périodique rédigé par le Dr. Samuel Johnson de 1750 à 1752.

(2) *Comus :* « masque », écrit en 1634, publié en 1637.

(3) *Wilson Knight :* professeur à l'Université de Leeds, auteur d'ouvrages sur Shakespeare, très remarqués : *The Wheel of Fire*, *The Crown of Life*, *The Shakespearian Tempest*, etc...

(4) *King Stephen :* tragédie de Keats, dont il n'a écrit que quelques scènes.

(5) *Hyperion :* poème épique de Keats, inachevé.

(6) Dr. Tylliard : Master de Jesus College, Cambridge. Auteur d'études sur *Shakespeare*, *Milton* (1929), etc...

(7) *Venice Preserved :* célèbre tragédie de Th. Ottway (1682). *All for Love :* tragédie de Dryden (1678), qui reprend le sujet d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare.

(8) « Caricatures » : Le texte anglais porte *humours*, terme employé par Ben Jonson suivant la psychologie traditionnelle pour désigner des personnages tout entiers possédés par une seule humeur du tempérament qui, on le sait, en comportait quatre fondamentales. D'où le sens particulier du mot : *humour* = personnage déformé par un trait de caractère , un penchant, une passion, qui le situe en marge de l'humain. Dans certains cas (ici, je crois), on peut traduire par « caricaturé » — bien que *humour* ne soit pas péjoratif.

(9) *Finnegans Wake :* ouvrage de James Joyce, écrit dans une langue érudite et très personnelle.

(10) *Robert Bridges :* poète lauréat.

(11) Puis Chemos, la hideuse terreur des fils de Moab.

(12)

Je te salue, ô lumière sacrée, toi la première-née du ciel,
Ou bien de l'Éternel co-éternel rayon
Puis-je te nommer sans encourir de reproche? Puis que Dieu
est lumière,
Et jamais hors l'inaccessible lumière
N'a résidé de toute éternité, résidé donc en toi,
Brillante émanation de brillante essence incréée.
Ou préfères-tu t'entendre appeler pur fleuve d'Ether,
Dont qui dira jamais la source? Avant le Soleil
Avant les cieux, tu fus, et à la voix
De Dieu, comme d'un Manteau, tu vêtis
Le monde surgissant des profondes eaux noires,
Soustrait au vide et informe infini...

(*Le Paradis Perdu :* début du chant III)

(13)

Ainsi Satan parlant à son compagnon le plus proche,
La Tête soulevée au-dessus de la vague, et les yeux
Étincelants qui flamboyaient, ses membres d'autre part
Reposant sur les flots, largement étalés
Flottaient plus d'un arpent, de masse aussi énorme
Que ceux que la légende dit de taille monstrueuse,
Titan, ou le *fils de la Terre*, qui fit la guerre à Jupiter
Briarée ou *Typhon*, dont le repaire
Était en l'antique *Tarsous*, ou le monstre marin
Leviathan, que Dieu entre tous ses ouvrages
Créa le plus énorme de ceux qui vont sur le fleuve Océan :
Lorsqu'il sommeille d'aventure sur l'*écume norvégienne*
Le pilote de quelque fragile esquif englouti dans la nuit
Le prenant pour une île, souvent, racontent les marins,
Jetant l'ancre dans son enveloppe écaillée
S'amarre à son flanc sous le vent, lorsque la Nuit
Couvre la mer et que tarde à venir le matin désiré :
Ainsi son corps énorme allongé, le Démon reposait
Enchaîné sur le lac en feu...

(*Le Paradis Perdu :* I, 192)

(14)

la vaste circonférence
Suspendue à son épaule pareille à la lune, dont l'orbe
Qu'à travers son Verre Optique, l'Artisan *Toscan* examine
Le soir du sommet de *Fiesole*
Ou dans le *Val d'Arno*, pour y découvrir des terres nouvelles,
Des Rivières ou des Monts dans son Globe tacheté.
Sa Lance, auprès de laquelle le pin le plus haut
Abattu sur les *montagnes de Norvège*, pour devenir le Mât
De quelque grand Amiral, ne serait qu'une baguette...

(*Le Paradis Perdu :* I, 286)

(15)
Ma décision est pour la Guerre ouverte : les Artifices,
Plus inexpert, je les récuse : que donc
S'ingénient ceux qui besoin ont, quand *besoin* est, pas maintenant
Car tandis qu'ils *siègent s'ingéniant*, le reste
Les millions debout sous les armes, qui attendent impatiemment
Le signal de l'assaut, vont-ils s'attarder à *siéger*,
Transfuges du Ciel...

(*Le Paradis Perdu* : II, 51)

(16)
Recevez-le à sa venue, de nous pour qu'il *reçoive*
Hommage du genou ployé, jamais encore rendu, prostration vile,
Bien trop pour *lui*, mais pour deux comment l'endurer
Pour *lui*, et son image maintenant proclamée?

(17)
Marche à minuit, et rapide rassemblement ici...

(18)
C'est encore un rêve, ou alors matière que les fous
Disent sans réfléchir, ou les deux à la fois, ou rien du tout;
Ou discours qui n'a pas de sens, ou discours tel
Que le sens ne peut démêler...

(*Cymbeline.* V-4-145)

Noblement il attela
Un sourire avec un soupir, comme si le soupir
Était ce qu'il était de n'être pas un tel sourire,
Le sourire raillant le soupir de s'envoler
D'un temple aussi divin pour se mêler
Aux vents qui raillent les marins...

(*Cymbeline.* V-2-51)

(19)
Qu'importe si mon père
S'affirma homme avant de l'être, et le confirma
En écartant ce jour du compte de sa vie
Où il ne rendit pas service à son pays;
Devait-il donc, par conséquent, échapper aux lois,
Aux règlements rituels de vos décrets?

Ou alors parce qu'il fit autant qu'un homme peut faire
Dans ces trois mémorables désastres
Granson, Morat, Nancy, où son maître,
Le belliqueux Chalarois (dont je partage le nom
avec les infortunes), perdit son trésor, ses hommes et la vie,
Devait-il être exempt du payement de ces sommes
Que, son patrimoine dépensé, son zèle
A servir son pays le força d'emprunter?

(Massinger : *The Fatal Dowry*, I, 2.)

LA PIERRE D'ACHOPPEMENT

IV

Je reviens à la question qui demeure le nœud de cet essai, à cette puissance d'adhésion, d'attachement, d'embrassement, comme un lierre embrasse d'antiques murailles, qui me lie à l'Église en dépit d'un esprit critique dénué de complaisance, d'une lucidité qui ressemble parfois à de l'hostilité. « Si mon père incrédule n'était pas mort, disais-je, si je n'avais pas été élevé par ma mère, si... » Mais tout cela c'est compter sans la nature même d'un être doué pour Dieu, prédisposé à ce que le Chrétien appelle Grâce, et où l'incroyant ne voit que l'exigence d'une nature infirme, trop faible pour ne pas se répandre dans un Autre, — cet Autre qui lui est tellement indispensable qu'elle le suscite, qu'elle croit l'entendre. Mais si ce Dieu intervenait pourtant? S'il était intervenu visiblement, à certaines heures de notre vie ou de telle autre vie connue de nous? Si l'aventure de Paul de Tarse, qui est aussi l'aventure de Paul Claudel, se renouvelait dans beaucoup de destinées?

Réservons pour la fin cette question : « Ai-je dans ma vie, ne serait-ce qu'une fois, touché le surnaturel? » Ce qui m'arrête aujourd'hui, c'est ce que j'entends par « être doué pour Dieu ». Un texte du Journal de Charles Du Bos récemment paru (tome II) apporte sur ce point une curieuse lumière, texte qui a failli m'échapper à cause de cette manière de Charlie, exaspérante pour ceux de ses lecteurs qui ignorent l'anglais, de passer à chaque instant

d'une langue à l'autre, ce qui rend la lecture de ce livre extraordinaire si malaisée à la plupart des gens (dont il est vrai que le cher Charlie ne souhaitait nullement d'être connu.) Ce passage est précisément en anglais et c'est bien par hasard que je suis allé en chercher la traduction à la fin du volume. A cette date, 3 mars 1924, Charlie, détaché du Christianisme, est encore à trois ans de sa conversion définitive. Il parle de la tristesse qu'il ressent: « Une tristesse presque entièrement à base de douceur, écrit-il, comme si le seul geste qui gardât quelque signification consistait à caresser chaque être et chaque chose comme pour leur dire : « Oui, cela finira d'une façon ou d'une autre, un jour ou l'autre, et alors peut-être saurons-nous ce que tout cela voulait dire. » Pour moi, du moins, il est clair que je ne sais pas, non seulement ce que cela signifie, mais ce que moi je veux dire. Je suppose que la vérité est que, lorsqu'on ne désire rien, on cesse du même coup d'avoir aucune signification... L'une de mes contradictions pourrait bien être qu'à tout moment de ma vie, n'attendant rien de particulier, je persiste cependant, je ne sais comment, à attendre n'importe quoi. Que veux-je dire par ce n'importe quoi dont je ne me formule jamais le contenu? Probablement la permanence d'un certain mode musical d'exister qui élimine la tâche de vivre rien que par l'intensité de la vie qui est le sien. Ici je retrouve l'interrogation que formulait devant moi Groethuysen pour résumer ces états-là : « On ne comprend pas pourquoi la musique s'arrête jamais. » Mais je ne sais même pas, — à vrai dire je suis dans une période où l'analyse même de soi porte à faux, ne rend rien parce qu'au fond l'on ne souhaite qu'une chose : se retourner du côté du mur, et dormir, indéfiniment dormir. »

Pour l'incroyant, le mot admirable de Groethuysen : *on ne comprend pas pourquoi la musique s'arrête jamais* suffirait à expliquer la conversion d'un Charles Du Bos : en ce mois de mars 1924, il était devenu un être disponible

et comme vidé, prêt à recevoir cette invasion, à subir cette occupation totale, à peine la vanne ouverte devant ce flot que le Chrétien appelle Grâce. Car la vie religieuse telle que Charles Du Bos l'a, dès sa conversion en 1927, et jusqu'à sa mort, assumée, est d'abord cela : une musique qui ne s'arrête jamais. La liturgie devient l'accompagnement de ce drame lyrique du salut, — et non pas du salut de tel personnage inventé, mais du nôtre, de celui de nos amis et de nos proches, de tous ceux et de toutes celles qui cherchent à obtenir de nous un secret pour être porté jusqu'au delà de la mort, par une musique ininterrompue.

La pratique religieuse orchestre la vie du converti, l'ordonne selon un rythme millénaire fixé, chaque jour de l'année, par la liturgie, depuis le Sacrifice du matin et la participation au corps du Seigneur jusqu'aux Complies du soir; et comme le travail profane, le sommeil même s'écoulent en présence du Père, et qu'il n'est pas une seconde où ne puisse tenir un élan, un appel, il demeure vrai à la lettre que cette orchestration de notre destin n'est jamais interrompue. O merveilleuse espérance qu'elle ne le sera jamais et qu'elle éclatera, jubilante, et retentira, comme le motif de la résurrection à la fin de la passion selon saint Jean de Bach, à l'instant même où nos lèvres seront scellées pour l'éternité!

Cette sorte d'état d'indifférence et de sommeil dont Du Bos avait tant besoin en 1924, naît presque toujours de l'épuisement où nous réduit un amour sans issue. Osons le reconnaître : pour les esprits de cette race, c'est presque toujours la créature qui prépare les voies du Créateur; c'est elle, la créature qu'ils aiment, qui les détache du monde, qui le dépeuple pour eux, qui les rend indifférents à ses plaisirs et à ses promesses, et qui, en même temps qu'elle entretient leur désespoir, leur inspire le dégoût d'une vie morne, ordonnée et tranquille, leur rend insupportable un état où ils ne seraient pas à chaque instant conscients de leur drame intérieur.

L'amour humain centre notre douleur autour d'un visage: c'est la meilleure préparation à la vie du Chrétien, du moins pour ceux qui sont prédisposés à entrer dans le mystère de l'Incarnation; pour les autres, qui n'y sont pas prédisposés, et qui pourtant ne peuvent se résigner à ce que « la musique soit un seul instant interrompue », ils risquent de devenir une proie pour l'alcool, pour la drogue; ou ils se consacrent à l'assouvissement d'une convoitise, — car l'argent, les affaires, la politique, les jeux de l'ambition, autant qu'ils s'y adonnent, masquent sans les combler ces abîmes qu'ouvrent sous leurs pas, à chaque instant du jour et de la nuit, l'interruption de la musique. Au vrai, pour orchestrer une vie, le vice, un vice constitue la plus redoutable concurrence à la vie chrétienne. On passe rarement du vice à Dieu, sinon par l'intermédiaire de l'amour humain, aussi coupable qu'il soit. La recherche méthodique d'un assouvissement à quoi se ramène le vice et qui crée une existence dramatique, pleine d'ignobles risques, mais fertile en sombres miracles, avec ses raccourcis brusques vers l'anéantissement par le suicide, se suffit à elle-même, et aide ceux qui la pratiquent à se passer de Dieu. Le vice aussi est une musique sourde, une basse continue et pathétique qui accompagne le moindre geste, un regard furtif et jusqu'à nos songes : « une existence pathétique, Nathanael, plutôt que la tranquillité... » C'était déjà le cri de Gide dans *Les nourritures terrestres*. Peut-être est-ce le pire malheur qui puisse atteindre un homme (si le pire malheur est d'être séparé de Dieu) que de dissocier l'amour du plaisir, de telle sorte que la volupté ne s'accompagne jamais de son contrepoison, qui est la souffrance amoureuse. Seule la passion du cœur, l'amour passionné brûle, dénude l'être recru de détresse, le réduit à cet état que décrit Du Bos en 1924, au « dormir plutôt que vivre » de Baudelaire, — et que j'exprime moi-même dans la *La Fin de la Nuit*, lorsque je fais dire à Thérèse Desqueyroux : « Il faudrait que la vie avec la créature que nous aimons

fût une longue sieste au soleil, un repos sans fin, une quiétude animale : cette certitude qu'un être est là, à portée de notre main, accordé, soumis, comblé; et que pas plus que nous-même il ne saurait désirer être ailleurs. Il faudrait à l'entour, une telle torpeur, que la pensée fût engourdie, afin de rendre impossible même en esprit toute trahison... » Un désir de caresse et de chaleur humaine s'exprime encore ici, mais déjà avec des indications, des préparations à un autre état où la créature s'éloigne imperceptiblement, n'est plus en nous mais à côté de nous, jusqu'à ce que l'Autre enfin approche. Nous touchons ici au dernier stade avant la conversion d'un être de cette race.

Qui n'a connu (je parle des esprits de la même famille) ces jours de suspension, de détachement et de surnaturel silence, comme si l'âme était près d'émerger tout à coup, et qu'elle approchait de la surface des choses visibles. Alors nous la sentons presque à portée de la main, insérant déjà, dans la fugacité du temps, sa part d'éternité : les bruits de la ville, le son d'une trompe, des cris d'enfants, un chant d'oiseau nous parviennent détachés : on dirait que nous sommes passés déjà de l'autre côté des êtres, et en même temps, les larmes sont prêtes à jaillir, — des larmes, mais non désespérées : cet attendrissement cristallise encore autour d'une créature bien-aimée, et pourtant nous sentons qu'elle s'éloigne. État très doux où un Du Bos, sans doute, deux ans avant de tomber à genoux, prenait déjà conscience d'une approche adorable.

Un autre nom que Du Bos donne à cet état de musique ininterrompue vers quoi il aspire est celui de « paix exaltée ». Oui, une exaltation paisible, c'est bien cela que goûte le converti; mais il n'est vraiment converti que s'il s'en méfie dès le premier jour et ne s'y livre pas les yeux fermés. Gide parle quelque part de « ce besoin d'épaissir la vie que la religion est habile à contenter ».

C'est à ce désir en effet qu'elle répond d'abord et c'est lui qu'elle satisfait dans le commencement. Mais s'il ne s'agissait que d'une ruse, reconnaissons qu'elle serait presque toujours déjouée. Car cette paix exaltée a tôt fait de retomber, et la musique dont nous souhaitions qu'elle ne s'arrêtât jamais, un moment vient toujours où elle lasse le débutant, où elle l'irrite après l'avoir enchanté, et ce sont les musiques profanes qu'il souhaiterait de réentendre.

Sur ce point, il faut se garder d'une confusion à laquelle cèdent les âmes présomptueuses : comme elles ont lu dans la vie de certains mystiques le récit du martyre qui leur est infligé par le silence, par l'absence Dieu, par cette mort apparente de la Foi qui fut la dernière et terrible purification imposée à Thérèse de l'Enfant Jésus, elles prennent pour une épreuve de cet ordre le réveil de leurs convoitises mal éteintes. Le reptile en elles se désengourdit, bénéficie du jeûne qu'il vient de subir, cherche de nouveau sa proie; et la volupté, les passions du cœur redeviennent à leurs yeux ce qui épaissit la vie et la soutient d'une musique ininterrompue.

Rien de commun entre cette première épreuve des « débutants » et le dénuement terrible du mystique qui va étreindre Dieu. Toute la question pour l'âme qui débute est de s'éprouver elle-même : aura-t-elle la force de persévérer sans musique, dans la sécheresse, dans le dégoût des formules et des gestes que l'accoutumance dépouille peu à peu de tout attrait? Charles Du Bos, pour lequel j'ai tout lieu de croire que certains modes de la vie chrétienne (entre autres la direction) après avoir été un enchantement étaient devenus assez vite une croix, sut ne pas fléchir. Il franchit ce premier obstacle qui est le désir justement d'interrompre cette musique dont nous avions tant désiré au départ qu'elle ne s'arrêtât jamais.

Il fut servi en cela par la maladie ; ou plutôt il sut obtenir ce fruit de la maladie, à force de courage, de renon-

cement. Car la maladie n'y aide pas par elle-même : contrairement à ce qu'écrit Pascal, elle n'est pas l'état naturel du Chrétien; elle ne nous prédispose pas à la vie chrétienne; elle nous incline au contraire à ne penser qu'à notre corps et nous rend prisonniers des phénomènes physiologiques. Bien loin qu'elle nous introduise à la sainteté, elle entretient entre le malade et les bien-portants un malentendu perpétuel, une atmosphère d'incompréhension irritée. Ce fut la victoire de Du Bos de l'avoir domptée, de s'en être rendu maître, de l'avoir fait servir à son avancement spirituel. Lorsque le malade atteint à faire de la maladie l'auxiliaire de la grâce, — alors elle devient un raccourci, pour aller à Dieu. Il est visible, dans le cas de Du Bos, qu'elle l'aida à brûler les étapes. Le Chrétien malade, s'il en a la force et le courage, possède un « moyen court » de purification, une voie toute faite, si j'ose dire, — il n'a plus qu'à tendre les mains et les pieds : ce que fit Du Bos, il me semble.

Et ceux de ses contemporains à qui, pour l'instant, la maladie est épargnée, il leur reste d'utiliser la pire de toutes les maladies : la vieillesse, qui ne détruit que le visage et laisse le cœur intact; contradiction qui fait les vieillards grotesques et deshonorés — mais qui peut aussi bien les aider à aimer et à servir Dieu avec les ressources d'un cœur tragiquement, miraculeusement préservé.

Le pécheur que la satiété du vice ramène à Dieu et que la satiété de Dieu renvoie au vice, il n'est rien de si misérable ni de si commun, — comme il n'est rien de moins commun que la persévérance par delà toute satiété. La vie chrétienne authentique pourtant ne commence que par delà toute musique. L'ascèse vaut surtout, il me semble, comme une preuve que nous nous donnons à nous-même, que nous sommes détachés du plaisir. Car si nous le recherchons encore dans l'ordre du vêtement, de la nourriture, de « l'habitat », c'est donc que nous le recherchons

aussi sur le plan de la Grâce. Il y a beau temps que nous avons discerné dans notre peu de goût pour la pénitence le signe que notre intermittente ferveur n'avait pas de racine et qu'elle n'était qu'un autre aspect de la recherche du plaisir.

Non que cette ferveur ne vaille rien; ne soyons pas plus difficiles à notre égard que ne semble l'être le Christ : la fidélité même sous une forme basse, il s'en contentera peut-être. Jacques Rivière, vers la fin de sa vie, et comme il paraissait avoir choisi la voie large, protestait qu'il n'avait pas renoncé à Dieu. Et nous avons vu au seuil de la mort, que Dieu non plus n'avait pas renoncé à lui et que sa grâce sut passer par la porte que Jacques avait laissée entrebâillée. C'est le conseil que je donne aux autres lorsqu'ils sombrent, parce que je me suis toujours efforcé d'agir ainsi aux pires moments : « Ne jamais lâcher la houppe du manteau... » Rivière, dans le désordre et le tourment des passions, avait gardé cette dernière fidélité : ne pas renier le Père, laisser une chance à son amour.

Ceci dit, peut-être humainement entre-t-il plus de grandeur dans le choix conscient de Nietzsche qui s'arrache à Dieu (car ce fut pour lui un douloureux arrachement). Quand nous rêvons des ruses de la Miséricorde, pour « sauver ce qui était perdu », il nous arrive d'imaginer que l'éternel amour discernera peut-être dans le refus même d'une grande âme, une raison de la sauver, — à condition que ce refus (comme dans le cas de Nietzsche) n'ait pas été une facilité pour assouvir une inclination basse. Je ne dis pas cela de moi-même, mais d'après le témoignage d'une jeune femme malade et très près de Dieu devant laquelle je m'inquiétais un jour du sort éternel d'une amie qui était la sienne aussi, et qui était entrée dans la mort, refusant toute consolation religieuse, non par orgueil mais parce qu'elle n'avait pas la foi et qu'elle ne voulait mentir ni à elle-même, ni à l'Être inconnu.

Cette sainte malade me donna tout apaisement au sujet

de notre amie, comme si elle avait des raisons de savoir que son âme se reposait maintenant d'avoir tant souffert et voyait enfin la lumière. C'est de ce côté-là qu'il ne me semble pas interdit d'entrevoir comment le Christ accomplira ce qu'il a promis : « Je tirerai tout à moi. » Son troupeau invisible, nous le croyons infiniment plus nombreux que son troupeau visible parce qu'il englobe tous ceux et toutes celles qui se tiennent en dehors du bercail, par crainte de céder sans l'excuse de la foi, à l'attrait d'une consolation, d'un réconfort.

De ces grandes âmes qui se refusent, je voudrais parler à certains fidèles que *La Pierre d'achoppement* a heurtés et qui m'écrivent pour me mettre en garde contre le scandale des faibles. Le troupeau dévot, celui qui garde férocement ses chaises à l'Église, s'est-il jamais inquiété du scandale des forts? Est-il jamais arrivé à mes correspondants d'arrêter une seule fois leur pensée sur les nobles esprits qui auront été séparés de la lumière par l'écran des dévotions basses? Il se peut que certains de ces réfractaires n'aient cherché là qu'un prétexte pour se refuser à Dieu. Mais combien d'autres, hésitants à se rendre, se sont repris parce qu'ils ont jugé de l'arbre par ses fruits blets, ou plutôt n'ont su voir que cette végétation parasitaire de fausses dévotions qui le recouvre!

J'ai imaginé dans *Ce qui était perdu* une vieille dame très sainte prenant conscience tout à coup que c'était elle qui défigurait le Christ aux yeux de sa belle-fille incroyante, et détournait de la lumière une créature visiblement appelée. Cette vieille dame admirable, je ne l'ai malheureusement jamais rencontrée dans la vie. Mais c'est que, pour comprendre ce drame que crée le barrage des basses crédulités, il faudrait justement que les personnes qui l'entretiennent fussent différentes de ce qu'elles sont. L'exigence de quelqu'un qui vit de la vie de l'esprit, ce qui s'appelle l'honnêteté intellectuelle, ne leur est même pas concevable. Elles ne conçoivent pas que le scrupule

puisse porter sur d'autres points que sur les vétilles de la Lettre, et que l'intelligence a aussi les siens.

Combien d'adorateurs en esprit et en vérité ont été écartés à cause de certaines tolérances, de certaines complaisances pour ce qui subsiste de païen et de fétichiste dans l'homme, nous le saurons un jour, mais nous l'entrevoyons dès maintenant. Les plus belles âmes qu'il m'ait été donné de connaître, surtout parmi les femmes, je les ai rencontrées sur les confins de la libre pensée et de la foi, du Protestantisme et du Catholicisme, de l'Humanisme rationaliste et de l'Évangile peut-être parce qu'elles échappaient encore à la routine, aux déformations de la pratique, et qu'elles étaient déjà inondées de grâce. Sur ces confins, plus d'une fois j'ai vu tous les orages d'une vie passionnée se résoudre en une pluie féconde et l'amour des créatures se transmuer en un amour de Dieu qui allait d'un seul coup à la sainteté.

Le travail de la Grâce sur les confins, au moment même où j'écris, qu'il y aurait à dire à ce sujet! A la lisière du marxisme et du christianisme travaillent les prêtres de la Mission de Paris, de même que dans l'ordre de la pensée, nous avons vu des Protestants, des Marxistes, se mêler le jour de la Pentecôte aux étudiants catholiques sur la route de Chartres. Et je pense aussi à cette retraite de *l'eau vive* où des hommes de toute race, de toute croyance, et en particulier des Mahométans et des Bouddhistes, vivent en communauté et suivent si le cœur leur en dit les cours des Dominicains du Saulchoir qui est à leur porte. C'est sans aucun doute vers une religion dégagée, non certes des vieilles dévotions authentiques (comme par exemple celle des pèlerinages demeurée si merveilleusement féconde) mais dégagée de toutes les formes basses de croyance, que l'Église paraît s'engager de plus en plus, grâce à une résurrection de la sainte liturgie redevenue populaire et vivante. Il faut des outres neuves pour mettre le vin nouveau; mais il en est d'anciennes

dont on ne se lasse pas d'admirer l'éternelle nouveauté, et la liturgie catholique est de celles-là.

Il n'empêche que le problème posé naguère à propos de la jeunesse ouvrière chrétienne, qui ne trouve plus dans la paroisse, telle qu'elle s'est constituée au cours des siècles, un cadre, une atmosphère où un jeune travailleur puisse s'établir, respirer à l'aise, où il se sente comme un fils dans la maison de son père et non comme un étranger, comme un paria dont la tenue fait scandale, — ce problème se pose sur un autre plan pour les esprits exigeants, scrupuleux, qu'un seul prône suffit parfois à irriter, à éloigner. Oh! je sais bien que, pour qui a pressenti, ne serait-ce qu'une heure, ce qu'est cette paix du Christ à laquelle les saints ont tout sacrifié, les abus, les complaisances, les misères de la fausse dévotion ne sont même plus perceptibles. Et nous-même, durant les périodes où nous nous sentons dans l'intimité de Dieu, nous sommes trop reconnaissants à l'Église des grâces qui abondent en nous par tous les canaux qu'elle met à notre service, pour être attentifs à ces vétilles. C'est tout de même une question qu'il faut poser : n'est-ce pas lorsque Dieu se retire de nous que les imperfections de l'Église nous frappent surtout et que notre esprit critique s'éveille? Je n'ose en décider. Que le goût de tout réformer soit proportionné, dans un Chrétien, à la faiblesse et à la tiédeur de sa Foi, que Lamennais, par exemple, bien avant de se révolter, se fût déjà, à son insu, dépris de Dieu, on peut en discuter. Ce zèle qui parfois nous dévore ne trahit-il pas un dégoût, une impatience, un obscur désir de secouer le joug? Et le vrai n'est-il pas que lorsque nous ne sommes plus retenus fortement au centre même de notre âme par une foi et par un amour ardents, notre attention s'en détourne et se porte à la périphérie sur les imperfections et les déformations de la lettre et sur les complicités du christianisme politique?

(A suivre.) FRANÇOIS MAURIAC.

LE MÉTIER DES ARMES (II)

I

J'avais donc l'impression d'être infidèle à mes camarades au moment le plus dur de leur carrière. Mais je sentais vaguement aussi que j'étais infidèle à moi-même, comme si j'avais cherché des raisons pour déguiser ma peur. Que je fusse l'adversaire ou non de la guerre, la guerre était là. Elle massacrait des innocents, mais elle entraînait aussi des hommes avec elle, dans son cyclone, et elle départageait en chacun d'eux la faiblesse et la force, le courage et la lâcheté. Je n'avais pas envie de reculer, le jour où il me faudrait décider de plonger, au risque de m'y engloutir, sous ses eaux noires et démontées. La question me paraissait beaucoup plus importante que celle de la séparation d'avec une partie de l'armée demeurée attachée à son serment et à son vieillard. Je pensais que le seul serment de l'armée était celui qui la lie au combat, et que, suivant une idée qui m'est chère, son premier maître est la guerre, parce que la guerre l'éprouve.

Ma conscience était pure, et tout venait contrarier mon dessein de m'occuper enfin de moi-même, de régler ma propre affaire, de savoir si j'étais à ma place de soldat de métier, ou si je devais honteusement céder cette charge aux autres. Je me répétais les propres arguments que je proposais à ceux qui partageaient mon sort quand il

fallait les inviter à s'y soumettre : que l'armée s'ennuyait, qu'il était difficile de maintenir le moral de la troupe, qu'il valait mieux attendre utilement l'heure encore lointaine du combat en travaillant à la formation des jeunes hommes. Mais je n'y croyais pas. J'étais impatient, et, en même temps, j'étais sûr que les mois passeraient nombreux avant que le corps expéditionnaire que l'on formait fût prêt à traverser la mer. Pourtant un combat était déjà engagé. Des escadrilles y étaient jetées, et je n'étais pas parmi elles. Qui n'aurait pour moi plus tard une petite moue de mépris et un haussement d'épaules? Qui ne pourrait m'accuser justement d'avoir fui le combat? Il ne me suffisait pas de le subir quand il serait sur le point de s'éteindre. Je le voulais quand l'adversaire est difficile, et que les chances sont des deux côtés égales; je voulais connaître tout son poids et toutes ses formes, et je gardais une solide rancune à ceux qui m'écartaient de lui. Leurs raisons n'étaient pas les miennes. Je relisais Vigny. Je tirais de sa grandiose mélancolie une consolation, mais aussi un trouble de plus en plus profond. Sans le combat, l'armée dépérissait, et je traînais mon âme avec elle, et dans le combat, ou dans ce qu'on appelait déjà une guerre froide, elle mourait. En temps de paix, il fallait quelque chose pour tenir lieu du danger, animer le grand corps maladroit de l'armée, porter sur son aile les bataillons couverts d'ennui comme d'une vermine, et je n'avais rien, qu'à me mordre le flanc jusqu'à gémir. Et pourtant, je devais sauver mon âme. Quand je compris enfin que Vigny ne pouvait plus rien pour moi, je jetai son livre avec colère.

J'allais chez moi par la pensée. Je m'asseyais, dans un rayon du matin, devant une fenêtre où la vigne déroulait ses guirlandes. Entre deux groupes de convois, le silence ouvrait ses fleurs fragiles. Un instant, je pouvais croire que je vivais encore au sein d'une paix miraculeuse qui m'avait, pendant deux ans, porté sur son bouclier d'or,

comme un mort. Quelqu'un passait devant la grille chargée de lierre. La note d'orgue d'un avion lointain pouvait me faire penser au retour d'un ancien équipage.

Vaine imagination où se complaisaient mes regrets d'une époque révolue! La paix est toujours grosse d'une guerre. Au moins, dans quelques jours, allais-je marcher parmi les hommes d'armes, donner des ordres, et m'asseoir à côté de camarades, avec une douceur d'aube attendue dans les yeux. A travers le fracas des camions sur toutes les routes d'Afrique, la rumeur des armées roulant vers la bataille, avec leur appareil de chars et d'ailes, et le visage rose des jeunes soldats annonçaient la paix, bien qu'elle fût à conquérir. En hiver, j'attendais le printemps, et je souffrais de la paix parce qu'elle m'avait été ravie. Mais ma douleur se gonflait de ne pas jeter les yeux, du haut de ce tumulte, sur les villages que secouait le bruit des armes, et sur les filles qui envoyaient des baisers aux soldats. Le seul courage qui me restait était de croire obstinément à mon propre combat, et de lever le bras, en silence, pour offrir le signe de la victoire à ceux qui possédaient déjà en eux la secrète espérance et sa blessure.

II

J'observais mes conquérants. Pourquoi ne pas les appeler ainsi? Ils venaient nous aider à libérer mon pays, mais si quelque aberration de l'esprit nous avait poussés à résister à leur débarquement, comme la ville de Tyr à Alexandre, ils auraient été forcés, sans même nous accorder l'honneur d'un siège, de nous massacrer, de nous interner et de s'installer par la force sur notre empire.

Le drap gris bleu de Sturtmeyer aurait pu les habiller, une langue plus âpre sortir de leurs gosiers, l'aigle nazi s'accrocher à leurs casquettes que je n'en eusse pas été étonné. L'aventure inverse nous menaçait. Demain, peut-être, à mon tour, j'allais être vêtu comme eux. Nous leur

avions mendié des vivres, des souliers et des armes. Ils étaient heureux. Ils extirpaient de leurs vestes des revolvers aux crosses décorées d'images d'actrices, et raflaient dans les bijouteries toutes les bagues épiscopales des vitrines.

J'essayais de savoir pourquoi je leur en voulais. Je pensais que c'était simplement parce qu'ils étaient là. Dans les lieux que j'aime, la présence des inconnus me noue toujours les jointures secrètes de l'âme. J'ouvre ma maison à mes amis, je désire qu'ils la trouvent belle et qu'elle leur soit accueillante, mais les inconnus semblent me ravir ma part de solitude, ou celle de l'amitié frustrée. Avant d'ouvrir mon pays aux hommes de l'Ouest, il fallait que je fisse d'eux des amis.

Il était peut-être vrai qu'ils avaient débarqué chez nous pour imposer leur hégémonie. Mais ils étaient là, d'abord pour combattre notre ennemi, et s'ils s'étaient méfiés de nous qu'ils ne connaissaient pas, ils avaient bien quelque raison.

Je ne leur pardonnais pas leur nombre, leur jeunesse et leur force, où j'aurais dû, au contraire, trouver les raisons de ma victoire à leurs côtés. Le flot de leur invasion battait les remparts d'une ville qu'un grand seigneur mauritanien avait fondée. Édifiés pour arrêter les invasions, combien de fois ces murs avaient-ils été rasés par les vainqueurs, et relevés? Devant les hommes de l'Ouest, il ne servaient que de divertissement à des touristes. Sans peine, les hommes de l'Ouest avaient occupé une forteresse dont les Portugais n'étaient jamais venus à bout, malgré leur long cheminement dans les sables au pied de l'Atlas. L'armada ailée de l'Atlantique avait jeté quelques bombes et s'était posée devant des remparts dérisoires. Les murailles n'étaient plus un obstacle pour ceux qui, d'un saut, franchissaient l'océan, comme un détroit. Des voix nasillardes résonnaient dans les palais des Almoravides et des Saadiens, et, pour les anciens conquérants que nous étions, il n'y avait plus que des chambres de voyageurs arméniens.

Je pleurais sur les malheurs de mon pays. Au temps de sa gloire, il avait donné l'assaut à ces murailles de terre rouge, et il avait mêlé son sang à celui de leurs défenseurs, puis s'était fait d'eux des amis. Maintenant, tous les remparts de la ville étaient lézardés. Ceux de mon pays leur ressemblaient. Les murailles qui élevaient un mirage de sécurité n'avaient pas arrêté l'ennemi. Il était installé chez nous, derrière d'autres remparts illusoires de béton qu'il bâtissait en hâte, mais que, demain, de jeunes barbares franchiraient à leur tour.

Les pères des indigènes qui me regardaient en silence avaient fini par être vaincus par un colonel qui s'appelait Mangin. Le temps de leur domination était clos. Plus jamais l'on ne parlerait d'eux comme d'un peuple indépendant et fort. J'avais salué l'arrivée des hommes de l'Ouest. Pendant trois jours, j'avais senti dans mes membres le frisson de la délivrance, puis j'avais conduit mon escadrille dans le Sud pour leur céder la place et attendre des avions; j'étais allé enseigner à des jeunes gens le métier des armes, et le flot des mélancolies avait monté en moi. Les drapeaux étoilés flottaient partout. Dans les villes, le couvre-feu chargeait les soirs de solitude, et des patrouilles menaçaient de leurs mitraillettes les passants attardés. Cette terre où nous assurions mal nos pas, comment saurions-nous nous y accrocher? Les jeunes capitaines sautaient de leurs escadres, et troquaient leurs faux dollars d'occupation contre des poignards, des babouches et des ceintures dorées. De tout ce qu'une équipe avait défriché, il ne restait que des souvenirs sur la carte de Mauritanie. Mais les jeunes barbares aux joues roses souriaient à la liberté. Ils faisaient peindre sur leurs blousons de cuir leurs noms en écriture coranique, et jetaient sur nos femmes des regards de convoitise.

Nous ne comptions plus, ou bien nous ne recevions que l'attention que l'on accorde à des mercenaires. Était-ce bien utile de me déchirer si cruellement pour savoir si

j'allais devenir un soldat national ou un mercenaire, quand il me fallait choisir entre un vieillard et l'appel de mon pays? Le vrai problème était tout autre : je devais choisir entre l'internement et le combat comme mercenaire. Il me restait de refuser de croire que j'en étais un. La belle consolation! Je travaillais à libérer une Europe en ruines pour l'ouvrir aux commerçants du Nouveau-Monde, ou à d'autres barbares, déjà en marche dans les plaines glacées de l'Asie.

La puissance militaire n'était plus dans nos mains, et nous étions devenus des mendiants. Notre gloire ne tenait plus que dans des mots, que n'alourdissait plus le poids des armes. J'eusse préféré montrer que nous savions nous battre et mourir, avec ce que nous avions dans les mains. Alors, nos survivants eussent peut-être provoqué le respect, et tout nous eût été donné sous une autre forme que l'aumône. Mais notre retraite dans le Sud et dans les antichambres des commandements étrangers ne répondait pas à mon idée du risque. Mes camarades de l'armée de terre se plaignaient de combattre avec des fusils et des canons démodés, mais je les enviais, comme j'enviais les rares escadrilles que nous avions osé jeter dans la bataille. La guerre était le seul bien qui nous restait au sein de notre dépouillement. Eh bien, qu'attendions-nous pour mener notre guerre? Si j'avais été sûr d'y être précipité un mois plus tard, j'aurais accepté de former encore de nouveaux élèves. Mais j'avais eu toute la paix pour enseigner la guerre, et je voulais savoir si je ne m'étais pas trompé.

III

Né au sein du chaos, j'avais essayé de bâtir ma vie quand le désordre avait gagné les déserts et les avait vidés de l'aventure. Que pouvais-je bâtir dans le chaos? Il n'engendrait que des guerres, et je voulais qu'il me donnât

le danger et l'humanité de la guerre. Je ne pouvais éviter les fléaux que par ruse, ou en m'élevant au rang de ceux qui les manient sans risque. Dans le chaos, le seul outil qui me restait était une arme. Par elle, du moins, je voulais sonder mon cœur et mon âme. Je voulais être le fléau, et non plus le subir. J'acceptais d'éclater sur la terre en frappant, ou bien d'être écrasé par lui, comme du blé mûr. C'est pourquoi j'avais pris la résolution de ne pas fuir, et de me lancer à corps perdu dans le chaos. Je voulais la guerre, et elle refusait de m'accorder les noces que je réclamais. Je la poursuivais, et elle glissait entre mes doigts, comme si elle voulait m'épargner malgré moi. Je ne lui demandais pas de pitié. Je lui demandais de me donner la seule consolation qu'elle laisse aux hommes : ma part d'injustice et de larmes, et le risque de me sauver en perdant tout. Je voulais traquer tous les manieurs de fléaux, jusqu'à ce qu'ils m'accordent le droit de les maudire, une fois que j'aurais entendu les cris qui n'arrivaient pas jusqu'à eux.

L'amour peut-être m'eût libéré. Le vin de l'amour verse l'oubli du présent; l'armure de l'amour rend invulnérable. Quand je croisais les hommes de l'Ouest dans les maisons basses de la ville, je n'étais plus très sûr maintenant que ce ne fût le visage de l'amour qu'ils cherchaient. Ils n'en exhumaient qu'une affreuse caricature, bien digne, en vérité, du singulier état d'avilissement où nous étions tombés. Mais peut-être essayaient-ils de déchiffrer dans les yeux noirs des filles berbères les étoiles familières de leur enfance, ou d'atteindre, l'instant d'un instant, l'innocence première. Peut-être s'engageaient-ils dans le dédale de rues étroites à la poursuite de quelque illusion, ou pour se guérir d'une autre.

Était-ce l'amour que je quêtais moi-même en fouillant tant de visages en des lieux si divers? J'aurais voulu trouver dans les cheveux d'une fille quelques grains de sable du vent d'Agadir, et, sur sa bouche, le goût des fruits

d'un pays lointain. Elle eût passé, comme moi; et, comme moi, cherché un hôtel. Nous aurions été deux voyageurs perdus dans une ville impure, comme après un naufrage. Nous aurions visité ensemble des jardins et des palais en ruines. Puis elle serait repartie, légère et redoutable, jeune et vieille comme la planète, lourde d'un amant de plus, emportant dans sa valise une frêle pipe de kif.

Qu'avais-je à m'interroger sur l'amour? Mon cœur était plus sec qu'un désert, et, eût-il battu pour autre chose que le métier des armes, que je n'en eusse rougi de honte, comme au spectacle des officiers qui étalaient leur passion pour des femmes, loin du combat, sans se poser les questions qui me déchiraient. Je ne pensais pas que ce fût dans l'amour que se trouvait la vérité des armes. Je ne cherchais que cette vérité-là, et elle semblait m'échapper. Si elle s'était clairement manifestée, je lui aurais obéi, comme j'aurais obéi à un vieillard si j'avais été sûr que le chemin qu'il me montrait fût celui du devoir. Mais, par un curieux mouvement d'alternance, il me semblait que j'étais moins profondément enraciné dans ma détermination qu'à mon retour de ma première reconnaissance.

Je me demandais encore si je ne suivais pas une erreur, et si, de mon premier reniement, toute une série de mensonges ne découlaient pas. Je n'en savais rien. Je ne voulais plus le savoir. Cette phrase où l'on tentait, par jeu, de résumer toute l'absurdité de la doctrine militaire devenait une sauvegarde dérisoire. Malgré tout ce que je m'étais dit pour me convaincre du contraire, j'étais peut-être un parjure. L'idée, quand elle perçait mon sommeil, m'agitait la nuit entière. Le matin, je lançais furieusement mes objections par la fenêtre.

Je ne raisonnais pas dans l'absolu. Je ne me battais pas seulement contre des principes. Je cherchais la vérité, mais je cherchais surtout le triomphe de cette vérité. Je n'avais pas le temps d'attendre la fin du conflit pour savoir où elle était. Comme un navire qui croit trouver refuge

près d'un rivage, je suivais la côte pour ne pas m'échouer. Il me fallait éviter les écueils. Les principes ne me donnaient qu'une carte des fonds, mais ce n'était pour moi qu'une indication. Je pressentais des bancs de sables et des rochers qui n'étaient pas indiqués. Ma carte était trop vieille. J'avais besoin de la sonder, comme la mer, pour éviter de m'éventrer en eau profonde.

Par moments, aussi, je devinais que ma vérité m'échapperait toujours. C'était cela qui m'angoissait le plus. Une fois le principe de la discipline aboli, que me restait-il? Tous les autres reposaient sur celui-là. Je pourrais discuter à l'infini sans jamais m'en tenir à la sécurité d'un port. Je me disais que si j'avais, à la lettre, désobéi à mon chef suprême pour obéir à mes chefs directs, j'aurais, de même, désobéi à ces derniers s'il l'avait fallu, à l'exemple de ceux qui l'avaient fait avant moi, pour suivre la voix de la nation que j'écoutais crier en moi. Par horreur aussi de tendre la main au capitaine Sturtmeyer. Mais qui me permettrait d'user de cette liberté? Qui, surtout, m'affirmait que j'étais du côté des vainqueurs? Si la fortune des armes s'éloignait à cette heure du capitaine Sturtmeyer, comment pouvais-je croire qu'il en serait toujours de même? Et de quoi s'agissait-il, en fin de compte, sinon d'être du côté des vainqueurs?

A cette pensée, je me hérissais. Obéir ou désobéir, cela pouvait n'être qu'un débat de conscience gratuit, une sorte de sujet de dissertation. Dans le cas présent, cela représentait le salut ou la défaite. Que je le voulusse ou non, je ne pouvais rien contre le débarquement des armées de l'Ouest, contre notre impuissance à les rejeter à la mer, ni contre la menace d'un ennemi héréditaire qui tentait par tous les moyens de nous entourer de liens. Ces problèmes ne me concernaient pas. Je pouvais, par scrupule, me poser des questions, mais aussi les éluder : je n'étais pas général. Je comprenais l'hésitation du général qui s'apprête à jouer, sur la balance d'un jugement, le sort

de son pays, mais ce drame m'était épargné. Que je fusse d'un camp ou de l'autre, mon comportement personnel n'entraînait personne à ma suite; il n'engageait que moi. Il ne s'agissait que de moi, mais je n'acceptais pas de servir les ambitions ou les erreurs des généraux. Je refusais de mourir pour rien, parce que j'accordais à ma vie et à ma mort une certaine importance.

Il ne s'agissait pas non plus d'être ou non dans le camp des vainqueurs, mais dans celui des hommes qui, mercenaires ou francs-tireurs, soldats des armées nationales ou lansquenets, rendraient la liberté à mon pays. Le capitaine Sturtmeyer ne serait jamais un libérateur. A une victoire partagée avec lui, je préférais toutes les défaites et même la mort. Son cadavre seul pouvait reposer sur notre terre en nous laissant en repos. C'était pour cela que j'avais désobéi au vieillard, comme à tous ceux qui auraient voulu m'obliger à le suivre. Je n'avais plus confiance dans la parole des hommes. Autrefois, j'aurais eu peut-être le droit d'aimer la guerre pour la guerre. J'aurais pu, comme Vigny, pourchasser les escadrons impériaux sans m'interroger sur mon devoir. Il n'y avait plus, de mon temps, de vertu qui pût s'appeler discipline. Mais j'étais du même coup condamné à ne plus jamais reposer sur personne. Il n'y avait plus de discipline, mais il n'y avait plus d'armée.

En même temps, je pensais à ceux pour qui ce principe gardait sa force d'aveuglement. Je les plaignais du fond de mon âme, et je les comprenais. Je me demande même si je ne les enviais pas. Ils pouvaient rester attachés à leur joug, comme ils l'étaient depuis des siècles. C'était leur droit. Plus tard, ils pourraient même, si, par malheur, nous tombions entre leurs mains, nous traiter comme des soldats qui ont trahi. Envers et contre tout, ils pouvaient avoir raison. Pour moi, bien que je fusse soldat de métier, je n'aimais pas la guerre. Je n'avais donc pas d'excuse de vouloir la faire à tout prix, quelles que fussent les pensées de mes compagnons d'armes, pourvu qu'elle fît

flamber en moi sa frénésie de sang. Je préférais servir contre eux une cause juste : celle que combattait le capitaine Sturtmeyer.

Que mon pays fût sauvé, que seulement fût sauf son honneur, et voilà qui me laissait de marbre devant le soupçon de passer pour rebelle et parjure aux yeux de quelques insensés. Je ne voulais pas rester à l'écart d'une cause juste pour un mouvement d'humeur ou une question de principe. Périssent tous les principes, sauf celui de l'honneur! Et si même toutes les apparences étaient contre moi, il suffisait que je fusse convaincu de n'être pas un mercenaire. La perte de la discipline me touchait peu, alors que je m'appuyais sur la justice.

J'écris cela cinq ans plus tard, non sans un certain effroi. Quelques hommes qui pensaient comme moi ont été fusillés. Ils n'étaient pas du même camp que moi. L'on pouvait donc croire des deux côtés en la même justice! Et si la balance des armes n'avait pas penché en ma faveur, j'aurais pris leur place sous le feu des pelotons.

IV

D'autres que moi eussent aimé fonder une école. Si j'en eusse été le chef, encore aurais-je pu me passionner pour la tirer de ma tête et de mon cœur, mais dès mon arrivée, j'appris que j'étais placé sous les ordres d'un polytechnicien méticuleux de qui l'on me dit le plus grand bien. Les élèves étaient attendus d'un jour à l'autre et nous n'avions pas de quoi les recevoir. Leurs chambres étaient vides, et le polytechnicien employait des méthodes raffinées pour les meubler. Je lui dis qu'il fallait aller vite en besogne. C'était un homme méfiant, et il ne me répondit pas. Puis, comme de nombreux importuns le dérangeaient, il plaça un planton devant sa porte pour en filtrer l'entrée. J'attendis donc d'être convoqué, et cela ne lui plut pas.

Nous eûmes des mots, et il crut me punir en demandant mon départ.

Ce n'est pas le polytechnicien qui était dangereux. Il cachait au fond de lui un grand rêve. Les mathématiques lui ouvraient l'arche du ciel, et il bâtissait, en clignant les yeux, des cités en béton armé ou des ponts en équilibre sur une équation. Il donnait à la lame de rasoir les propriétés de l'aile, et à l'homme les vertus du compte-tours. Le moment venu, il lâchait ses tables de logarithmes pour le volant d'un bombardier, et il acceptait de combattre sur un avion dont il connaissait par le détail les angles morts du champ de tir et le misérable coefficient de vitesse. Il pouvait préférer à son bureau d'études les décollages de nuit à pleine charge, et les barrages de canons aux contemplations algébriques. Assis sur un haut tabouret de dessinateur, s'il construisait une école comme un navire, avais-je le droit de lui en tenir rigueur? Il obéissait mieux que moi, mais il détestait la contradiction. Si je ne lui plaisais pas et si nous nous heurtions, qu'y pouvais-je? Je ne cherchais pas à lui plaire. J'avais d'autres polytechniciens pour camarades, et nous nous comprenions. Je partageais même ma chambre avec l'un d'eux. Il ne perdait pas, comme moi, ses dimanches à errer le long des remparts ou dans les jardins de la ville indigène. Il jouait au bridge sans savoir qu'Anatole France a défini, dans *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, l'amour que les hommes ont pour les cartes. Mais s'il regagnait la chambre avant moi, il ouvrait un cahier et il écrivait une nouvelle lettre que sa femme ne lirait qu'à la libération. Et quelquefois, aussi, il tombait en arrêt devant des problèmes très simples, comme l'avènement de la IVe République, que j'avais, pour ma part, résolus.

Je lui dis un jour que j'essayais de me maintenir en équilibre entre un grand enthousiasme et un grand désespoir. Il hocha la tête. Je ne pouvais pas mieux m'exprimer, mais j'étais prêt à accepter une meilleure formule. L'effort

de marcher sur une corde raide, les bras tendus, m'épuisait. Je refusais de me bander les yeux et de choir bêtement d'un côté ou de l'autre. Je voulais connaître, en dépit de ma condition d'exécuteur de la décision politique. Je voulais avoir des raisons d'aimer ou de haïr, d'espérer ou de désespérer, de vivre ou de mourir.

Un avion n'évoquait chez lui que des réflexions d'ordre technique. Il allait le nez en l'air, méditer sous l'hélice à quatre pales des avions américains, et l'ingénieur qui était en lui pensait que le moteur à explosions avait fait faillite parce qu'on était obligé de le ralentir au point de chute de son rendement, et il traçait déjà les plans d'un nouveau mode de propulsion. De mon côté, je me disais que c'était l'homme qui avait fait faillite parce que la machine les dépassait. L'homme était arrivé au moment où ses hélices ne brassaient plus que le vide. Il ne lui servait à rien d'inventer des moteurs plus puissants qui tournaient plus vite; ses formules butaient contre un mur qu'elles ne franchissaient pas avec des pistons qu'un gaz poussait dans les cylindres. La monture de ce cavalier n'allait pas plus vite. Les derniers conquérants de cette ville étaient fiers de leur conquête parce qu'ils disaient qu'aucun cheval n'aurait assez de souffle pour en faire le tour au galop; et aujourd'hui, mon camarade voulait acquérir ce souffle qui commençait à nous manquer. Il fallait inventer autre chose. Le polytechnicien ne se décourageait pas. Il ne refermait pas ses livres avec fatigue. Il ne se souvenait pas qu'il était plus heureux quand nos machines avaient le vol hésitant du bourdon. Il posait un moment son crayon, prenait sa tête dans les mains, et, le soir, après avoir expliqué ses ennuis à sa femme, il dessinait une tuyère à réaction.

Du jour au lendemain, parce que je ne cédais pas au caprice d'un homme, ma seule ambition s'accomplissait. J'aurais pu assister d'ici, crucifié, à un combat où je n'eusse pas été engagé, et essuyer la fausse compassion que l'on

aurait eue pour moi : « Après tout, il n'est pas mécontent de sauver sa peau ». A vrai dire, cette infortune m'était chère. Plein de la joie de partir, je continuai quand même à chercher des bancs d'écolier, à nettoyer le casernement selon d'autres méthodes que celles du polytechnicien, et à dresser des listes d'élèves par ordre alphabétique. J'attendais des camions de literie. Mais quand je sus que mon nouveau groupe d'escadrilles participait, de Biskra, à la guerre de Tunisie, je ne voulus pas perdre une minute de plus. Que m'importait de quitter la ville avant d'avoir épuisé tous ses plaisirs ! Sa beauté m'était indifférente. En ce pays d'abondance je n'achetai rien. Je restai des journées entières dans la poussière de la base pour guetter les avions et mendier une place. Je ne cherchai pas à connaître l'histoire du prince qui avait écrit un poème sur le palmier : « O palmier, nous sommes, toi et moi, des étrangers sur cette terre... » ni de celui qui s'était noyé dans l'eau verte de ses bassins.

Le dernier soir, je longeai le pied d'une muraille, dans l'or oblique du soleil couchant, en regrettant de ne pas habiter une maison de jardinier. Et puis je tâtai l'arme, à mon côté présente. Tant que je vivais, je ne pouvais pas être jardinier.

JULES ROY.

(*A suivre.*)

(*Copyright by Librairie Gallimard.*)

DOUZE BALLES DANS LA PEAU

Le bruit d'une seule salve de ces pelotons d'exécution, qui couchent sous leur feu les condamnés politiques, devrait suffire à empêcher le monde de dormir pendant des nuits, si nous étions un peu mieux que des hommes, ou peut-être si nous étions tout à fait des hommes. Mais nous l'entendons un peu trop souvent. Sans doute se fait-on à tout. Il vient jusqu'à nous depuis la Grèce, et nous en éprouvons, sur le moment, un frémissement assez sinistre. Nous n'y pensons pas très longtemps. Il faut penser à tant de choses. Dans une vaste région du monde, il est entouré d'une ouate de silence. Il lui arrive aussi de retentir en France, quatre ans après la libération : il n'y a pas beaucoup de semaines, un certain Bassompierre... Cela fait quelques lignes dans les journaux. Nous ne sommes plus au temps, si ce temps exista jamais, où un axiome de grande morale politique était que le vainqueur ne doit point avoir d'ennemis.

A vrai dire, j'en viens à me demander si ces cérémonies, où l'on efface un être humain de la vie, de la façon la plus régulière du monde, et même assez cérémonieusement, au moyen de quelques morceaux de métal qui lui trouent la poitrine, ne mettent pas plus de gens à l'aise qu'elles n'en troublent, ou n'en indignent. Il y a d'abord ceux du parti adverse, qui se disent : « C'est bien fait. Un de moins (un fasciste de moins, un communiste de moins : bénéfice appréciable, qui vaut d'être considéré. Un homme de moins : incident sans importance). Si ce n'était pas lui, et ses pareils, ce serait nous.» Il y a ensuite ceux du parti qui est frappé, et qui crient très fort, et très sincèrement, on n'en doute pas : « Voyez les criminels, les barbares, les lâches! Retenez le nom de ce héros qui est mort courageusement pour la liberté (ou pour la patrie,

ou pour le prolétariat) sous les balles des assassins fascistes (ou des assassins communistes). » Mais cette colère veut dire aussi : « Voilà un peu de combustible, et qui flambe bien, pour le feu de notre cause. Voilà un nom de martyr de plus à mettre sur nos bannières. Voilà un crime de plus à mettre au bilan de nos persécuteurs. Voilà des télégrammes de protestation à envoyer, des signatures à recueillir. Voilà de l'agitation. Voilà de la propagande. Voilà une grosse manchette pour notre journal. » On n'est pas un parti des fusillés sans fusillés : et quel parti n'est pas, en 1948, un parti des fusillés? Le parti communiste est un parti des fusillés, sans aucun doute; mais les socialistes, les libéraux ont été, eux aussi, assez bien fusillés, en Allemagne nazie, en U.R.S.S. communiste, dans les « démocraties populaires » d'Europe orientale; les conservateurs, dans la même U.R.S.S., dans les mêmes « démocraties populaires », en Espagne du côté républicain, en Grèce lors de la tentative révolutionnaire qui suivit sa libération (cinquante mille en quelques jours); les anarchistes, les trotzkystes en U.R.S.S., à Barcelone; et les fascistes, depuis 1944, forment un assez convenable parti des fusillés.

En ce qui me concerne, je me sens, tous les jours plus sûrement, adhérent d'un parti qui n'est pas, jusqu'ici, très fortement organisé, ce qui ne l'empêche pas de compter, lui aussi, ses fusillés, et qui ne devrait pas l'empêcher, de la façon dont vont les choses, d'en compter bientôt d'autres, le parti de ceux qui déclarent, chaque fois que dans un quelconque coin du monde un corps vivant est désigné comme cible à douze fusils ou à un seul revolver pour de hautes raisons d'épuration politique : « Cela est inacceptable. » Je sais bien que ce parti s'entend rétorquer : « Ce communiste était un assassin, puisque les siens ont assassiné. Ce fasciste était un assassin, puisqu'il y a eu le Mont-Valérien, Auschwitz, Oradour. Ce libéral était un complice d'assassins, puisqu'il intriguait avec l'un de ces gouvernements réactionnaires qui feront, le jour de la révolution ou de la guerre révolutionnaire, tirer sur le peuple. » Mais c'est bien parce qu'on n'en sortira jamais, parce que tout le monde est à sa manière un assassin passé, présent ou

possible, un complice réel ou virtuel d'assassins, qu'il vaut mieux prendre pour règle de conduite, une bonne fois, de ne pas assassiner les assassins. Ce qui est grave, c'est qu'il y a toujours de bonnes raisons pour tuer les gens. Il y a bien une formule célèbre : « Que messieurs les assassins commencent. » (Les communistes n'avaient qu'à ne pas commencer; les fascistes n'avaient qu'à ne pas commencer, etc.) Mais si l'on estime souhaitable qu'il y ait un jour un terme au cannibalisme politique, il faut bien que quelqu'un commence à n'être pas un assassin.

Il faut donc dire, et dire bien haut, que les exécutions des partisans communistes du général Markos, en Grèce, sont abominables. Même si ces partisans sont les camarades de combat de ceux qui portent sur eux la responsabilité de l'horrible massacre d'Athènes, il y a quatre ans. Même s'ils ont eux-mêmes participé à ce massacre, ou aux innombrables massacres des éléments non communistes dans les villes et les campagnes grecques. Même s'ils reçoivent une aide étrangère et sont en fait, sans le savoir ou en le sachant, au service d'une puissance étrangère. Même si la Grèce défend son existence. Il peut n'y avoir pas d'autre moyen que de tuer pour qui se trouve en présence d'un ennemi armé sur un champ de bataille. Il y a toujours un autre moyen que de tuer pour qui se trouve en présence d'un ennemi vaincu, désarmé et prisonnier. Qu'on n'invoque pas la nécesstié dans ce domaine. Il n'y a pas de nécessité.

On ne saurait reconnaître tout à fait la qualité humaine à celui qui, mis en face des exécutions de Grèce, ne se sentirait pas blessé au plus profond de lui-même par ces exécutions et ne se sentirait pas, par ces exécutions, jeté vers le premier communiste venu (celui-là même qui le fusillerait de fort bon cœur à la première occasion favorable) avec je ne sais quel besoin de réparation, quelle puissante impulsion de fraternité.

Puisque le parti communiste a délibérément laissé aux non-communistes le monopole de ce qu'il considère comme d'hypocrites effusions sentimentales, il est regrettable que ceux-ci n'aient pas davantage à cœur d'user de ce privilège. Je sais que jamais, jamais, jamais on n'a vu

l'Humanité s'indigner de l'exécution d'un « fasciste », demander la grâce d'un réactionnaire condamné en U.R.S.S., en Roumanie ou en Bulgarie, applaudir à une mesure de clémence en faveur de l'un de ceux qu'elle considère comme des ennemis. Je sais qu'on ne l'a même jamais vue louer une mesure de clémence appliquée à l'un de ceux de son camp par ceux des camps adverses, reconnaître un exemple de modération ou d'humanité chez les hommes qu'elle combat. Un gouvernement de droite fait-il exécuter un communiste? « Les assassins fascistes ont fait, une fois de plus, couler le sang du peuple. » Un gouvernement de droite commue-t-il une peine infligée à un communiste, met-il en liberté un communiste prisonnier? « Les assassins fascistes ont reculé devant la colère du peuple, ils n'ont pas osé braver l'indignation populaire. » Dans le premier cas, ils ont été des monstres altérés de sang : « Voyez-vous? Il faut les punir. » Dans le second cas, ils ont été des lâches : « Voyez-vous? Ils ont peur de vous. » Dans tous les cas, ce qu'ils ont fait doit se retourner contre eux, et toute la gloire de la mort, et toute la gloire de la grâce, appartiennent au seul parti communiste. Tué ou épargné, l'intéressé doit servir. Mais, s'il en est ainsi, — et il en est ainsi, — c'est une raison de plus, pour les non-communistes, d'exploiter l'avantage moral que les communistes leur laissent en lui préférant des avantages tactiques d'ailleurs discutables. Dans la presse socialiste, dans la presse modérée, il y a eu des protestations, parfois véhémentes, contre l'exécution des communistes grecs, alors qu'il n'y a jamais de protestations, dans la presse communiste, contre les exécutions de non-communistes par les communistes. Ces protestations auraient dû être plus vigoureuses encore. En face des communistes, nous avons à faire le parti de ceux qui ne veulent pas la mort des communistes même si les communistes veulent leur mort, le parti de ceux qui se sentent atteints et diminués dans leur dignité par la mort d'un communiste, alors que les communistes se sentent accrus dans leur force, et satisfaits dans leur cœur, par la mort de quiconque n'est pas de leur côté.

Il faut qu'il en soit ainsi, si l'on veut qu'il y ait quelque part, contre le crime des exécutions politiques, une protestation humaine : une protestation au nom des valeurs qui sont attachées, inconditionnellement, à la qualité d'homme. Car la protestation communiste ne peut, en aucune façon, être considérée comme faite au nom de ces valeurs, même et surtout lorsqu'elle croit de bonne tactique de les invoquer. La protestation communiste contre l'exécution d'un communiste n'est inspirée par rien autre que le souci de marquer un point contre l'adversaire, quoi qu'il arrive : de parer le Parti du prestige de la répression dont il est l'objet, ou du prestige d'une victoire sur cette répression, si la répression recule. Car le parti communiste est radicalement engagé dans des méthodes politiques telles qu'il a besoin de la mort de ses partisans pour justifier la mort de ses adversaires, qu'il estime indispensable. Il est à peu près certain que de nombreuses actions de violence ordonnées par les communistes ont moins pour but de nuire matériellement à l'adversaire que de lui nuire moralement, en le provoquant à la répression, de créer l'inexpiable entre ceux qu'ils poussent en avant et ceux qu'ils combattent, d'obtenir des morts communistes. Après tout, c'est de bonne politique.

Mais si l'on veut bien s'élever à un point de vue un peu supérieur à celui de la bonne politique, on admettra que le parti à qui on laisse le bénéfice des protestations les plus violentes contre les exécutions politiques (de communistes) est celui qui a perdu tout droit à cette sorte de protestations.

Le parti qui a pendu Petkov; le parti qui a condamné Maniu à la prison perpétuelle; le parti qui, en Yougoslavie, a attaqué par traîtrise en pleine lutte contre l'Allemagne les chetniks de Mikhaïlovitch, pionniers de la résistance antiallemande; qui les a ainsi forcés à se défendre par les armes, de manière à pouvoir les accuser ensuite d'avoir fait le jeu des Allemands en combattant les hommes de Tito, qui les a massacrés par dizaines de mille et a tué leur chef; le parti qui, il y a quelques semaines, dans le moment même où il dénonçait au monde les exécutions de

Salonique, fusillait dans cette même Yougoslavie dix membres de l'opposition; le parti qui a exterminé en U.R.S.S. les tzaristes, les bourgeois, les déviationnistes de droite, les déviationnistes de gauche, les anarchistes, les mencheviks, les koulaks, les trotzkystes et les bons communistes qui avaient cessé d'être dans la ligne; le parti qui détient actuellement derrière les fils électrifiés des Mathausen et des Auschwitz soviétiques, quinze à vingt millions de déportés, ce parti est certes libre d'utiliser politiquement ses morts, et ne s'en fait pas faute. Mais cette utilisation n'a rien à voir avec la blessure dont je parlais tout à l'heure, et que nous sentons au fond de nous-mêmes lorsqu'un homme, quel qu'il soit, dans quelque point du monde que ce soit, tombe sous les balles de la répression politique. Car il est au moins paradoxal d'entendre crier grâce par le parti qui ne fait jamais grâce. Il est au moins paradoxal d'entendre invoquer l'humanité, le respect de l'opinion adverse, le respect de la vie d'autrui du haut du plus beau tas de cadavres qu'ait jamais amoncelé dans les temps modernes le cynique « réalisme » associé au fanatisme et à la volonté de puissance. Il est au moins paradoxal de n'entendre crier que si faiblement ceux qui gardent le droit de parler, alors que crient si haut ceux qui devraient se taire.

Il n'y a pas de maux inévitables en politique. Nous ne pouvons pas accepter comme un mal inévitable les exécutions de partisans grecs. Nous ne pouvons pas accepter comme un mal inévitable le lynchage des noirs, contre lequel se sont insurgés à bon droit M. Jean-Paul Sartre et ses amis, après les meilleurs représentants de l'intelligence américaine. Mais nous ne pouvons pas nous résigner davantage à l'exécution des derniers survivants de l'héroïque armée des chetniks yougoslaves, à l'élimination implacable des opposants de l'autre côté du rideau de fer. Jusque sous le bâillon allemand, l'univers criait de révolte, il y a cinq ans, à cause des camps de déportation et d'extermination où le nazisme envoyait pourrir ses victimes. Le monde, comme anesthésié, se soucie à peine aujourd hui de savoir qu'à l'est de l'Elbe, ces camps,

tous ces camps se sont repeuplés, qu'ils sont gouvernés par une administration identique selon des principes identiques, que les prisonniers de droit commun, qui s'y mêlaient naguère aux adversaires du national-socialisme s'y mêlent aujourd'hui aux adversaires du communisme, que des libéraux et des social-démocrates allemands, qui en avaient été les habitants de 1933 à 1945, y ont retrouvé leur block, — peut-être le même, — leur paillasse, — peut-être la même, — leur kapo — peut-être le même, — après quelques mois de vacances. Tout a recommencé. Il faudra bien que cette vérité, que tout a recommencé, éclate un jour par le monde. Mais pour avoir le droit d'élever la voix en faveur des victimes des communistes, il faut que nous élevions aussi la voix en faveur des communistes, lorsqu'ils sont eux-mêmes les victimes; et pour que nous ayons le droit d'élever la voix en faveur des communistes, il nous faut l'élever aussi en faveur des autres. La France n'a pas le droit de s'indigner de ce qu'on fusille les partisans qui se sont mis au service de l'hégémonie soviétique si, dans le même temps, elle fusille les partisans qui se sont mis au service de l'hégémonie allemande. On ne proteste pas contre les exécutions de Salonique si, dans le même moment, on tue Bassompierre.

J'entends bien. Je m'expose aux sarcasmes dont les communistes accablent les cœurs sensibles, les amateurs d'états d'âme prompts à protéger leur conscience délicate contre la pensée pénible à supporter des projectiles qui font leurs petits trous dans une poitrine vivante. « Nous faisons la guerre, disent-ils. Nous faisons la dure et longue guerre du prolétariat contre le monde ennemi auquel il veut arracher sa liberté. Gardez vos réflexions sur la dignité humaine pour le jour de notre victoire, qui sauvera définitivement cette liberté chez tous les hommes en créant les conditions matérielles où elle pourra être respectée. D'ici là, nous appliquons les méthodes de la guerre, qui comportent le meurtre. Nous tuons peut-être un peu plus que nos adversaires. Du moins tuons-nous sans hypocrisie. » Or, c'est précisément ce « sans hypocrisie » qui est l'hypocrisie suprême. Je veux bien admettre que le prolétariat

soit en guerre, et qu'en conséquence il lui faille tuer ses ennemis (encore que précisément une des lois de la guerre soit de ne pas tuer l'ennemi quand il est réduit à l'impuissance). Mais, s'il y a guerre, il y a deux belligérants, qui peuvent se référer au même droit. Il y a un *droit commun* de la guerre. S'il est légitime et naturel que les communistes tuent leurs adversaires, il est au même degré légitime et naturel que les adversaires des communistes tuent les communistes. Si les exécutions politiques, la terreur, la torture, les camps de concentration sont des armes permises, elles sont permises à tout le monde. Il est assez difficile de prétendre justifier les exécutions d'anticommunistes au nom du droit de la guerre, et condamner en même temps les exécutions de communistes au nom de la légalité démocratique, de la liberté d'opinion et du respect de la vie humaine. Il est difficile de crier à l'assassin lorsque celui qu'on ajuste de son fusil a le mauvais goût d'avoir lui-même un fusil entre les mains, et le goût pire encore de tirer le premier.

Ou alors, il faut dire, — et on nous le dit en effet, — que dans la guerre entre « bourgeois » et communistes, bourgeois et communistes n'ont pas le même droit; que les communistes ont de leur côté un droit supérieur, parce qu'ils représentent la force de progrès en face de la force de régression, la liberté en face de l'oppression, la dignité humaine en face de ce qui conspire à la déchéance de l'homme, et qu'en conséquence ce qui leur est permis est défendu à leurs adversaires. Mais alors il ne faut plus invoquer un droit commun de la guerre. Le principe au nom duquel on prétend justifier les meurtres commis par un parti n'a plus rien de commun avec un droit de guerre. Il est seulement le principe selon lequel celui qui a raison a le droit de tuer celui qui a tort. Toute la question, dès ce moment-là, est de savoir si l'aboutissement nécessaire et légitime, légitime parce que nécessaire, de la confrontation de la thèse et de l'antithèse est la destruction physique de l'*autre*. On le voit, ce n'est pas une affaire de sentiment, c'est un problème de dialectique.

THIERRY MAULNIER.

RÉVOLUTION A PÉTROGRAD...

III

S'étant restauré avec ses hommes à la cantine de l'Institut Technologique, Nicolas les laissa sur place et partit pour le Palais de Tauride avec un peloton d'une dizaine de mitrailleurs. Chaque nouveau détachement qui passait à la cause révolutionnaire envoyait ainsi des délégués auprès du Soviet pour signaler sa présence dans la ville et prendre les instructions du Comité exécutif. A mesure qu'on approchait du bâtiment de la Douma, la foule devenait plus dense. Les soldats marchaient le long du trottoir, pour laisser la voie libre aux autos. A plusieurs reprises, Nicolas crut que son cheval allait être blessé par le garde-boue d'une limousine, lancée à toute allure sur la chaussée clapotante de vase. Dans la rue Potemkine, un gros camion, taché de crotte, progressait avec lenteur entre les piétons. Dans la caisse de planches, le dos tourné à la cabine du chauffeur, entre deux ouvriers armés de revolvers, un prêtre se tenait assis sur un banc. Un capuchon de soie noire lui cachait le haut de la face. On ne voyait que ses moustaches et sa barbe, soyeuse, argentée, qui tremblait au rythme des cahots. Les pans de sa pelisse bâillaient sur une large plaque sertie de pierres précieuses. Autour de lui, on hurlait :

— Hourrah! Tue-le! Vieux chien galeux! Retire-lui sa fourrure!

— Qui est-ce? demanda Nicolas.

— Le métropolite de Pétrograd! Le protégé de Raspoutine! Le chouchou de l'Impératrice! répondirent des voix diverses.

— Pitirime?

— Lui-même! En personne! C'est amusant! En restant sur le trottoir, on voit passer tous les gros bonnets du régime que les camarades conduisent au Palais de Tauride.

— Jamais je n'aurais eu l'occasion de saluer leurs sales gueules sans la révolution. Ah! ils n'en mènent pas large, les buveurs de sang. Ils tremblent sous leurs poils comme des chiens malades.

— Pitirime! Pitirime! A mort!

— Hou!

Le métropolite porte une main veineuse et blanche à sa bouche.

— Il va dégueuler!

— Non, il se signe!

— Ça revient au même.

Un brusque soubresaut ébranla le camion, qui pétarada, prit de la vitesse et disparut dans un remous de têtes et de bras. Le cheval de Nicolas, effrayé par le bruit, caracolait, secouait l'encolure. Les sons cuivrés d'un orchestre traversaient les clameurs du public. On jouait la *Marseillaise*, quelque part, en plein vent. Nicolas tourna dans la rue Chpalernaïs. Entre le Palais de Tauride et la grande tour rouge et noire du Château d'Eau, tout l'espace était occupé par une multitude immobile et grondante, fleurie de drapeaux écarlates, pointus. Comme des graines diverses mêlées dans une même cuvette, les capotes militaires et les vêtements civils formaient une seule masse mouchetée de gris et de noir. Parfois des limousines aux glaces étincelantes s'enfonçaient dans cette matière amorphe en cornant. Des hommes, montés sur le marchepied des voitures, vociféraient :

— Laissez passer! Délégués à la Douma! Place! Place!

Des gamins montaient aux lampadaires, avec des mouvements élastiques de singes. Debout sur le toit d'une auto, un petit homme à la barbe aiguë et raide comme un chausse-pied, lançait des poignées de tracts à la ronde.

Les carrés blancs tombaient sur une mer houleuse de casquettes d'étudiants, de bonnets de fourrure, de chapeaux melons et de fichus multicolores. Des mains les happaient au vol, comme une manne céleste. Un gros camion, en faisant marche arrière, avait démoli un coin de la grille. Le chauffeur se querellait avec une sentinelle bégayante de rage. Un vendeur de tabac ambulant offrait sur son éventaire des paquets de cigarettes aux couvertures barbouillées d'encre rouge.

— Achetez les cigarettes révolutionnaires! criait-il. Les premières cigarettes du nouveau régime.

Il avait dû passer sa nuit à peinturlurer les articles de sa collection. Tout le monde savait que, sous cette enveloppe pourpre, se cachaient les mêmes cigarettes qu'autrefois. Mais beaucoup de gars se laissaient tenter par la nouveauté de la présentation. Une femme au visage rond et mou de pomme pourrie brandissait à bout de bras des ruisseaux de rubans rouges :

— Qui n'a pas son ruban rouge? criait-elle d'une voix haut perchée. Le ruban rouge du patriote révolutionnaire. Vous n'en trouverez pas à l'intérieur. Voici le vrai, le seul ruban rouge du patriote révolutionnaire!

Au-dessus de cet océan bouillonnant, bourdonnant, sifflant, flottait, comme un immense gâteau jaunâtre et maussade, la coupole chauve du Palais. Forçant les grilles en fonte du square, les vagues noires et grumeleuses du peuple battaient le récif solitaire à larges pulsations. Les haies d'épines blanches et d'acacias aux ramilles d'argent craquaient sous l'effort de la populace. L'entrée principale était condamnée. Nicolas et ses hommes durent se tailler un passage jusqu'à la cour où d'autres portes étaient gardées par des sentinelles du régiment Préobrajensky. Débordés par la horde de visiteurs, les factionnaires tentaient de les contenir en croisant leurs fusils.

— On n'entre pas comme ça, camarade. Ton laissez-passer.

— Quel laissez-passer? Nous sommes une délégation d'ouvriers de l'usine Tréougolnik.

— Et nous, une députation des étudiants en médecine.

— Je suis journaliste accrédité.

— Accrédité? grognait le soldat de garde. Qu'est-ce que ça veut dire : accrédité?

— Tu ne sais pas? Toi? Un factionnaire rouge? Accrédité... heu... Ça veut dire indispensable à la révolution...

— C'est bon... Entre, camarade!

— Moi, je suis avec lui... Sa... sa secrétaire, piaillait une petite étudiante au nez relevé comme par une pichenette.

— Non, pas de secrétaires. Seulement les accrédités. Si on laisse passer tout le monde, les députés ne pourront plus faire un geste. C'est déjà plein de soldats à l'intérieur.

— Délégation des régiments en révolte de Martychkino, Peterhof, Oranienbaum et Strelna, cria Nicolas.

Les sentinelles s'effacèrent.

— Hourrah! hurla la foule.

Et, profitant du mouvement, une bonne centaine de personnes se ruèrent à la suite de Nicolas dans le hall.

Succédant à la lumière froide et claire de la rue, les pénombres du vestibule donnaient le vertige. Une cohue dense absorba instantanément Nicolas et ses hommes, les poussa en tourbillon vers un escalier, puis dans une grande salle ronde et sonore. Là, des paquets de soldats curieux stagnaient, frappés de stupeur, devant les hauts murs roses. D'autres cassaient les glaces des vitrines tournantes où étaient exposées les photographies des membres de la Douma impériale. D'autres, encore, touchaient de leurs doigts crasseux et noueux le marbre luisant des colonnes, renversaient la tête pour admirer, bouche bée, les lustres de bronze, les peintures du plafond, les sculptures des corniches. Plus loin, dans la salle des séances, bourrée de monde, dominant le fauteuil présidentiel, trônait un énorme cadre doré, vide, hideux, d'où les manifestants avaient arraché, à coups de baïonnettes, le portrait de Nicolas II par Répine. On voyait encore les croisillons de bois blanc qui supportaient la toile. L'aigle bicéphale qui décorait la tribune avait été décloué, lui aussi, et seule une tache plus claire, sur le chêne ciré, indiquait le contour des ailes aux plumes raides. Un doux soleil traversait les

rideaux de soie jaune soufre, qui voilaient les croisées attiques. Des pièces d'étoffe crème gainaient les chaînes des lustres. Sur des gradins disposés en demi-cercle, s'étageaient les pupitres et les sièges garnis de moleskine bleu fer. Et, remplissant jusqu'aux bords cet amphithéâtre blanc, immaculé, vitré, aux colonnes couronnées de volutes, grouillait une fourmilière grasse et sombre.

Dans la salle Catherine, quelques troupiers, accotés aux pilastres, mâchaient des harengs, des tranches de pain, roulaient des cigarettes dans du papier au chiffre de l'ancienne Douma. Une odeur puissante de pieds sales, de cuir mouillé et de mauvais tabac écrasait l'assistance. Sur les parquets souillés de boue jaune, glissaient des courants d'air qui pinçaient les chevilles. Tout le monde parlait à la fois, s'agitait, s'ébrouait, et nul ne savait visiblement pourquoi il était venu, quand il repartirait, ni dans quel but se tenait cette réunion nombreuse et violente.

De nouveau, Nicolas fut effaré par l'inqualifiable désordre qui présidait aux destinées de la révolution. Il lui semblait impossible qu'une pensée directrice pût un jour dominer ce troupeau d'ilotes, ivres de leur liberté nouvelle et incapables d'en concevoir les limites. Submergés par des millions de moujiks illettrés, les chefs de partis ne savaient plus endiguer la marée. Quelqu'un criait, debout sur une table, au milieu de la foule. En se dressant sur la pointe des pieds, Nicolas découvrit enfin l'orateur, un homme doux et rose, grisonnant et gracieux, vêtu d'un veston noir et de pantalons gris rayés. Son pince-nez brillait par saccades. Les mots roulaient hors de sa bouche, régulièrement, comme des billes :

— Le pouvoir est entre les mains du Comité provisoire de la Douma. A lui seul, il faut obéir, et à aucune autre institution, car un pouvoir double est dangereux et menaçant... Camarades soldats, choisissez pour vous commander les officiers qui obéissent à la Douma...

— Qui est-ce? demanda Nicolas à son voisin, un petit soldat grelottant au visage mangé de furoncles.

A la poitrine du soldat pendait une médaille d'argent :

« Pour Dieu, le Tsar et la Patrie », mais une faveur rouge servait de ruban à la décoration. Il cracha les écales de tournesol qui lui gonflaient la bouche et grogna :

— Hein? Tu dis, camarade?

— Qui est-ce? répéta Nicolas en plaçant ses mains en cornet devant sa bouche.

— Milioukoff, un membre de la Douma.

— Y a-t-il longtemps qu'il parle?

— Est-ce qu'on sait? On entre, on sort, il est toujours sur sa table.

— Qu'a-t-il dit?

— Qu'il aime bien le peuple et que le peuple vaincra.

— C'est tout?

— Oh! pour le reste...

Le soldat n'acheva pas et agita la main à hauteur de sa tempe d'un air méfiant.

— C'est un monsieur, reprit-il enfin. Un professeur. Un bourgeois...

Cependant, autour de lui, d'autres soldats criaient, en réponse à l'orateur :

— C'est juste.... On a compris... D'accord...

Qu'avaient-ils compris? Et avec quoi étaient-ils d'accord? Sans doute ne le savaient-ils pas eux-mêmes. Nicolas songea qu'il suffisait peut être d'une intonation heureuse, d'un mot surprenant, d'une attitude inspirée pour retourner l'âme de ce peuple sommaire. Il n'avait jamais supposé l'ampleur de l'aventure dans laquelle se lançaient les révolutionnaires en libérant ces petites gens habitués à une oppression ancestrale. Comme un apprenti sorcier, il tremblait devant cette force sans nom, sans mesure, sans âge, jaillie du sol et des pierres, impatiente de se répandre en tous sens, pour le meilleur et pour le pire, et dont nul encore n'était à même de maîtriser le formidable élan.

Milioukoff était descendu de la table et un bonhomme insignifiant, vêtu d'une redingote, le remplaça. Ses cheveux étaient coupés ras. Sa lèvre inférieure pendait en triangle. Des tics rapides bouleversaient son visage pâle et fatigué. Il s'écria d'une voix aiguë, métallique :

— Camarades, c'est votre ami qui vous parle... Votre

ami de toujours... Kérensky... Votre ami... Oui... Moi, Kérensky, je me dresse devant vous comme un frère et je vous adjure de croire aux paroles de mon confrère Milioukoff... L'union seule peut sauver la Douma et la révolution... Il ne faut pas que deux blocs antagonistes se dressent au sommet de la pyramide révolutionnaire... Le Comité provisoire de la Douma et le Comité exécutif du Soviet, quoi qu'on en dise, combattent pour une même victoire... La preuve en est que moi qui vous parle, moi Kérensky, je fais partie, à la fois, de ces deux institutions... Je suis le trait d'union, vous comprenez, l'arche d'alliance...

Il se tamponna le visage avec un mouchoir blanc et révulsa les yeux, comme s'il était sur le point de s'évanouir. Profitant de cette pause, les soldats glapirent docilement :

— Hourrah!

Kérensky avança la main droite vers la foule, comme pour réclamer le silence, et posa l'autre sur son cœur.

— Merci, camarades. Au milieu des tâches harassantes qui chargent mes épaules, vos cris unanimes sont le seul encouragement dont j'aie besoin pour tenir jusqu'au bout...

— Ce qu'il parle bien, dit le petit soldat travaillé de furoncles. Les mots coulent, coulent... On resterait des heures à l'entendre.

Nicolas chercha du regard les mitrailleurs qui l'avaient accompagné dans la salle. Il les vit dispersés dans le public, la bouche ronde, les yeux écarquillés, comme des enfants devant les marionnettes.

Un officier, aux épaulettes voilées de mouchoirs rouges, avait bondi sur la table aux côtés de Kérensky et vociférait en agitant ses mains gantées de cuir blanc :

— Camarades, je vous demande de rejoindre vos formations et de vous grouper en ordre devant le Palais de Tauride. Ensuite, les troupes traverseront la capitale, comme à la parade. Cet effort est nécessaire pour que le peuple puisse admirer son armée et les suppôts de l'autocratie craindre le nombre et la discipline des vaillants soldats rouges. Voici mes suggestions...

Sans attendre la fin du discours, Nicolas fit signe à ses

hommes et se dirigea péniblement vers la sortie. Dans les couloirs, régnait un tohu-bohu de têtes et de colis. De gros pains de huit kilos, des paquets de sucre et de thé gisaient sur des tables et par terre, pêle-mêle avec des bandes de mitrailleuses et des amas de cartouches luisantes. La neige qu'entraînaient les pieds des visiteurs maculait les parquets. L'odeur des fourrures de moutons mouillées se mêlait à celle du tabac et des bottes enduites de goudron. Les baïonnettes s'entrechoquaient, les éperons tintaient. Des sonneries de téléphone grelottaient derrière les murs. Les machines à écrire cliquetaient comme des mitrailleuses. Une foule de gens affairés flottait là, ahurie, émue, fleurie de rouge, heureuse sans trop savoir pourquoi. Des soldats aux faces de cuivre martelé, poussaient devant eux des caisses grinçantes, roulaient des tonneaux de harengs, traînaient des sacs de farine, dont de fins ruisseaux blancs, échappés aux coins de la toile, marquaient le sillage sur le plancher. Des étudiants les suivaient, portant sur l'épaule des piles de dossiers aux chemises multicolores.

— Où les met-on?

— Qu'est-ce que c'est?

— Archives de la police.

— Au Soviet.

— Non, chez Kérensky...

Un peu plus loin, des patrouilles d'ouvriers armés conduisaient vers quelque bureau une théorie de prisonniers civils aux visages défaits, aux regards implorants. Qui étaient-ils, ces inconnus qui passaient, tête basse, les épaules tremblantes? Des ministres déchus, des généraux déguisés, des agents provocateurs? Sheglovitoff, Sturmer, l'amiral Girs étaient arrêtés. Les pièces secondaires craquaient sous le poids des gendarmes qu'on y avait entassés en vrac. Les ouvriers et les soldats nettoyaient la ville avec célérité de tous les éléments qu'ils devinaient hostiles à la cause nouvelle. Nicolas avisa un pauvre appariteur, aux favoris grisonnants, aux yeux rougeâtres et tristes, qui marchait en rasant les murs. Il s'approcha de lui et demanda :

— Le Comité exécutif du Soviet?

L'homme sursauta comme si on lui eût appliqué la pointe d'une baïonnette sur la poitrine. Son regard devint trouble. Il murmura :

— Je ne sais pas, monsieur l'aspirant, pardon, camarade... J'étais appariteur à l'ancienne Douma... Alors, j'aurais pu vous renseigner... Mais maintenant...

Il eut une moue pitoyable. De grosses larmes sortirent de ses paupières et coulèrent le long de son nez boursouflé de filailles violettes. Il hoqueta :

— Vraiment... Là... Actuellement... Avec ce qui se passe...

Puis, il se moucha et repartit en trottinant pour disparaître dans la mêlée.

Au buffet non plus, nul ne put renseigner Nicolas. Bien qu'il n'y eût plus rien à boire, ni à manger, des soldats demeuraient là, immobiles, émerveillés, serrés coude à coude dans une puanteur fraternelle. Le restaurateur se désolait parce que toutes ses cuillères en argent avaient disparu. Un groupe d'officiers parlait à voix basse dans l'encoignure d'une fenêtre. En s'approchant d'eux, Nicolas entendit facilement leur conversation.

— Il s'agit d'une crise, messieurs, et rien de plus, disait un lieutenant des cosaques. Le général Ivanoff marche déjà sur Pétrograd avec deux brigades prélevées sur le front et deux bataillons de chevaliers de Saint-Georges.

— Où se trouvent-ils? demanda un capitaine congestionné, aux moustaches noires et raides comme une brosse à graisse.

— Le 171e doit être à une heure d'ici.

— Et l'Empereur lui-même?

— Il partira pour Tsarskoïé-Sélo rejoindre la famille impériale, et, de là, il dirigera les mouvements de police qui lui rendront sa capitale.

— En somme vous estimez, reprit le capitaine, que la révolution sera étouffée dans les quarante-huit heures?

— Parfaitement, dit le lieutenant, et je vous conseille à tous de ne pas trop vous compromettre avec ces messieurs qui font présentement les bravaches, mais qui se disperseront comme des moineaux dès la première menace.

Bien entendu, ceci est entre nous. Je vous demande la discrétion.

Une onde glacée recouvrit les épaules de Nicolas. Si ces hommes disaient vrai, si le tsar avait envoyé des troupes fraîches et bien encadrées contre les révolutionnaires, quel châtiment attendrait au réveil les ouvriers et les soldats qui avaient osé renier leur maître? La répression serait terrible, magistrale, automatique. On broierait les dernières résistances dans des mares de cervelle et de sang. On précipiterait dans les cachots, dans les bagnes sibériens, ou sous le feu des pelotons d'exécution les plus ardents défenseurs de la liberté. Et nul ne s'en doutait parmi les braves gars qui se pressaient comme des moutons grisâtres sous les lambris orgueilleux du Palais de Tauride. Nul ne s'en doutait parmi les orateurs qui clamaient, du haut d'une table, leur foi en l'avenir et leur haine du passé. Nul ne s'en doutait même, peut-être, au Comité du Soviet. Il fallait prévenir à tout prix cette immonde boucherie. Organiser la résistance. Entourer la capitale d'un cordon de protection. Nommer des officiers sûrs aux postes de commandement. Tout à coup, pour cela seulement qu'elle était menacée, la révolution devenait plus chère, à Nicolas, que sa propre vie. Il avait oublié le pillage des magasins, le commissariat incendié, les bagnards évadés, les prisonniers allemands se réfugiant à la légation de Suède. Il ne pensait qu'à la masse immense, prolifique, anonyme des émeutiers qui fêtaient leur victoire au moment précis où elle menaçait de se transformer en défaite. Une pitié, une tendresse épaisse étouffaient son cœur. Il regardait la foule des soldats. Il avait envie de les sauver, de mourir pour eux. Faisant un pas, il salua les officiers et demanda brièvement :

— Le Comité Exécutif du Soviet.

— Vous voulez parler de la Commission militaire, sans doute?

— Non, j'ai bien dit : le Comité Exécutif.

— Le Soviet siège dans la 13e chambre, dit le capitaine. Mais on ne vous laissera pas entrer. C'est déjà bondé de monde.

— Merci, dit Nicolas.

Et, oubliant ses mitrailleurs, il se précipita en courant vers le corridor. Mais, devant la porte de la 13e chambre, il lui fallut encore discuter longuement avec la sentinelle qui exigeait un mandat. Nicolas invoqua l'urgence, parla de complot contre la révolution, montra les petites mitrailleuses brodées sur ses épaulettes, son ruban rouge, se fâcha, cria. Enfin, le factionnaire, de guerre lasse, le laissa passer. Dès qu'il pénétra dans la grande pièce bourdonnante, des voix s'élevèrent pour protester :

— Qu'est-ce encore?

— On n'entre pas!

— Nous sommes en séance!

— Impossible de travailler dans ces conditions!

Derrière l'écran d'une fumée âcre et bleue, Nicolas aperçut un cercle de députés, mal rasés, chiffonnés, nerveux, cramponnés au disque d'une nappe en drap vert. D'autres députés, des ouvriers, des soldats, étaient installés autour d'eux sur des bancs, par terre, sur le bord des fenêtres. L'ensemble formait une sorte d'éponge considérable, un madrépore de têtes globuleuses superposées, qui n'avait pas de centre et oscillait selon la volonté des courants sous-marins. Les barbes des uns servaient de cheveux aux autres. Les yeux, les mains n'appartenaient à personne en particulier. Les bouches s'ouvraient, par-ci, par-là, comme les pores d'une même bête. Et c'était la même voix qui sortait tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en bas, tantôt en haut, sous une moustache, entre des lèvres nues, ou par le trou d'un massif pileux. Après un moment de stupéfaction, Nicolas reconnut cependant la figure sèche, pointue, la pomme d'Adam saillante et la barbiche grise de l'un des députés. C'était Tchkéïdzé, le leader des mencheviks de Géorgie, président du Comité Exécutif. Ce fut vers lui que Nicolas se tourna pour crier :

— Camarade, je m'excuse de troubler votre réunion, mais je viens d'arriver de Martychkino avec un détachement de mitrailleurs. Des troupes de Peterhof, d'Oranienbaum, de Strelna nous accompagnent. Nous voulons savoir quelles sont vos instructions, ce que nous devons faire...

Tchkéïdzé déboutonna sa pelisse et se renversa sur le dossier de son fauteuil. Il paraissait exténué.

— Que faire? Que faire? grommela-t-il d'une voix râpeuse. Reposez-vous. Et voilà.

— J'ai entendu dire, reprit Nicolas, que le général Ivanoff marche sur Pétrograd et...

— En effet, dit Tchkéïdzé avec un sourire oblique. Le 171e régiment vient d'arriver à la gare Nicolas pour écraser l'insurrection. Mais, à peine débarqué, il a mis la crosse en l'air et s'est dispersé. Quant aux chevaliers de Saint-Georges, tout me porte à croire que leur train s'arrêtera en route. Les communications ferroviaires sont coupées. Rassurez-vous donc, camarade, et passez à la Commission militaire si vous désirez offrir vos services pour le maintien de l'ordre...

— Mais...

— Vous voyez, camarade, cria un autre député, vous nous avez dérangés pour rien. Et c'est ainsi que les questions les plus graves demeurent en suspens. Quand résoudrons-nous le problème des imprimeries?

— Quels sont les derniers mots du procès-verbal?...

— Avant de continuer, il faut savoir si tous les membres sont présents.

— Je crains que non.

— Dois-je procéder à l'appel nominal?

— Attendez, Ivan Semionovitch, je propose une autre solution

Sa crainte tombée, Nicolas se retrouvait les mains vides, le cœur lourd, comme un bon ouvrier privé de ses outils. Une force centrifuge le rejetait hors du débat où il avait prétendu s'introduire. La marche nocturne, harassante, les centaines de mitrailleuses amenées à pied d'œuvre, les canons de Peterhof, la fusillade près de l'usine Poutiloff, la lassitude des soldats affamés, ses propres angoisses, ses propres élans, rien de tout cela ne comptait devant l'urgence des problèmes qui se discutaient autour de la table. Pourquoi avait-il cru devoir déranger l'état-major révolutionnaire avec ses histoires personnelles? Comment avait-il

pu s'imaginer être quelqu'un d'exceptionnel, d'intéressant, de nécessaire à la cause? Il éprouvait de la honte et de la tristesse. Incapable de prendre une décision, il demeurait immobile parmi cette foule qui ronronnait sourdement comme une chaudière. De temps en temps, des hommes entraient, portant des piles de dossiers qu'ils jetaient par terre, avec des soupirs de débardeurs. Un monsieur, en pelisse et chapeau melon, déposa une valise sur la nappe de drap vert. On le félicita. Il s'agissait de deux millions de roubles trouvés dans la caisse d'un ministère. A la vue de cette valise, Nicolas, instinctivement, battit en retraite. Il n'avait plus rien à faire ici. Son rôle était terminé. Le devant de la scène appartenait maintenant à des messieurs, en pelisse et chapeau melon qui apportaient deux millions de roubles dans une valise.

Le soir tombait. Dans le couloir, des visages bleus et fatigués dérivaient comme de grosses méduses fluorescentes. Devant la porte de la onzième chambre, Nicolas se heurta à Zagouliaïeff qui sortait de séance. Lui aussi paraissait exténué, sale, nerveux. Le bord de ses paupières était rouge. Des croûtes de sang marquaient ses lèvres aux commissures.

— Ah! voilà notre héros, dit-il d'une voix atone. Tu fais ta visite de courtoisie au peuple-roi. Il n'est pas beau, le peuple-roi. Il ne sait pas vivre. Il crache sur les parquets, déchire les tableaux...

— Ce n'est pas cela qui me gêne, dit Nicolas.

— Et quoi donc?

— J'ai l'impression que rien de tout cela n'est sérieux. Je rêvais d'une révolution, et je vois un chaos. J'espérais un ordre nouveau, et je trouve le désordre. On tire, on pille, on harangue, on signe des mandats d'arrestation, on brûle les archives, on rafle des automobiles. Et puis? Où cela nous mènera-t-il? J'ai peur des forces ténébreuses qui viennent de se déclencher et qui menacent de défigurer l'œuvre politique à laquelle nous avons voué notre vie.

Zagouliaïeff baissa ses paupières lasses et alluma une cigarette, sans plaisir, machinalement.

— Il ne faut pas avoir peur, dit-il en soufflant la fumée

au plafond. Les événements se déroulent selon les prévisions classiques.

— Tu trouves?

— Parfaitement. Première étape : les masses, enfiévrées par leur succès, brisent tout, souillent tout, égorgent, volent et se croient maîtresses de la situation. Deuxième étape : comme elles sont incapables de se gouverner et qu'il faut tout de même que le ravitaillement arrive aux villes, que les téléphones fonctionnent, que l'argent roule, que les tribunaux jugent et que les ordures soient enlevées, on se tourne vers les spécialistes de l'ancien régime.

— Vers la Douma.

— Eh oui!

— Était-ce la peine de verser ce sang, d'arracher ces emblèmes, pour en venir à reconnaître l'autorité d'un Rodzianko, d'un Milioukoff?

— Tu oublies la troisième étape, dit Zagouliaïeff, en secouant la cendre de sa cigarette sur le parquet. Les députés de la Douma, quel que soit leur amour du peuple, ne pourront pas satisfaire le peuple et seront remplacés.

— Pourquoi?

— Parce que ce sont des idéologues incorrigibles, dit Zagouliaïeff avec violence. Parce que ces écrivains, ces philosophes, ces doctrinaires, ces prophètes de la révolution, affectent de trouver des révélations nationales dans les isbas grouillantes d'illettrés, dans les usines bourrées d'analphabètes, parce qu'ils proclament la supériorité morale du moujik et applaudissent à ses bégaiements politiques, parce qu'ils ont toujours l'air de lui demander pardon pour leur instruction personnelle, leur bibliothèque et leur col de fourrure...

Une exaltation nerveuse le possédait. Nicolas le devinait échauffé par les discussions précédentes, travaillé par un trop-plein de paroles. Zagouliaïeff poursuivait, le visage tordu, la voix saccadée :

— Ils me font rire, les Milioukoff et autres Rodzianko. Cette attitude d'extase devant l'homme russe naturel, à la Tolstoï, devant les chaussures d'écorce, le foulard de couleur et la barbe à poux, ce fétichisme de l'imbécillité

ne peut mener qu'à la défaite. Ce n'est pas en traitant le prolétaire en paysan d'opéra évadé de *La vie pour le Tsar* que ces messieurs les libéraux bourgeois institueront un ordre valable. Vivant sur une illusion littéraire, ils seront écrasés par la réalité de la rue. Durant cette courte lune de miel, nous autres, les techniciens, les hommes froids, nous organiserons nos équipes.

— Qu'entends-tu par : « nous autres »?

— Eh bien! mais les bolcheviks. Eux seuls connaissent les masses et peuvent les utiliser. Au moment choisi, ils prendront le pouvoir.

— Pour donner le bonheur au peuple?

— Pour constituer un État fort.

— Mais le bonheur du peuple?

— Il lui sera octroyé par surcroît.

— Quand?

— Quand il ne le réclamera plus.

Nicolas inclina le front vers le parquet souillé de boue. Il vit à ses pieds des lambeaux de journaux, des cartouches vides, des mégots écrasés.

— Tout ce sang, tout ce sang russe, murmurait-il. Fais-tu partie du Soviet?

— Bien sûr. Et tu en feras partie, toi aussi. Je m'arrangerai pour te faire élire par tes soldats. Ils te doivent bien ça.

— Oh! la reconnaissance...

— Où coucheras-tu cette nuit? demanda Zagouliaïeff.

— Je ne sais pas. A l'Institut Technologique peut-être.

— J'ai une chambre. Viens avec moi.

Les corridors s'allongeaient, tristes et blafards, dans la lueur des lampes électriques. La salle de séance était silencieuse. Quelques soldats dormaient, çà et là, sur des sacs de peau, de sucre ou de farine. D'autres s'étaient installés dans des fauteuils, le fusil serré entre les jambes. La soie des sièges était lacérée, maculée de goudron. Près de la porte des waters, deux hommes de garde, pétrifiés d'admiration, échangeaient leurs impressions à voix basse :

— T'as vu les cabinets! Quelle merveille! C'est clair, c'est propre, c'est chaud.

— J'y passerais bien la nuit avec une petite femme!

— Dire que ces cochons de députés avaient ça pour eux tout seuls. Le peuple aussi a le droit de pisser dans de la porcelaine.

Zagouliaïeff toucha le bras de Nicolas :

— Tu as entendu?

— Oui.

— C'est la meilleure définition qu'on puisse donner de la première étape révolutionnaire, dit Zagouliaïeff.

Et il se mit à rire en toussant et crachant, de droite et de gauche, comme un diable farceur.

HENRI TROYAT.

POÉSIE ANCIENNE

I. LUCRÈCE

Me voilà parti dans les chefs-d'œuvres. Lucrèce m'étonne; je ne dois pas oublier que c'est l'auteur le plus lu. Que de traductions! Que de réfutations! Pourquoi? C'est que le matérialisme prend ici la forme du bon sens. C'est le raisonnement immédiat sur les apparences. Pourquoi l'atome? C'est évident par le changement, par l'usure. Pourquoi Dieu n'agit-il pas? C'est évident par les effets. S'il agissait, le monde serait autre. Jamais l'athéisme n'a serré la question de plus près. Ce monde n'est que ce qu'il paraît; voilà la redoutable pensée. Il n'y a rien dans l'intérieur des choses, qui soit plus secret que leur surface. J'ai cru découvrir quelque chose quand j'ai pensé que cet intérieur n'était qu'une suite de surfaces. Qu'y a-t-il au fond du volcan? Des choses comme le feu et le vent, mais renfermées. La recherche, au sens vulgaire, est donc inutile. Il n'y a qu'à regarder la Nature. C'est ce qui fait la force de Lucrèce. Il n'est pas savant; il ne fait pas des expériences rusées. Il se dit simplement, comme Arlequin, que c'est partout comme ici. Il ne se vante point d'expliquer mais il se vante de savoir ce que c'est qu'expliquer. Expliquer c'est étaler l'apparence. Et le but c'est de calmer la peur et la religion qui sont les maux suprêmes. Je ne sais si on lit beaucoup maintenant le poème de Lucrèce. Si on le lit, l'effet doit être foudroyant. Rappelez-vous comment il prouve que la foudre n'est pas lancée par Jupiter. Simplement il décrit la foudre comme

elle est, frappant partout et sur des innocents, ou bien sur les temples eux-mêmes! Cette dernière remarque a été faite mille fois, ce qui ramène la méthode à prouver aux enfants qu'il n'y a point de revenants. Le génie de Pascal est ici inutile. Tous ceux qui ont vécu sont d'accord pour dire qu'il n'en est rien; sinon une apparence, c'est-à-dire un effet du hasard. Comme le bûcheron qui avait sa fourche sur l'épaule; il avait l'air de porter des cornes; c'était le diable. Rappelez-vous comme Lucrèce répète que ce que nous craignons n'est rien de plus que ce qui rend les enfants craintifs. Telle est l'œuvre de raison, au niveau de l'homme moyen. Il rit; il arrive à rire, et le reste n'importe guère. Pourquoi, il n'y a pas de finalité. Il n'y a qu'à regarder les animaux; ils se servent des organes qu'ils ont; vous n'allez pas dire qu'ils se servent de ces organes avant de les avoir. Les hommes sentent tous cela, mais ils n'osent pas dire des choses pareilles. C'est la peur qui fait les dieux. Et dans le fait qu'y a-t-il de plus naturel que l'apparence des Dieux? Je vois une mouette sur la fenêtre. Qui me prouve que ce n'est pas Minerve? Je rencontre une jeune fille inconnue. Qui me prouve que ce n'est pas Diane? Je sens un feu dans ma poitrine. Qui me prouve que ce n'est pas quelque Dieu qui m'inspire? Deus, ecce deus! C'est le mot de la sibylle, et de tous les gens passionnés. Le monde est déchiffré par le seul fait du courage.

II. VIRGILE

J'ai relu l'*Énéide.* Encore un chef-d'œuvre. Cela dépasse Lucrèce. Car c'est une loi de succession dans les pensées de l'humanité, que les auteurs soient livrés à une sorte de dialectique. Par exemple Lucrèce avait nettoyé le monde, sans toutefois se délivrer des émotions et sentiments. Or Virgile n'a pu éviter de continuer Lucrèce en ramenant, au contraire, sur les objets du monde, tous les sentiments possibles. C'est ainsi que l'*Énéide* s'élève comme un modèle nouveau, d'ailleurs imité aussi d'Homère. Seulement ce

qui est le propre de Virgile c'est la poésie même, au sens des modernes. Dans Virgile il y a, comme partout, un remplissage, ici très travaillé, riche de réminiscences, de souvenirs et de sentiments romains. Ce qui est à remarquer, c'est que la poésie s'élève, à l'improviste. du milieu même des récits et des descriptions. Dont un bon exemple est le célèbre *Quos ego*, aussi le non moins célèbre : *Sunt lacrymae rerum*, ou le vers fameux : *Et trepidae matres pressere ad pectora natos.* Hugo a très bien saisi la valeur des vers virgiliens.

Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

Il faut maintenant citer les plus fameux épisodes. D'abord la fin de Troie, présentée dans un récit d'Énée à Didon et à toute l'Assemblée. Il ne manque pas ici de souvenirs d'Homère, et le cheval de Troie complète ce qui manque dans Homère. Car ce grand poète n'a pas achevé la catastrophe. Comme il l'a annoncé, il s'est borné à la colère d'Achille et finit sur le Pardon d'Achille. Après ce récit tout homérique, Virgile arrive à son fameux livre IV, peinture des amours de Didon et d'Énée qui ne trouvent leur fin que dans le livre VI (aux enfers) avec un *Eheu! quem fugis?* comparable au quos ego. Il faut noter que ce livre des enfers, l'étonnante revue des Romains à venir, à la fin de laquelle éclate à l'improviste le fameux : *Tu Marcellus eris. Manibus date lilia plenis!* qui rassemble toutes les émotions dans une prédiction de l'avenir passé qui appartient au lyrisme moderne. Après ce livre commence une autre Illiade, c'est-à-dire une suite précipitée de massacres, de défis, avec intervention des Dieux, qui nous conduit après les épisodes de Nisus et d'Euryale, et de Camille (l'Amazone intrépide) au combat singulier entre Énée et Turnus. L'âme de Turnus, qui s'enfuit, termine le poème.

J'ai retrouvé çà et là les vers inachevés, qui sont le signe d'un travail obstiné et d'une rare probité d'auteur. On a souvent critiqué le caractè e d'Énée, comme pleurant trop. Cette injustice vient d'Homère, où Énée joue un rôle

effacé à côté d'Hector et des autres. Vainement Virgile a décrit son héros comme gigantesque. Il a prouvé par là que la description est peu de chose sans la couronne poétique qui vient du mouvement lyrique et qui dépasse l'intention du poète. Il me semble qu'à aucun moment on ne voit cet Énée plus grand que nature. Certainement, Turnus frappe plus le lecteur par la force et la stature. Peut-être Énée est-il diminué par le secours vigilant de sa mère Vénus. Toujours est-il que dans Virgile comme dans Homère, la présence des Dieux ne cesse pas. *Et vera incessu patuit dea*, est célèbre. Je veux dire que les Dieux apparaissent sans qu'on y pense toutes les fois qu'un secours ou qu'un message vient de l'homme. Le héros, par réflexion, suppose naturellement quelque dieu caché sous l'apparence humaine. Quoi de plus naturel? C'est ici comme une vérification de ce que dit Lucrèce, que les dieux n'ont rien d'étonnant, et que l'homme devait en former l'idée, d'après les apparitions d'hommes secourables et inattendus. En maintes circonstances, Virgile a fait paraître le divin sous la forme humaine. Est-ce Vénus? Est-ce Diane? Est-ce une nymphe ou une paysanne? L'homme reçoit tant de secours de l'homme, il est si émerveillé de retrouver ses pensées dans la forme humaine, il est si souvent frappé de la fraternité humaine, plus sensible encore dans la guerre même, qu'il se juge entouré de Dieux. Et quand il perd de vue l'adversaire, ce qui arrive naturellement, il croit que quelque Dieu le trompe, par une vapeur ou une poussière. L'homme ne cesse de faire des Dieux. Voilà le fait que la poésie de Virgile a renouvelé. D'où l'on comprend que l'anthropomorphisme est essentiel à la religion. On ne voit pas d'où elle aurait pu venir sans cela. Du moins on voit que cette misanthropie, annulant l'*homo homini deus*, devait conduire alors à diviniser l'animal qui se montre, qui disparaît dans le drame humain, et qui est, tout au contraire de l'Homme-Dieu, énigmatique par son savoir, par ses prédictions, par ses caprices. Que d'hommes sans s'en douter font un dieu de leur chien de leur chat! Lucrèce a raison. L'apparence est mythologique; et on ne voit pas comment l'homme se serait privé de la société des Dieux, sans

compter même la consolation, en suivant seulement la curiosité. Sur ce sujet, on trouvera moins de différence qu'on n'en attend entre le paganisme et le christianisme. Les anciens étaient déjà à concevoir l'Homme-Dieu, tendre et secourable, par exemple sous la forme d'Hercule. Virgile a fait ressortir la tendresse qui est un des attributs de cet enfant des Dieux. Mais au reste, quel est l'homme qui n'est pas l'enfant des Dieux? Comment savoir? Le plus grand mystère enveloppe la naissance, et surtout de ceux qui sont pauvres et inconnus. Le fait est que la mère ne peut se rendre compte de la conception des enfants. Les plus ignorants des sauvages croient que l'enfant sort des tombes et se jette sur les femmes. Une mythologie de la race devait être inventée. Alexandre se disait fils de Jupiter. Il avait cette ambition. Cela arrive à d'autres. Énée dans Virgile, ne cesse pas de rappeler ses divins ancêtres. On n'est rien, si on ne descend des Dieux. Cette idée est païenne. Et la religion des anciens n'était pas bornée comme on croit. Chacun voulait obéir à un descendant des Dieux. Même Platon est dit fils des Dieux. C'était une métaphore bien naturelle, et de ces métaphores naquirent les Dieux. Les poètes sont ceux qui réalisent ces métaphores par une sorte d'*aura*, ou d'auréole, dont ils ornent les héros. L'humanité revient sur elle-même et s'adore. Il n'y a rien de plus élevé que cette croyance des païens que les Dieux se déguisaient en hommes, pour inspecter le monde humain. Cela est vrai. Notre semblable, dès qu'il est reconnu, est aussitôt revêtu de majesté et de mystère. N'importe quel homme est divin, soit par la sagesse, soit même par le crime. Car avoir peur n'est pas si loin d'admirer.

Tel est le temple virgilien. Le propre de Virgile, c'est qu'il contribue à rendre ordinaire et naturel ce culte de l'homme. Ce poète ne cesse d'adorer. Aussi ne peut-on s'étonner que Dante l'ait voulu comme guide en son fameux voyage dans le monde divin, mais bien plutôt à demi divin. Car qu'est-ce donc qu'un coupable, un Ixion, un Tantale, sinon un immortel qui exige un renouvellement du supplice? Ces idées ne peuvent être indifférentes à un chrétien. Je ne vois pas que les ombres des Anciens

soient moins immortelles que nos âmes. Le droit au châtiment est une sorte d'immortalité.

Ce développement serait sans fin et nous ramène toujours à Lucrèce, le penseur ému, l'adorateur de l'apparence. Les arts ont beaucoup fait pour la religion. Et surtout, comme le remarque Hegel, la peinture, qui est comme un culte de l'apparence humaine et une recherche de Dieu dans les visages; toujours en supposant que le portrait est le principal de la peinture; supposition bien naturelle, car nous ne supposons pas que la peinture d'un visage humain ne porte pas la ressemblance de quelqu'un. La peinture devait nous entraîner plus loin, car, dit encore Hegel, la peinture nous a appris à adorer l'apparence même des moindres choses. Il faudrait ajouter que la musique nous retire de cette idolâtrie et nous ramène à notre conscience secrète; car toute musique est le portrait d'une conscience et l'instrument d'une égalité; car chacun sent bien que comprendre un musicien c'est l'égaler. La poésie est une sorte de musique qui réintègre dans le divin les sonorités de la voix, ce qui fait une synthèse vraisemblablement finale, en ce sens que toutes les apparences possibles sont élevées alors au niveau de la beauté. Que n'est-ce pas qu'une fontaine, cette chose humble, après le chant d'Horace et de tant d'autres? Ici se montre une prose que l'homme fait sans le savoir, comme s'il écartait les prestiges du poème en vue de diviniser, par une piété plus attentive, toutes les apparences de ce monde.

Je reviendrai à l'éloge de Lucrèce. Ce poète a vu que l'illusion même n'est pas sans vérité. Un amateur de portraits est sans doute plus près de l'homme que l'orateur ou l'ambitieux. Cherchez ce qui console de la vie, si ce n'est pas un amour attentif pour tout. L'homme consolé, qui est l'homme, c'est l'homme cultivé, qui sait admirer. Se moque qui voudra du collectionneur. Tous les hommes tendent là; et telle est la richesse qu'ils désirent tous. En ce sens, la doctrine de l'économie est abstraite et faible. Même dans l'amour de l'or, il y a un amour du beau.

ALAIN.

CHRONIQUES

LECTURES

L'UNITÉ LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

Puisque « dans ces temps modernes », et qui le sont devenus davantage depuis Mme de Staël, « il faut avoir l'esprit européen », puisque le Congrès de La Haye vient de reprendre l'idée et de ranimer l'espoir d'une Europe enfin unie, peut-être n'est-il pas hors de saison de tenir quelques propos au sujet de cette unité même, envisagée dans un aspect qui, loin d'être le plus frappant, n'en est pas pour cela le moins révélateur. La musique, les arts, les idées (pour autant qu'elles se laissent séparer du discours) ne connaissent, quant à leur rayonnement, aucune frontière prévisible et constante. Il en va tout autrement des Lettres, liées à la chair vivante du langage et dont les frontières naturelles ne sont pas celles de la parole humaine, mais celle de l'idiome particulier qui leur a servi de véhicule. Et c'est précisément parce qu'elles conservent cette marque tangible de leur enfantement, que, lorsqu'elles sont d'Europe, elles offrent, de l'unité européenne, l'image la plus fidèle de toutes. L'unité, n'est-elle pas liée, pour nous, à cette multiplicité nationale qui est notre plus lourd fardeau et notre richesse la plus certaine? La vie de l'imagination et même celle de l'esprit, ont-elles jamais été concevables, ici, en dehors de ces divisions nationales qui, lorsqu'elles n'empêchent pas la diffusion, déterminent quand même la naissance? L'opéra, le cartésianisme ou la composition savante du portrait en groupe n'exigent de personne, pour être compris, l'apprentissage de trois idiomes différents, mais les imagine-t-on étant nés ailleurs qu'en Italie, en France et en Hollande? Comme l'a dit Denis de Rougemont à la séance de clôture du Congrès de La Haye, la vocation de l'Europe est « d'unir ses peuples selon leur vrai génie,

qui est celui de la diversité ». Le génie apparaît partout, mais sa diversité n'est nulle part plus apparente que dans ce domaine des Lettres tout strié, tout bariolé de frontières linguistiques.

Il faut unir l'Europe, parce que sa vie profonde est une, mais ce serait tuer cette vie que de l'unir dans l'uniformité. Sa nature, son histoire, tout ce qu'elle a créé, tout ce qui lui reste à accomplir se refusent d'avance à toute opération de nivellement, à toute tentative de convertir sa diversité en une insipide et morne monotonie. Or, ce refus, c'est dans le domaine littéraire qu'il est le plus évident, car tout internationalisme outrancier, s'il se veut logique, doit postuler le remplacement des langues nationales par une langue artificielle, ce qui faciliterait la communication mais rendrait impossible l'expression, c'est-à-dire l'usage proprement littéraire de la parole. Les arts, la musique, la pensée, pour résister au nivellement, ne disposent que de l'esprit ; les Lettres détiennent la matière même du langage, sans laquelle elles ne sont rien et qui les fait communier à chaque instant avec le particulier et le quotidien, avec le sang et la sueur des hommes. Les littératures de l'Europe, lorsqu'on leur jette un coup d'œil d'ensemble, montrent, mieux que toute chose, son unité sous le vrai jour. Si elles sont une, c'est contre vents et marées, c'est malgré les langues, qui ne le sont pas, et en dépit d'innombrables particularités dues en grande partie, précisément, à la structure diverse de ces langues, laquelle détermine et le mode de versification, et la qualité sonore des mots, et les ressources de la syntaxe, et jusqu'aux nuances émotionnelles exprimables ou non dans telle littérature. Si mille liens les unissent quand même, si elles possèdent tant de choses en commun, quelle expression plus parfaite désire-t-on de la vraie communauté européenne?

Le plus grand obstacle à l'union de l'Europe vient des nations, et pourtant en dehors des nations il n'y a pas d'Europe. Depuis cent cinquante ans notre histoire nous habitue à penser aux nations comme à des États, nos amours et nos haines les confondent, et c'est pourquoi nos nationalismes menacent la paix, et nos internationalismes la civilisation. Nos habitudes de pensée seraient différentes si elles s'orientaient selon une perspective non point politique mais littéraire. Car la première chose à dire des littératures nationales de l'Europe est que leurs frontières ne coïncident pas avec celles des États nationaux et que par conséquent

l'idée de nation y prend corps avec toute la souplesse et la fluidité qui lui sont naturelles. Les historiens de la littérature française se voient obligés de réserver une certaine place à des écrivains suisses, belges et canadiens ; et pour les pays de langue allemande, anglaise ou castillane ce dépassement des frontières politiques est plus évident encore. D'autre part, les littératures dialectales (particulièrement riches en Italie) foisonnent un peu partout, et il y a deux langues littéraires en Belgique et en Finlande, et quatre en Suisse (dont trois sont aussi celles des trois grandes nations limitrophes), chose qui ne saurait plaire aux partisans des idées simplistes qui servent à alimenter toutes sortes de propagandes belliqueuses. Faut-il ériger une barrière entre la littérature des Français et celle de langue française, ou faut-il, au contraire, appeler littérature anglaise celle des États-Unis, tant que sa langue reste l'anglais? Ni l'un, ni l'autre, car la réalité même échappe, dans ce domaine, aux définitions rigides et aux décisions tranchantes. Ni la nationalité (dans le sens politique du mot), ni la communauté de langue (que le Troisième Reich s'apprêtait à monnayer politiquement) ne sont des principes absolus d'unité nationale, laquelle est multiforme, se laisse interpréter de plusieurs façons et comporte nécessairement une marge d'incertitude. Écrire la langue de Schiller, cela compte; être le concitoyen de Guillaume Tell, cela compte aussi. Nous n'oublions pas que tel écrivain est prussien, et tel autre bavarois, et un troisième autrichien ou helvétique, en les appelant tous des écrivains allemands. Que l'on dise ce que l'on veut, mais en littérature, du moins, on peut fort bien appartenir à plus d'une nation, à plus d'une patrie à la fois ; et ailleurs qu'en littérature c'est sur cela même que se fonde l'espérance d'une Europe unie, car, lorsqu'elle sera réalisée, chaque homme (pour varier le mot de Jefferson) « aura dans son cœur deux patries » : la sienne et l'Europe.

La nature véritable, et fort complexe, des appartenances nationales, obscurcie par les simplifications brutales de la pensée politique, apparaît clairement dès que l'on considère quelques cas particuliers. Il serait absurde de vouloir exclure Rousseau de la littérature française, C.-F. Meyer de la littérature allemande, mais tout aussi absurde de les annexer sans plus, en ne tenant pas compte de ce qu'ils doivent, l'un et l'autre, à l'atmosphère et aux traditions du pays où ils sont nés. Charles de Coster écrivait

en français, mais tout le monde sera d'accord si nous disons que la Légende d'Ulenspiegel *est une œuvre plus flamande encore que belge. Personne, non plus, n'a jamais considéré Leibniz comme un penseur français, bien que ses ouvrages les plus importants soient écrits en langue française. Le même est vrai de Tchaadaïev qui pourtant rédigea en français* les Lettres philosophiques *qui le rendirent célèbre en Russie, tandis que le cas de Mme de Krudener, auteur de* Valérie, *est juste à l'opposé du sien. Les* Mémoires de Grammont *d'Antoine Hamilton et le* Vathek *de William Beckford peuvent être revendiqués à droit égal par deux littératures, puisque voici deux œuvres de langue française, mais d'âme anglaise. De nos jours, la France semble vouloir garder pour elle Julien Green et feu Emmanuel Bove (Bobovnikov, de son vrai nom), ce qui n'empêche pas de constater que l'ambiance psychologique et la musique intérieure des romans de Green sont bien plus anglo-saxonnes que françaises, et que la* Coalition, *le roman le plus réussi de Bove, relève de certaines habitudes de sentir et de penser très particulièrement russes. Professeur de philosophie à Harvard, maître incontesté de la prose anglaise, Santayana reste espagnol jusqu'à la moelle des os. Par contre, la littérature allemande a franchement renoncé à compter parmi les siens Cécile Bœhl von Faber* (1796-1877) *qui, ayant dépassé la cinquantaine, débuta dans les Lettres castillanes sous le nom de Fernan Caballero et devint vers la fin de sa vie un des romanciers les plus lus d'Espagne, bien que son premier roman fût rédigé et publié en langue allemande, et qu'elle se servît de l'allemand et du français pour les brouillons de quelques-unes de ses œuvres ultérieures.*

Toute survivance du racisme, toute idée déterministe de la nation devraient s'évanouir devant l'évidence aussi nette du passage d'un écrivain d'une littérature dans une autre, d'une nation dans une autre nation. Le cas le plus célèbre est celui de Joseph Conrad, c'est-à-dire de Joseph-Conrad-Théodore Korzeniowski qui, avant de prendre service dans la marine marchande britannique, parlait couramment le français et fort mal l'anglais, mais qui devait devenir écrivain, et grand écrivain, de par la seule grâce de la langue anglaise. En polonais, en français, il n'a jamais rien écrit : il lui avait fallu ce dépaysement total, ce changement de ciel définitif pour que la force qui était en lui prît enfin conscience

d'elle-même. Ces fugues, ces transmutations sont naturellement plus fréquentes dans d'autres domaines que celui des Lettres, car il est rare que soit donné à l'écrivain de faire un usage créateur d'une langue autre que la sienne. Le témoignage qu'elles nous fournissent n'en reste pas moins valable. Si les Anglais ont adopté d'une façon aussi péremptoire Haendel (pour Samuel Butler, entre autres, le plus divin et le plus anglais des musiciens), ce n'est pas seulement parce qu'il a vécu dans leur pays et qu'il est enterré à l'abbaye de Westminster, c'est aussi parce qu'il y a une affinité réelle entre la solennité débonnaire et dominicale de son style et une certaine nuance du sentiment religieux anglais que reflète on ne peut mieux l'architecture ecclésiastique d'outre-Manche. La peinture, de son côté, nous offre un exemple plus saisissant encore, car qui donc a su donner forme et visage à la farouche et mystique ardeur de la piété espagnole, si ce n'est un Crétois, appelé Théotocopoulos, légataire des traditions artistiques de Byzance, et qui sans doute avait peint des icones avant d'entrer en apprentissage chez les Vénitiens? Mais du moment où le langage entre en jeu, l'interpénétration des forces créatrices des nations rencontre de si grands obstacles que le seul fait qu'ils peuvent être surmontés est déjà significatif par lui-même. Si l'Europe n'était pas une, s'il n'y avait que des littératures nationales et non pas une littérature européenne, alors on ne verrait pas un écrivain naître dans une nation et ne parvenir à créer que dans l'aire spirituelle d'une autre, abandonner le trésor de sa langue maternelle pour acquérir celui, non moins précieux (ni tellement étrange, après tout) d'une langue étrangère. Tout serait bien plus simple, sans nul doute ; mais précisément : lorsque nous tentons de la simplifier, c'est alors que l'Europe nous manque.

La littérature européenne, n'allons pas nous l'imaginer comme une simple somme des littératures de tous les pays d'Europe. Plutôt voyons-la comme un lieu de rencontre et de sélection, en proie à un remue-ménage continuel, échappant à tout dénombrement et dont le centre est mieux défini que la périphérie. Virtuellement, toute œuvre faisant partie du patrimoine littéraire d'une nation peut obtenir une place dans celui de l'Europe, mais en fait certaines de ces œuvres ont attendu des siècles avant de l'obtenir, d'autres, même ayant une grande importance locale, ne l'ont jamais obtenue, tandis que d'autres encore y ont été accueillies

*presque immédiatement, la chance la moindre appartenant à celles qui ont été calculées pour y être admises d'emblée. De même, les littératures nationales, par rapport à l'ensemble, ne sauraient être considérées comme des éléments égaux par la qualité et le poids, bien qu'il eût été presque aussi faux d'identifier la littérature européenne avec les cinq ou six grandes littératures d'Europe (ainsi que de l'enfermer dans les limites géographiques du continent). Certaines œuvres, certaines littératures composent à un moment donné son noyau central, d'autres s'en trouvent éloignées ou émergent à peine à l'horizon, mais un mouvement se produit constamment dans les deux sens, et s'il y a une tendance à la stabilité dans la région du centre, d'où il est peu probable que soient jamais délogés Dante ou Shakespeare, celle-ci reste néanmoins un champ de bataille perpétuel où les forces dominantes luttent pour la suprématie. Un Ibsen est devenu auteur européen à une époque où les Lettres norvégiennes étaient pour l'Europe tout aussi bien qu'inexistantes, les écrivains scandinaves, à de rares exceptions près, y ayant fait leur entrée plus tard encore que les écrivains russes. Le Portugal à partir du XVI*e *siècle, la Hollande à partir du XVII*e*, à notre jugement d'aujourd'hui, du moins, n'ont pas produit des écrivains de signification européenne, quoique parmi ceux du siècle dernier il soit permis de tenir pour tels un Eça de Queiroz et un Multatuli. L'Espagne, de Cervantès à Calderon, l'Allemagne, pendant la période limitée approximativement par les dates de naissance et de mort de Gœthe, étaient au centre même de la littérature européenne, quittes à s'en éloigner considérablement à d'autres époques, sans atteindre toutefois à l'extrême périphérie. Encore faut-il distinguer la valeur européenne intrinsèque d'une œuvre, voire la gloire universelle d'un grand nom (incontestables, l'une et l'autre, dans le cas d'un Mickiewicz ou d'un Pouchkine) et l'influence, l'action réelle d'un écrivain hors des frontières de son pays (laquelle dans les deux cas, exception faite pour les pays slaves, reste minime). Ceci nous ramène une fois de plus à la distinction des richesses latentes de la littérature européenne et de la conscience effective qu'en possèdent les Européens. Les richesses sont là, les mêmes pour tout le monde et pour l'Europe entière ; la conscience que l'on en prend, la perspective selon laquelle on les voit, dans une certaine mesure sont celles des nations.*

La grande leçon de la littérature européenne, c'est que les nations ne se laissent pas dissoudre dans l'Europe. La manière dont une œuvre est comprise, toute glorieuse et influente qu'elle puisse être, varie toujours, dans l'espace, comme dans le temps. Pour être partout aimée, elle n'est pas aimée partout à cause des mêmes qualités, ni de la même manière. Chez soi, dans son ambiance natale, elle est sentie autrement (non que ce soit toujours mieux) qu'à l'étranger. Chaque pays la voit d'une distance différente, dans une perspective qui n'est pas celle du voisin. Au sein même de la communauté, les diversités nationales ne cessent de se manifester dans la façon dont l'héritage commun est reçu, jugé, administré. Les attirances mêmes s'établissent plutôt par contraste que par affinité (étant entendu que sans affinité le contraste serait impossible). Qui se dissemble s'assemble. Seul est fécond l'amour de ceux qui ne se ressemblent pas. C'est par là, finalement, que l'unité littéraire de l'Europe s'affirme comme une image parfaite de son unité humaine.

WLADIMIR WEIDLÉ.

LA PLACE DE CENDRARS.

Jacques-Henry Lévesque vient de consacrer à Blaise Cendrars (1) une excellente étude critique, accompagnée de documents photographiques et suivie d'une centaine de pages choisies. Il y a longtemps qu'un livre pareil aurait dû être publié. Souhaitons que celui-ci soit l'occasion d'une « prise en considération » un peu active du phénomène Cendrars. L'indépendance d'esprit de l'auteur de *Moravagine*, son éloignement des guéridons autour desquels s'organisent les réputations sont, certes, extrêmement fâcheux. Étrange conduite que la sienne : vivre seul, se contenter d'écrire et d'exister — sans le moindre scandale (le moindre menu-scandale, car bien sûr Cendrars restera toute sa vie scandaleux, scandalisant), la plus petite conférence de presse, sans rupture tonitruante, sans appel du pied, sans cour et sans manifeste... Mais Jacques-Henry Lévesque, avec les feux sérieux, solides, d'une déjà vieille admiration et sans employer le langage ordinairement extravagant de la « critique poétique », fait admirablement le point de ce qui

(1) Jacques-Henry Lévesque : *Blaise Cendrars* (N.R.C.).

est dû à Cendrars. Il est lyrique et précis, il va loin sans fermer les yeux, comme Cendrars. Il mérite, pour ces qualités, autant d'estime que pour l'occasion qu'il offrira peut-être à quelques-uns de connaître, ou de reconnaître, Cendrars.

Machines, chemins de fer à grande distance, avion, cinéma, T. S. F. : un certain éclatement du monde moderne a trouvé en Cendrars son poète. Celui qui commença sa *vraie vie* à quinze ans, en 1903, et qui n'a guère cessé depuis de prendre la mesure de la terre, de l'aimer et de toucher les hommes (« Je puis fraterniser avec n'importe quel peuple de la terre, communier avec n'importe quel être humain ») a été, poète, la « conscience de son époque ». Ses inventions sont innombrables; elles ont fécondé la poésie contemporaine — mais remué aussi beaucoup d'idées endormies du côté de la publicité, de l'édition, du cinéma. Inventions? Oui mais prises dans le réel. « Poésie des faits », disait Delteil à propos de l'*Or*. Invention d'un monde qui est le nôtre, ivresse retrouvée de nos regards, de nos mains, nouvelle ouverture des cœurs — invention du monde par un homme merveilleusement libre, un photographe de génie et un écrivain (le document et la synthèse poétique, tout est chez Cendrars). Citons ces lignes d'*Hollywood, Mecque du Cinéma :* « Plus un « papier » est vrai, plus il doit paraître imaginaire. A force de coller aux choses, il doit déteindre sur elles et non pas les décalquer. Et c'est encore pourquoi l'écriture n'est ni un mensonge ni un songe, mais de la réalité, et peut-être tout ce que nous pourrons jamais connaître de réel ». L'homme de l'instant, de la vie empoignée, aimée, pressée, l'homme cosmique du *profond aujourd'hui*, est aussi un contemplatif — l'homme des trains, des paquebots et des capitales est aussi celui de la solitude. Une respiration : vers le monde et en soi-même; une vie qui a été une connaissance de la terre, une œuvre qui offre une image de l'homme. Une image de l'homme moderne qui reste sereine; Miller en face du présent est écartelé, refuse une civilisation, se veut, essaie de se faire barbare. Cendrars domine le réel, lui — et d'autant mieux qu'il sait l'aimer. Et pourtant, il n'a rien ignoré des complexes du siècle, de ceux du rêve, de l'action pure, à ceux de la folie consentie, de la révolte, du meurtre, de la sexualité, de l'absurde : *Moravagine*, *Dan Yack* sont là pour le prouver. Cette connaissance du monde moderne, au travers des formes particulières de la vie contemporaine, elle se dépasse, c'est son secret, pour atteindre les constantes sans âge de la souffrance, de l'amour, de la pauvreté, de la joie, de l'argent.

Bourlinguer (1), le dernier livre de Cendrars, offre l'occasion d'éprouver la vérité des analyses et des définitions de J.-H. Lévesque — et aussi l'occasion d'éprouver l'efficacité, la force convaincante, l'authentique pouvoir de conversion de Cendrars. *Bourlinguer* vient après *L'homme foudroyé* et *La main coupée* — et, plus loin, après *Vol à voile*, *Une nuit dans la forêt*, *Histoires vraies*, *La vie dangereuse*, *D'oultremer à Indigo* —; il constitue la suite de cette longue confession (parfois romancée) où l'écrivain a mis peut-être le meilleur de sa nature — sa prodigieuse mémoire, son don du rythme et des couleurs. Encore une fois, au travers des souvenirs personnels, c'est une grande exaltation du monde, une symphonie où jouent les odeurs, les visages, les idées, une recomposition passionnante à suivre d'un monde découpé à la cadence des années et des voyages — et tout cela tournant, au sein d'une unité profonde, autour de cette idée centrale : toucher l'homme. Un grand livre, le fragment arraché vivant d'une *épopée biographique* unique en son genre.

GILBERT SIGAUX.

L'UNIVERS-GHETTO

Dans cette langue ignorée et méprisée qu'est le yiddish (combien parmi les enthousiastes lecteurs français du *Nazaréen*, « traduit de l'américain », se trouve-t-il de personnes sachant que Schalom Asch est un grand romancier yiddish?), il vient de paraître à Paris un épais volume, consacré au ghetto de Vilna (2) et qui représente une contribution aussi précieuse et fondamentale à l'étude de l' « Univers-Ghetto » créé par les nazis en Pologne, que le livre de Rousset : *Les jours de notre mort*, par rapport à l'Univers concentrationnaire.

L'auteur qui décrit le Ghetto de Vilna, depuis sa naissance en 1940 jusqu'au moment de son anéantissement, fin 1943, est un médecin juif qui a vécu toutes les « phases » de cette étrange *Judengasse* où des condamnés à mort organisent, à défaut d'une exposition, une série de conférences consacrées à la peinture de Chagal, ou bien une « Olympiade » dont le « clou » est une course à pied à travers les ruelles de la cité des

(1) Blaise Cendrars : *Bourlinguer* (Denoël).
(2) Dr. Marc Dworzecki : *Le Ghetto de Vilna*. Édité par l'Union Populaire Juive, à Paris.

réprouvés qui donne aux spectateurs chrétiens, contemplant les exploits des champions haillonneux à la rouelle jaune, l'impression que les Juifs affamés sont pris de démence collective.

Le rôle abject de la police juive du Ghetto, l'inégalité des conditions même dans la misère extrême, l'attitude des Polonais, des Lithuaniens et des Allemands non nazis et, enfin, le système économique du Ghetto et ses « ressources » basées sur les vols opérés par les travailleurs juifs dans les dépôts allemands, tout cela est d'un intérêt captivant et fait parfois penser à une sorte de *Capital* de Marx, « revu et augmenté » par Kafka et Dostoïewski.

Extrayons de ce vaste et significatif document, une confession de Jacob Genns, le Commandant juif, par la grâce des nazis, du Ghetto de Vilna. Il s'agit du passage d'un discours prononcé par ledit Genns, à l'occasion de l'attribution de deux prix littéraires à des écrivains du Ghetto : « ...Beaucoup d'entre vous me prennent pour un traître, d'autres se demanderont ce que je suis venu faire à une manifestation littéraire du Ghetto. Moi, Genns, je fais sauter les abris souterrains où les Juifs se terrent pour échapper à l'extermination et, moi, Genns, je me donne beaucoup de mal pour procurer des papiers et des emplois et pour être utile aux habitants du Ghetto : *je tiens la comptabilité du sang juif, et non celle de l'honneur juif.* Lorsque l'on me demande mille Juifs, je les livre, car autrement les Allemands viendront se servir eux-mêmes et ce ne seront pas mille qu'ils prendront, mais des milliers et des milliers. En accordant cent Juifs, j'en sauve mille et quand j'en livre mille, j'en sauve dix mille autres.

» Vous dont les préoccupations vont aux choses de l'esprit, vous n'êtes pas impliqués dans la souillure du Ghetto. Vous en sortirez purs, si vous avez la chance d'en réchapper, vous pourrez alors dire : « notre conscience est immaculée. »

» Moi, Jacob Genns, si j'en sors, je serai souillé et mes mains seront dégouttantes de sang. Et pourtant, je me soumettrai au jugement, je me présenterai devant les juges juifs et leur dirai :

« J'ai tout fait pour sauver autant que possible de Juifs
» du Ghetto. Pour que des Juifs puissent survivre, j'ai dû mener
» d'autres Juifs à la mort; pour que des Juifs puissent garder la
» conscience intacte, j'ai dû agir sans conscience. »

Je ne sais pas si le livre du Dr. Dworzecki aura la bonne fortune d'être traduit et publié dans une langue européenne. Mais, incontestablement, il le mérite, car, bien que ce soit le

monde hallucinant du Ghetto que l'auteur décrive exclusivement, il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'un aspect de la « question juive » (laquelle provoque la mauvaise conscience, et partant suscite une indifférence délibérée chez beaucoup d'Européens), mais plutôt du grand problème universel et contemporain de la fin et des moyens.

ARNOLD MANDEL.

LA CRISE DE LA CULTURE.

« Nietzsche se trompait en disant que la grande nouvelle c'est que Dieu est mort. La grande, la terrible nouvelle, *c'est que l'Homme est mort*, et qu'il n'existe plus en Occident de notion qui permette à chacun d'appeler l'autre : son semblable. »

C'est ainsi que dans la *La Culture en péril* (1), Emmanuel Berl caractérise la grande crise de l'Occident moderne. Or, cette affirmation est le fait d'un homme qui n'a point l'habitude de dramatiser sa pensée, qui n'éprouve aucun penchant pour le pathétique intellectuel, et dont le livre, comparable en cela aux précédents essais du même auteur, qui durent à leur alerte irrévérence à l'égard des notions admises leur brillante fortune, est radicalement antimystique. Il n'y a aucun millénarisme dans le cas de M. Emmanuel Berl, aucune de ces déclamations apocalyptiques auxquelles les convulsions de notre temps offrent tant d'occasions favorables. La tournure de la pensée historique de M. Berl n'est nullement romantique, et, au cours des trois cents pages de son livre, les grands mythes de notre temps, attaqués d'une plume à la pointe aiguisée, passent un mauvais moment.

La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à une tentative de définition de la culture occidentale. Faut-il dire : tentative de définition? Dans le vaste domaine des sciences de l'homme, nous avons appris qu'il n'y a pas de certitudes mathématiques, que nous devons parfois tenir pour vrai ce qui n'est pas parfaitement défini. Nous ne savons peut-être pas dire exactement ce qu'est la culture, de même que nous ne savons pas dire exactement ce qu'est la poésie : mais pour être indéfinissables, ces complexes ne laissent pas d'être. Disons seulement que M. Berl s'attache à caractériser la culture qu'a produite l'Europe occidentale, en face des autres cultures, par quelques-unes de ses singularités.

(1) Éditions de La Table Ronde.

Dans l'ensemble, les propositions de M. Berl, brillamment étayées par une vaste documentation historique, semblent tout à fait acceptables : il est vrai que la culture de l'homme occidental des temps modernes se distingue radicalement, non pas seulement des cultures orientales, mais aussi de la culture helléno-méditerranéenne; il est vrai qu'elle se caractérise par la manière dont elle pose l'homme en face de la nature — comme « roi » ou conquérant de la nature, — au lieu de soumettre l'homme à la totalité cosmique; il est vrai qu'elle mise sur la liberté; il est vrai qu'elle a tendu, dans l'ordre des connaissances, au développement des facultés analytiques, dans l'ordre social, au renforcement des particularismes, dans l'ordre économique, à la spécialisation et à la division de plus en plus poussée du travail. Il est vrai enfin qu'elle comporte des éléments de tension interne, des éléments *agoniques* qui lui sont propres, du fait de l'hétérogénéité qu'elle suppose entre l'esprit et la matière, entre le spirituel et le temporel, entre la hiérarchie des activités et l'égalité virtuelle des hommes entre eux. En fait, elle a abouti à une révolution à laquelle on ne voit pas d'analogue dans l'histoire, et qui a changé le rythme même de la marche de l'histoire : la domestication des énergies naturelles par les techniques scientifiques, qui entraîne depuis un siècle et demi la transformation du monde autour de l'homme et la transformation des conditions de vie de l'homme lui-même dans un mouvement uniformément accéléré.

Eu égard à ce miracle historique, l'euphorie progressiste du XIX^e siècle et la peur atomique du XX^e sont également puériles, et donnent lieu à des prévisions également vaines. La révolution technicienne ne contient en elle-même ni la fin désastreuse de l'humanité, ni le bonheur universel, ni le triomphe de la culture occidentale, ni sa faillite. Mais elle nous entraîne dans un mouvement irréversible, que nous pouvons orienter, non contrarier, et, dans la mesure même où elle constitue un phénomène unique, elle nous interdit toute référence valable au passé pour augurer de notre avenir. La situation de l'humanité moderne est sans analogue dans l'histoire. C'est ce qui affaiblit singulièrement la valeur d'une synthèse comme celle de Spengler, et justifie M. Emmanuel Berl d'étayer son livre sur une critique rapide, mais dévastatrice, de l'œuvre du philosophe allemand. La théorie de l'indépendance des cultures et des cycles de culture, telle que l'a établie Spengler, est déjà fortement contestée par l'histoire passée, telle qu'elle nous est connue par les éléments dont nous

disposons. Elle s'effondre complètement en face de la situation présente de la culture occidentale

Beaucoup de nos contemporains, par exemple, inclinent à comparer l'époque actuelle à celle de la désagrégation de l'Empire romain, la lutte entre le capitalisme et le communisme tenant aujourd'hui la place autrefois tenue par la lutte entre le paganisme et la christianisme. Or, il y a bien certaines analogies, telles que la prolifération bureaucratique, ou la dégénérescence de certaines hautes facultés créatrices au profit de la vulgarisation des produits. Mais quelle ressemblance profonde peut-il y avoir entre un monde où les formes de production et les rapports de production restaient stables, et l'élan fantastique des métamorphoses techniques actuelles, entraînant derrière elles toutes les formes de la vie, dans un univers humain qui leur est devenu entièrement malléable? Le mot même de décadence, appliqué à notre époque, n'a pas de sens satisfaisant. M. Berl remarque avec raison que les symptômes de dégénérescence ne sont pas plus frappants, aujourd'hui, que les indices d'une vitalité explosive, non seulement dans l'ordre technique, mais même dans l'ordre démographique. La maladie de notre temps semble être moins dans un tarissement des énergies que dans la manière désordonnée et chaotique dont ces énergies sont aux prises, dans leur impossibilité de déboucher sur un avenir acceptable. Nous nous sentons dans une impasse, et aucune culture nouvelle ne se présente en héritière présomptive de la nôtre, pour nous ouvrir un chemin nouveau (ni l'américanisme, ni le communisme n'apportent à proprement parler une nouvelle culture; ils ne sont que des solutions techniques, bonnes ou mauvaises, de type occidental). Il nous faudra faire nous-mêmes notre trouée, ouvrir nous-mêmes notre passage.

De ce point de vue, les voeux que forme M. Emmanuel Berl en faveur d'un fédéralisme et d'un humanisme qui nous permettraient d'apprivoiser nos démons restent naturellement assez platoniques. Mais son livre a le grand mérite de nous mettre devant le vrai problème : nous ne sommes pas devant une civilisation exsangue, mais devant un débordement insurrectionnel et anarchique des forces libérées par cette civilisation. Nous sommes seuls, aux prises avec nous-mêmes. Notre vie et notre mort sont en nous, et nous avons à choisir entre l'une et l'autre; mais nous ne savons pas où est l'une, où est l'autre.

T. M.

RÉFLEXIONS SUR LA « MORALE DE L'AMBIGUITÉ ».

La tentation du sérieux nous guette; le problème de la torture et de la mort infligées à autrui, l'un des plus graves qui soit, Sartre l'avait déjà plutôt mal posé en séparant d'un mur ses personnages : d'un côté les bons, les « partisans de la liberté », de l'autre les mauvais. On retrouvait la morale, ce vieux cheval de bataille des « salauds » dénoncés par la *Nausée*. Mme de Beauvoir tente maintenant de mettre sur pied une « morale de l'ambiguïté ».

« La liberté est la source d'où surgissent toutes les significations de l'existence; l'homme qui cherche à justifier sa vie doit vouloir avant tout et absolument la liberté elle-même », écrit-elle. Ce raisonnement ne propose pas une morale mais une *pratique*. La véritable morale nous enseigne *comment* justifier notre existence : de même que la science met au point une découverte technique mais n'indique pas le bon ou le mauvais usage à en faire, de même on ne peut confondre pratique et morale, la première enseignant les *moyens*, la seconde les *fins*.

Certes la morale suppose la pratique, comme l'action suppose un minimum de savoir. Ce livre échoue dans ses prétentions éthiques, mais constituerait-il un guide pour l'action? Quelles conclusions, quelles recettes nous offre l'auteur?

Il observe que chacun, à tout moment, « veut dépasser tout ce qui limite son pouvoir » et, rencontrant alors les autres hommes, ressent donc comme un échec toute contrainte les forçant à se plier à ses désirs, alors qu'ils pourraient y adhérer librement. Autrement dit, « ma liberté ne peut se vouloir qu'en se destinant à un avenir ouvert, en *cherchant à* se prolonger par la liberté d'autrui ». On en tire qu' « il faut donc en tous cas » — *Madame de Beauvoir veut dire* autant que possible *sans doute* — « respecter la liberté des autres hommes et les aider à se libérer ». Corrigé par une restriction que nous retrouvons dans le reste du volume au chapitre des « antinomies de l'action », voilà le grand principe de la morale existentialiste.

Le malheur est que, du point de vue sartrien, « les libertés précisément parce qu'elles sont libres ne s'accordent pas entre elles » (Simone de Beauvoir dans *Pyrrhus et Cineas*).

Comment vouloir des choses contradictoires? Ces divergences impliquent le scandale de *toute* vie en société : quand deux

libertés poursuivent des buts différents, une lutte commence qui ne peut se terminer que par l'aliénation, la renonciation de celle qui est la moins habile et la plus faible. Il en sera ainsi tant que les hommes seront « radicalement séparés », suivant la formule existentialiste, et ceci par le fait non de « l'esprit d'aventure, la passion, l'orgueil » qu'attaque la morale de l'ambiguïté, mais de l'existence en commun qui malheureusement ne tolère pas le respect de *toutes l*es manières de vivre. Mme de Beauvoir l'avoue : non seulement « toute construction implique le scandale de la dictature, de la violence », mais « en vérité si la division et la violence définissent la guerre, le monde a toujours été en guerre, il le sera toujours; si l'homme attend la paix universelle pour tenter de fonder son existence il attendra indéfiniment : il n'y aura jamais d'avenir *autre.* »

L'inanité de la « morale de l'ambiguïté » apparaît évidemment si la société ne peut pas se libérer de la violence : il est impraticable de vouloir la libération universelle et absolue. Le coup de pouce de Mme de Beauvoir à sa propre doctrine se situe au moment où elle a énoncé : « Il faut *en tous cas* respecter la liberté » au lieu de déduire correctement de la phrase précédente : « Il faut *autant qu'il est possible* respecter la liberté. » La véritable maxime de la pratique nous enseigne l'acceptation de notre condition, de l'inhumanité qui lui est inhérente. Le refus de cette condition est impossible et ne peut que *se concevoir :* l'homme aspire à une condition *autre* mais tout acte l'y ramène effectivement; un pouvoir nouveau remplace l'ancien et il y a encore des serviteurs et des maîtres (pas les mêmes, quelquefois, ce qui introduit un peu d'imprévu dans la vie — encore n'est-ce pas toujours vrai) et la « cause universellement humaine de la liberté » se révèle, passée l'ivresse de la révolte, irrémédiablement compromise. Les Jacobins français et les Bolchevistes russes en ont fait la triste expérience (1).

Aucune philosophie n'est plus antilibérale que le sartrisme conséquent parce qu'il nie (avec raison) que les libertés puissent

(1) Précisons d'ailleurs que toute entreprise sociale fait de nous des oppresseurs (Mme de Beauvoir croit-elle que les typos ont imprimé son livre pour s'amuser et non sous la contrainte du besoin qui leur fait aliéner leur liberté dans une imprimerie — privée ou socialisée, qu'importe!) Nous sommes tous victimes *et* bourreaux malgré la fameuse formule, assassins (il est possible par exemple qu'un typo, un brocheur, etc. se fasse tuer en venant au travail pour mettre au point le livre qui nous occupe) et complices d'assassinats (ne serait-ce que par l'abstention, qui est approbation).

coexister les unes à côté des autres « sans se nuire » suivant la formule de 89; aucune n'est plus antisocialiste puisqu'il nie (avec raison) qu'une refonte de la société puisse réconcilier les hommes (« il suffirait pour que le mythe de l'avenir fût valable que l'histoire de la société de l'avenir pût être conçue comme un développement harmonieux où les hommes réconciliés se réaliseraient comme pure positivité; mais ce rêve n'est pas permis puisque l'homme est originellement négativité ». Nous sommes ici aux antipodes du marxisme et des aboyeurs tels que MM. Garaudy et Kanapa l'ont senti plutôt que compris). Ces constatations ne sont d'ailleurs pas plus réactionnaires que réformistes ou révolutionnaires puisque les trois attitudes sont également violence. On peut choisir librement le respect du pouvoir contraignant existant déjà parce qu'on ne peut éluder l'existence d'un pouvoir (cette « conversion » fut à la base du message de tous les grands réactionnaires : Epictète, Hegel, etc...). Mais on peut aussi préconiser le changement, à condition de *ne pas perdre de vue* que la révolution ou la réforme ne *changeront rien* à la situation actuelle, regardée sous l'angle de l'aspiration à la liberté universelle. Mme de Beauvoir qui, à la suite de Sartre, a voulu le nier s'enfonce dans les plus évidentes contradictions : « Les SS obligeaient les responsables des camps de concentration à désigner eux-mêmes les détenus bons pour la chambre à gaz; les politiques acceptaient d'assumer cette responsabilité parce qu'ils prétendaient posséder un principe valable de sélection : ils protégeaient les politiques de leur parti, car la vie de ces hommes dévoués à une cause qu'ils pensaient juste leur paraissait plus utile à sauvegarder. On sait qu'on a beaucoup reproché aux communiste cette partialité; cependant, puisque d'aucune façon on ne pouvait éluder l'atrocité de ces massacres, le seul parti était de tenter dans la mesure du possible de les *rationaliser* » (p. 160). Un peu plus loin (p. 188) : « On condamne aujourd'hui un magistrat qui a livré un communiste pour sauver dix otages et avec lui tous les vichyssois qui pensaient « faire la part des choses » : il ne s'agissait *pas de rationaliser le présent tel qu'il était imposé par l'occupation allemande,* mais de le *refuser sans condition.* La résistance ne prétendait pas à une efficacité positive; elle était négation, révolte, *martyre;* et dans ce mouvement négatif la liberté était positivement et absolument confirmée. » (Thèse inexacte d'ailleurs, au moins d'après Merleau-Ponty, qui soutient que la résistance était obligée de faire la part des choses car un refus total aurait été refus héroïque d'exister.)

Il convient, bien entendu, de ne pas confondre la libération universelle avec la liberté civile qui est *privilège juridique* concédé (avec ou sans lutte) par le pouvoir. Elle consiste en un ensemble de droits précis garantissant un individu ou un corps social en face d'autres individus ou d'autres corps sociaux (ainsi le droit de parler concédé aux citoyens en face de l'État, le droit de s'associer en syndicats ou en comités d'entreprise concédé à l'employé en face de l'employeur, etc.); car la liberté civile, comme l'a bien montré la *critique* marxiste (partie valable du marxisme), laisse toujours subsister l'aliénation. C'est pourtant la seule liberté que l'on puisse vouloir efficacement. Nous voilà donc au terme de notre recherche : celui qui, tel Mme de Beauvoir ou Sartre, recherche la liberté « en tous cas » doit militer pour la liberté civile, c'est-à-dire l'indépendance de l'homme par rapport à l'homme dans la mesure où elle est compatible avec l'existence de la société : solution d'ailleurs curieusement réformiste et non révolutionnaire.

Mais comme nous avions établi que l'exercice de ma liberté n'impliquait la liberté des autres qu'*autant qu'il est possible*, ce choix est purement personnel. Et comme l'existentialisme échoue à me proposer un *but* autre que l'*exercice de ma propre liberté* (« ce dépassement n'a d'autres limites que celles que s'assigne le sujet lui-même »), toutes les opinions politiques sont légitimes, l'existentialiste a tout juste le droit de porter des jugements de réalité : dire par exemple que les communistes, les antisémites, les libéraux, les patriotes, les socialistes, ne sont pas lucides, qu'ils s'illusionnent sur les raisons et l'importance de leur action. Mais le fait est que ces hommes sont morts par milliers pour leur conviction et qu'il en meurt tous les jours en France, en Grèce et ailleurs sous les balles des pelotons d'exécution. Celui qui vit est coupable; il doit transformer son sort en destin; et si son voisin lui dit : « Tu as fait cela, tu es un criminel, je te condamne à mort »? Les vrais salauds au sens sartrien sont ceux qui méconnaissent les oppositions irréductibles, « démontrant » que leurs adversaires sont des canailles, qu'eux et leurs amis détiennent le « sens » de l'humain (sic). Qu'on nous épargne la honteuse comédie de la morale. Pour vivre il faut parfois tuer, jamais insulter. Laissons crever au chaud ceux qui se reposent sous l'édredon des pseudo « certitudes » et ne couvrons pas du pavillon de la morale nos désirs, nos passions, l'affirmation de nous-mêmes.

JEAN-JOSÉ MARCHAND.

UN BEAU LIVRE CLOS : OBERMAN.

Un poète du XVI^e siècle, las de solliciter en vain l'initiation hermétique, rêva, une belle nuit, que la nature lui délivrait une collection de grimoires où les Arcanes de l'Art-Royal étaient expliqués. Mais il ne put tirer profit de ces *très beaux livres clos*, car ceux qui les avaient rédigés, pour en préserver la doctrine, s'étaient appliqués à user tour à tour des divers procédés de l'écriture secrète.

Les lecteurs, qui tentent de comprendre *Oberman*, ce *très beau livre clos*, souffrent des mêmes perplexités que cet alchimiste malhabile. Dédié, comme le déclare son auteur, aux membres d'une *société éparse et secrète*, d'une confrérie de philosophes *inconnus*, ce texte mystérieux décourage en effet les efforts des profanes. Ceux-ci ne restent point insensibles à la délicatesse de son charme sonore. Mais, sous tant de signes, d'emblèmes, de motifs qui frissonnent doucement, ils pressentent confusément que des *réalités* importantes leur sont offertes. Depuis 1804, date de la première édition d'*Oberman*, ils tâchent de s'en saisir. Ils n'y parviennent pas. Dans leur dépit, nuancé de mauvaise foi, ils travaillent à accréditer l'opinion que Senancour, faute de génie, n'a pas su exprimer ses passions et sa passion dans cette œuvre capitale.

Elle a pourtant satisfait des intelligences peu capables d'erreur, des spirituels aussi divers que Balzac, George Sand, Sainte-Beuve, Delacroix, Rémy de Gourmont. Mais, malgré leur acharnement et les ruses de leur esprit de finesse, bien que formant une petite église d'adeptes, ils ont dû renoncer à en établir un commentaire valable. Jusqu'à ces derniers mois *Oberman* restait un livre à peu près aussi *clos* qu'à l'époque de sa publication, un inquiétant produit du romantisme, auquel on accordait dans les manuels d'histoire littéraire une mention réticente pour l'oublier bien vite. Mais voici qu'*André Monglond* en a levé le premier sceau, et que, par une conséquence naturelle, les autres commencent à s'en détacher.

Pour mener à bien ce descellement (qui risque de priver *Oberman* de plusieurs de ses prestiges), *André Monglond* contrôle sans cesse la précision de son doigté. Il y emploie sa ferveur d'humaniste, sa rigueur d'érudit. Il y utilise ses acquis et ses dons. Il y engage toutes les qualités qui font la séduction contrastée de sa personne. Divers individus se relaient en lui

tandis qu'il retient Sénancour au guichet de son confessionnal. Un mondain, habile à tourner le madrigal et à décocher l'épigramme. Un archiviste, expert dans l'art de rendre la voix aux documents muets. Un promeneur solitaire, dont la présence évoque l'ange des paysages. Un historien des thèmes littéraires de la culture occidentale. Un ésotériste, enfin, qui tout en résistant aux séductions des mages, reconnaît leur noblesse et leur détresse.

Les aveux qu'il a, de la sorte, provoqués ou surpris, il les ordonne dans un volume de quelque trois cent cinquante pages, chef-d'œuvre de typographie, dû à sa collaboration avec les éditions *Arthaud*. Il l'intitule, non sans coquetterie : *Le Journal Intime d'Oberman*. Il le fait suivre d'une réédition magistrale, en deux tomes, de ce texte clairement obscur, dans son état primitif, avant que les scrupules de Senancour vieillissant n'en aient gâté les inventions. Puisse ce monument de patience, ou plutôt : ce Temple, dont *André Monglond* vient d'entrebâiller la principale entrée attirer tous les élus qui s'intéressent au pèlerinage de l'Ame du Monde parmi nous !

Ils y découvriront, tout d'abord, que la qualification de roman, imputée à *Oberman*, témoigne d'une indolence d'esprit, qui n'a pas peu contribué à son discrédit. En fait, comme le prétend, ou mieux : l'assure, *André Monglond* : « Sous forme de lettres *Oberman* est un journal intime, mais rédigé à plus ou moins de distance des événements. C'est dire que ce passé plus ou moins proche ou lointain a subi une élaboration littéraire, mais que s'y reflète, pour en modifier les couleurs, la lumière limpide ou assombrie des jours où *Oberman* fut écrit (I, 55). »

Notes, jetées sur le papier au jour le jour dans un dessein d'hygiène mentale, puis réorganisées selon les règles d'une méthode esthétique, qui brouille toute chronologie, et dépiste l'indiscrétion, *Oberman*, dont la composition pose, pour la première fois dans la littérature française, le problème de la *retractation* de la durée par l'écrivain, se refuse, par là-même, à l'attention du lecteur négligent. Celui-ci à l'impression que l'on dérange volontairement l'ordre des temps pour le mystifier. Il n'admet pas qu'un auteur, tout en confiant ses œuvres aux typographes, se réserve de respecter les lois d'une pudeur spéciale. Il souhaiterait violer celle-ci. Il n'y réussit pas, car Senancour s'est trop bien précautionné contre son entreprise. Il se dégoûte donc, et incline à penser qu'*Oberman* n'est qu'une supercherie.

Mais *André Monglond* vient à son secours. D'une part, il lui fait honte de la bassesse de ses désirs; d'autre part, il les assouvit en les ennoblissant. Biographe plein de vénération, de politesse et de candeur, il ne lui découvre, de la vie privée de Senancour, que les seuls épisodes dont on trouve dans *Oberman* le récit indirect et ne s'attarde jamais à lui jeter en pâture des particularités douteuses ou mesquines. Il ne verse jamais dans la grossièreté des fabricants de vies romancées ou des compilateurs d'anecdotes. S'il narre les infortunes conjugales de Senancour, il n'y insiste pas, et souhaite implicitement qu'on les oublie, dès qu'on aura compris dans quelle mesure elles ont accru sa détresse.

De même, il évite de transformer en roman noir la description qu'il fait des malheurs larvés de sa jeunesse, tout en laissant deviner de quels chocs ils l'ont affligée. Au total, ce sont les tentatives d'échanges de Senancour avec la société et la nature qu'il parvient ainsi à restituer, sans décrier quiconque.

Après avoir médité ces études insignes, le lecteur est à même d'évaluer les intermittences du temps historique et de la durée intérieure dans la conscience artistique de Senancour. Sans dégât, ni pour lui-même, ni pour autrui, grâce à la vigilance d'*André Monglond*, sans se salir les mains ou le cœur, il se réjouit de voir le premier sceau d'*Oberman*, ce *beau livre clos*, tomber comme de lui-même : juste effet d'une critique délicate.

André Monglond nous laisse espérer que les autres sceaux ne résisteront pas à ses soins, et qu'*Oberman*, du moins pour certains, deviendra bientôt une livre *ouvert*. Nous en acceptons volontiers l'augure et essayons de deviner comment il procédera à cette ouverture. Qu'il nous excuse donc si nous nous amusons au jeu des présages, tâchant d'imaginer les surprises qu'il nous réserve!

L'occultisme de Senancour sera probablement l'un des principaux objets de sa glose. Celui-là, en effet, se recommande par son originalité. Que Senancour ait été curieux de toutes les sciences secrètes, qu'il en ait attendu les aides les plus efficaces, c'est ce que, sous le masque d'*Oberman*, il atteste par l'invocation ironique suivante : « Pressentiments, propriétés secrètes des nombres, pierre philosophale, influences mutuelles des astres, sciences cabalistiques, haute magie, toutes chimères déclarées telles par la certitude une et infaillible... (III, 5). »

Comme tous les martinistes (n'a-t-il pas publié une étude sur Saint-Martin?) il est entêté d'arithmosophie. Il rêve sur les vertus des nombres. il va jusqu'à prétendre : « Les analogies

de ces propriétés forment la doctrine magique, secret de toutes les initiations, base de tous les cultes, source des relations morales et de tous les devoirs (III, 10). « Beaucoup d'illuminés ont avancé avant lui des propositions analogues; peu d'entre eux, du moins au XVIII^e^ siècle, en ont tiré, comme lui, les articles d'un occultisme musical, fort semblable à celui qui, au XVI^e^ siècle, vivifiait les psaumes de la *poésie grave :* « C'est dans les sons, écrit-il, que la nature a placé la plus forte expression du caractère romantique : et c'est surtout au sens de l'ouïe que l'on peut rendre sensible, en peu de traits et d'une manière énergique, les lieux et les choses extraordinaires (II, 164). »

Les hiéroglyphes sonores s'allient mystiquement, dans la fantaisie d'*Oberman*, aux symboles floraux. Il lui suffit de respirer l'arôme d'une jonquille pour appréhender l'Ame du Monde, qui palpite sur les gouffres : « Une jonquille était fleurie. C'est la plus forte expression du désir : c'était le premier parfum de l'année. Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indicible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal fut tout entier dans moi : jamais je n'éprouvai quelque chose de plus grand, et de si instantané... cette lueur céleste que nous croyons saisir, qui nous passionne, qui nous entraîne, et qui n'est qu'une ombre indiscernable, errante, égarée dans le ténébreux abîme (II, 113). »

Balzac en découvrant la saxifrage de *Séraphita*, Nerval, en contemplant les roses-trémières d'Arthémis-Isis-Aurélia, ont connu de pareils transports. Mais ni l'un ni l'autre n'ont su résoudre en un accord planétaire, en une musique cosmogonique, la forme végétale, éternellement féminine, qui ravissait leurs yeux : le seul Senancour a tenté cette transmutation et l'a réussie. « Dieu n'a rien mis en nous qui ne soit musical, chantait, vers la fin de la Renaissance, Jean-Édouard du Monin. » *Oberman* en ces termes lui fait écho : « Cet aperçu d'un monde mystérieux (*que procurent les initiations*) ne serait pas sans intérêt; mais il ne vaudrait pas l'odeur numérique exhalée de sept fleurs de jasmin que le souffle de l'air va porter et perdre dans le sable sur votre terrasse de Chessel (III, 10). » Odeur numérique... Sept fleurs de jasmin... Sept notes de la gamme... Harmonie des sept sphères... Maniant avec dextérité le symbolisme gnostique, Senancour, en une seule phrase souveraine, exprime plus complètement l'analogie universelle que les maîtres incontestés du symbolisme littéraire.

Pourtant ses expériences d'occultisme, comme les leurs,

sont vouées à l'échec. Athée comme Rimbaud ou Mallarmé, il s'efforce, comme eux, de se changer en Fils du Soleil, en *homme supérieur* et de suppléer à l'atroce absence de Dieu. *André Monglond* note avec finesse : « *Oberman*, nom symbolique d'un héros dont l'aventure tourne vite au symbole. » Il ajoute : « *Oberman* doit tendre comme Senancour sa vie entière à reconquérir par son expérience interne ce que la raison pure laissait détruit (I, 344). » Ce qui signifie qu'il lui faut se forger une religion personnelle. Mais *Oberman* entend dépasser le but de toutes les religions modernes de l'Occident. Il ne saurait adhérer à un Dieu auquel il ne croit pas. C'est, finalement, Dieu lui-même qu'il veut devenir, en impliquant l'Ame du Monde.

Or une telle volonté de déification dissocie trop, par sa démesure, la condition humaine pour ne point provoquer de sinistres désastres. Mieux protégé que Nerval, Mallarmé ou Rimbaud, Senancour évite de justesse la folie, le silence, et l'activité boutiquière. Mais il ne parvient ni à s'enchanter, ni à s'abuser l'esprit. La clairvoyance qu'il conserve le comble et le damne à la fois.

Il s'ensuit que plus amèrement que Pascal (puisqu'il s'interdit le morne recours d'agiter un cornet à dés au-dessus de sa mer intérieure) il fait l'expérience de l'absurdité. *Oberman* est en France la première grande protestation d'un existentialiste sans la foi. Ce caractère singulier explique d'ailleurs en partie la méconnaissance dont il est encore l'objet. Un homme, sans s'avilir à s'excuser, se justifier ou s'absoudre gracieusement, y envisage sa situation. La détermination absolue de celle-ci le consterne. Nul échange, nulle constance, nulle instance ne la changeront jamais. *Oberman*, ne joue pas sa vie, ne joue pas son rôle, n'obéit pas à sa vocation : tous les jeux sont faits, rien ne va plus, la partie s'achève avant de débuter, non par le caprice de quelque lutin malfaisant, mais par suite d'une *sécheresse* essentielle au monde, d'une cruelle *distinction* entre les objets et les sujets, sur lesquels l'illusion créatrice tend des lambeaux de tulle peint.

Oberman, incarcéré dans l'existence, n'en sort pas. Il y dépérit d'angoisse et de ridicule : «...Je trouve avec étonnement, écrit-il, mon idée plus vaste que mon être; et, si je considère que ma vie est ridicule à mes propres yeux, je me perds dans des ténèbres impénétrables (II, 82). » L'amour, du moins, lui donnera-t-il la force de se risquer à s'affranchir? Il rencontre Mme Del. Voici donc face à face, dans un indicible colloque,

deux *êtres que leur essence l'un à l'autre prédestinait*, deux êtres qui sont l'un pour l'autre une *chance unique de bonheur* (I, 121). Mais Mme Del. est *située* dans le mariage. Cet obstacle, qui précipiterait dans l'aventure un amant ordinaire, frappe *Oberman* d'impuissance. Même accordés entre eux par une harmonie préétablie, les hommes ne communiquent pas. *Oberman* ne renonce pas à l'amour : il n'a jamais pu y consentir. De la brève vision qu'il a eue de Mme Del., il ne lui reste qu'un souvenir : « Une âme ardente et tranquille, fatiguée, désabusée, immense, devait fixer l'inquiétude et le perpétuel supplice de mon cœur. Cette grâce de tout son être, ce fini inexprimable dans le mouvement, dans la voix... (III, 250). » Ces tristes délices de la mémoire sont, au reste, continuellement gâtés par la nausée métaphysique. Pour la combattre, *Oberman* abuse des stimulants. Il passe de l'ivresse stupéfiante du vin à l'ivresse nerveuse du thé. Il ne remplit plus ses devoirs envers lui-même. Prométhée dévoré par les fourmis, il ne lutte plus. Il ne vit plus. Malgré qu'il en ait, il existe. *Car vivre sans lutter c'est exister sans vivre*, clamait le Père Hugo.

Scellé durant plus d'un siècle par son esthétique, son occultisme et son existentialisme, *Oberman*, ce *très beau livre clos*, ce coffret à poisons, l'*un des plus grands poèmes de notre prose, le plus musical sans doute* (I, 342), ouvert peu à peu grâce à la géniale impatience d'*André Monglond*, prendra-t-il bientôt place parmi les traités du désespoir qui oppriment notre misérable époque? On peut le prévoir, et même le souhaiter, car qui, parmi nous, est encore capable d'inventer une aussi pressante apologie *négative* du christianisme?

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

SPECTACLES

LE THÉATRE ET LE MONDE RÉEL
(A propos des *Mains Sales*).

On concevrait mal un théâtre qui ne fût pas en quelque mesure à l'image du monde réel, qui ne reflétât pas, sous une forme ou sous une autre, les préoccupations réelles des hommes de notre temps. Les auteurs dramatiques à la recherche d'un tragique

moderne sont donc entraînés de plus en plus à porter à la scène les conflits politiques dont notre existence est comme empoisonnée. Ils ne le font pas tous de gaîté de cœur, et certains qui s'y refusent, tel Cocteau, parce que d'autres problèmes les captivent, ne peuvent éviter l'anachronisme que par une sorte de provocation princière et, au fond, désespérée. Ce qui sauve Les Parents Terribles *ou* L'Aigle à deux Têtes *du mélodrame, c'est que l'auteur s'est enfoncé assez loin dans le mélodrame, a pris assez fortement conscience du caractère artificiel de sa tentative, pour faire éclater les ressorts traditionnels du théâtre bourgeois.*

Mais on peut aussi bien accepter notre monde tel qu'il est; on peut conserver le sujet de L'Aigle à deux Têtes *en remplaçant la reine par un chef de parti, et l'anarchiste à l'ancienne mode par un militant, — et cela donne* Les Mains Sales : *Hugo, chargé de supprimer Hœderer dont l'opportunisme n'est pas en accord avec la ligne politique du Parti, se laisse peu à peu, comme Stanislas, séduire par sa victime désignée. Il renoncerait à sa mission s'il ne trouvait un jour sa femme dans les bras de Hœderer. Dès lors se pose pour lui une question douloureuse : a-t-il vraiment accompli sa mission? Ou a-t-il tué par jalousie? Deux ans plus tard, à sa sortie de prison, la réponse n'est pas encore trouvée. Mais Hugo apprend que la ligne du Parti a changé : c'est maintenant Hœderer qui est considéré comme un héros, et son assassin comme un traître. En oubliant tout, Hugo a une chance de survivre : il refuse, par fidélité à lui-même. On l'abattra, comme « non récupérable ».*

Sous prétexte que le Parti et ses contraintes remplacent ici la famille bourgeoise, certains critiques ont vu dans Les Mains Sales *une pièce exclusivement politique, qui marque une rupture avec le théâtre psychologique traditionnel. Je ne suis pas sûr que cette perspective soit la bonne et qu'il ne faille pas chercher un qualificatif beaucoup plus nuancé.*

Notons d'abord que, si le cadre a changé, la technique est restée la même : ni par le style, ni par la construction, Les Mains Sales *n'apportent quelque chose de véritablement neuf dans notre théâtre.*

Tout au plus pourrait-on dire que l'influence du cinéma y est spécialement sensible. Cette influence apparaît, par exemple, dans le procédé rétrospectif de narration, qui, d'ailleurs, ne s'imposait pas. Elle se manifeste également dans le dialogue. Il est

intéressant de comparer, sur ce point, Les Mains Sales *avec la première pièce de Sartre : dans* Les Mouches, *Sartre, contraint peut-être par son sujet, s'était efforcé d'inventer un langage. Ses personnages s'exprimaient par longs discours, dans une langue travaillée et parfois pompeuse qui visait au lyrisme. Rien de semblable dans* Les Mains Sales : *le dialogue y a perdu toute autonomie, tout éclat; il s'est brisé, volatilisé, pour ne servir plus que de moyen d'expression des idées.*

Mais cette destruction du langage tragique par lui-même n'est pas propre à Sartre. Elle représente le point d'aboutissement d'une longue évolution, sensible dans de nombreuses pièces contemporaines, et contre laquelle avec des moyens divers, de jeunes dramaturges comme Maurice Clavel dans Les Incendiaires *et* Terrasse de Midi, *ou Emmanuel Roblès dans* Montserrat, *ont déjà tenté de réagir.*

Ce qui est neuf en revanche, c'est l'atmosphère psychologique qui règne dans cette pièce; c'est l'illustration exemplaire et, il faut l'avouer, singulièrement habile, qu'elle nous apporte de certaines idées chères à l'existentialisme. L'homme est libre, fondamentalement, on pourrait presque dire : totalement, et il doit à chaque seconde « inventer son chemin » (1). *Il en résulte que son comportement se place sous le signe de l'*ambiguïté *: si nos motifs étaient toujours clairs, ils seraient toujours contraignants. Nous n'aurions jamais à choisir. Nous ne serions jamais responsables.*

L'histoire d'Hugo est donc celle d'un homme qui, chargé d'une mission cruelle, mais parfaitement nette, commence par découvrir qu'il n'est pas simple d'agir : « L'ordre? Il n'y avait plus d'ordre. Ça vous laisse tout seul, les ordres, à partir d'un certain moment. L'ordre était resté en arrière, et je m'avançais seul, et j'ai tué tout seul, et... et je ne sais même plus pourquoi. » Ce meurtre une fois commis, — précisément parce qu'il était équivoque, parce qu'il s'est fait tout seul, presque malgré lui, il reste à Hugo de le reconquérir et d'en revendiquer la paternité.

Le tournant politique décidé par le Parti intervient ici fort à propos pour lui donner sa chance. Sous cet angle, la pièce de

(1) Oreste, dans *Les Mouches*.

Sartre apparaît comme un drame philosophique sur la liberté, une sorte de réplique moderne des Mouches.

Mais du seul fait qu'elle se passe de nos jours, et qu'en Hugo le militant ne peut se séparer de l'homme, comme l'histoire du Parti ne peut se séparer de sa propre histoire, — elle pose aussi un problème politique et n'a pas manqué de susciter les polémiques.

Sans entrer dans les détails d'un débat qui déborde le cadre de cette analyse, il faut rappeler que l'ambiguïté n'est pas seulement, pour Sartre, un caractère fondamental des conduites privées : elle se retrouve aussi sur le plan de l'Histoire. L'Histoire n'est jamais faite à l'avance, et nous ne pouvons nous autoriser d'elle pour justifier nos actes. A la limite, tout se passe comme si les circonstances n'étaient que des données de fait, susceptibles d'être interprétées dans les sens les plus divers. Rien ne permet donc d'affirmer a priori que Hœderer avait tort hier et que le Parti a raison aujourd'hui en préconisant une politique d'union nationale. Il y faut une décision personnelle, un choix qui ne peut être imposé du dehors et qu'Hugo est parfaitement libre de refuser.

Seulement, pour « ouverte » que soit l'Histoire, certaines perspectives apparaissent plus vraisemblables que d'autres. Nous ne pouvons pas faire n'importe quoi. De toutes manières, faute de nous cantonner dans un stérile anarchisme, nous ne saurions prétendre nous décider seuls. Les circonstances, l'opportunité, la « situation politique » se révèlent, dans la réalité, plus contraignantes qu'une réflexion abstraite sur l'Histoire ne le laisserait croire. On peut donc se demander (c'est l'attitude des critiques marxistes) si le philosophe Sartre, lorsqu'il met en scène un cas limite (1), *ne fait pas subir aux conditions réelles de la lutte une déformation dangereuse. Le problème des « tournants » se pose pour tout communiste sincère à l'intérieur du communisme même.*

Mais il y a loin de cette « autocritique » naturelle à une position de principe confiant à chaque militant le soin de remettre en question toute la politique du parti. Personne ne saurait sérieusement contester qu'un changement de tactique ne procède d'une

(1) D'ailleurs assez arbitraire. Si la décision finale d'Hugo ne devait être dictée que par des raisons politiques, on voit mal de quel droit il prétendrait juger une situation sur laquelle il ne sait encore à peu près rien.

décision libre, et par conséquent, à certains égards, contingente des intéressés. Mais isoler cette vérité, mettre l'accent sur la contingence et la contingence seule, n'est-ce pas donner à croire que les tournants du Parti sont inspirés par je ne sais quel machiavélisme gratuit?

Sartre répondrait sans doute que cette question est vaine : les choses sont ainsi, et l'attitude inverse entraînerait vraisemblablement une déformation bien moins légitime encore. Nous touchons ici au nœud du débat qui oppose depuis des mois, dans un dialogue stérile, l'auteur des Mains Sales *et les communistes. On emploie les mêmes mots, mais on ne parle pas le même langage : quelque effort qu'il fasse pour rendre compte, dans toute sa complexité, du jeu des forces historiques et sociales, l'existentialisme ne saurait renoncer à ses positions fondamentales. Il restera toujours une philosophie de l'homme seul, — de son abandon et aussi de sa grandeur infinie. Nul texte, à cet égard, n'est plus probant que* Les Mains Sales, *pièce politique si l'on veut, mais où les problèmes personnels jouent le principal rôle, drame d'une conscience généreuse et déchue, qui voudrait s'accorder au monde réel, et qui ne parvient pas à franchir les limites de la solitude originelle où se débat le destin de chaque homme.*

BERNARD PINGAUD.

UNE ABSENCE DE LOUIS JOUVET.

Quelques-uns de nos critiques, de ceux-ci dont la qualité se mesure à la modestie, ont désigné à l'attention de leur public un spectacle qui leur a plu. M. Jacques Lemarchand écrivait : « A l'Athénée-Louis Jouvet, et toujours en matinée classique, très agréable représentation du *Barbier de Séville* par une troupe derrière laquelle on sent les meilleurs maîtres. » Pareille phrase de la main d'un homme à qui ne manque ni la réserve ni le discernement, suffirait à piquer la curiosité du public si trop de louange comme trop de blâme ne l'avait dérouté d'abord. Quelques esprits, par excès de vivacité, ont faussé le jeu. « La main des maîtres... » cela n'attire pas comme : « angoissant, profond, important, » qui aujourd'hui sont monnaie commune. Reste à l'actif de cette jeune compagnie que, paraissant pour la

première fois, elle a su retenir, plaire, enchanter dans ses meilleurs moments, que le public a voulu la revoir, qu'il l'a fêtée, qu'il l'aimera demain si Dieu et Louis Jouvet lui prêtent vie. Alors, pourquoi ne pas montrer comment ces meilleurs maîtres et cette jeune compagnie ont pu se rencontrer; pourquoi cette divergence des générations partout ailleurs évidente, se résout ici harmonieusement; comment des hommes séparés au niveau de l'apparence se retrouvent autour d'un métier qu'ils aiment, quand même les uns devraient tout donner aux autres et d'eux ne rien attendre qu'un peu plus d'amour. — Affaire d'humanité, en somme. —

Sans doute vais-je écrire là de grandes bêtises. Mais je m'épargnerai d'en penser de pires, sur quoi je compte, puisque aussi bien... Non! Non! Louis Jouvet apprend par hasard — le croit-il — qu'un de ses comédiens répète une pièce dans son théâtre. Ce comédien, Louis Jouvet a pour lui des sentiments d'estime et d'amitié. Il le voit chaque soir et, pour se rencontrer, tous deux préfèrent aux mots du monde, ceux de Claudel, de Molière et de Giraudoux. — Beaux entretiens! et qui épuisent bien des sujets! On éclaire le grand salon. Bonsoir Dalmain! Bonsoir Auguste! Bonsoir Pierre de Craon. Quoi? Monsieur Dimanche! Je ne vous attendais pas! Mais puisque vous voici... Bonsoir Dalmain! Nous avons mille choses à nous dire, je crois. Quoi donc? « Moi, on m'appelle Ondine ». Ah oui! Bonsoir Auguste! Cette petite fille-là, vois-tu, nous l'appelons Ondine! Nous l'appelons Ondine le mercredi de neuf heures à minuit. A Londres, au Caire, à Paris, à Rome, à Bruxelles, le mercredi, elle s'appelle Ondine, comme moi vers huit heures tous les lundis, je deviens Dom Juan et lui Sganarelle. L'essentiel? que ce soit bien fait. Affaire de temps! Et cet homme-là qui passait sa vie à jouer au bridge? Il gagnait toujours! On a fini par croire qu'il trichait. Bonsoir, Jean Giraudoux... Pardon! Bonsoir Auguste. Bonsoir Dalmain.

Donc, Louis Jouvet apprend un jour que Dalmain répète une pièce dans son théâtre, non tant pour la jouer un jour; pour le plaisir. On trouve à l'Athénée un grand atelier clair et propre, qui servit, je suppose, de magasin. Là s'établit la conspiration, entre panières et fauteuils de scène, vieux costumes abandonnés, quelques valises et les rumeurs d'un grand passé, d'un avenir. Puis un jour, je suppose encore — Dalmain rencontre le Patron. — « Nous aimerions jouer ». « Jouer? voyez Boussat. » — Boussat, dans ce monde, est l'homme des chiffres — Agnès, pour lui ne sera jamais « cent mille francs de

robes et quinze cents francs tous les soirs ». Agnès est une princesse de comédie; mais on sait qu'Agnès ne vivra qu'en pleine lumière, et la lumière... En somme, un père procureur qui sait le prix d'un cierge. Et Boussat fait des comptes, les plus « injustes », tous en faveur de cette jeune compagnie, dont on ne sait encore grand-chose — à peu près rien — sinon que Dalmain met en scène et qu'elle veut jouer *Le Barbier de Séville*.

Le travail s'organise. Des bruits heureux font le tour du théâtre, montent jusqu'à ce grenier de merveille où Rosine naît peu à peu, commence d'aimer son Lindor, où Dalmain va de l'un à l'autre et cherche un Figaro — Camille, le grand Camille, surveillera la construction des décors de Georgeot. La patron viendrait bientôt. Il faut s'attendre à le voir paraître, laconique à son ordinaire, mais dans les meilleurs sentiments. — Dans les meilleurs sentiments! De qui le tenez-vous? En êtes-vous sûr? Le Patron? Dans les sentiments les meilleurs? Et, tout naturellement, on descend du grenier à la salle, on connaît enfin ce plateau où tant d'ombres graves et charmantes, une fois le rideau tombé, se retrouvent. Tout y est beau, solide, utile; un vrai pont de navire, navire de haut-bord, gréé en course; un théâtre pirate avec approbation du Roi — Certes, il exige qu'un homme ait le pied marin. Mais là, pour un peu de vertige, qui, du théâtre, ne donnerait sa vie!

Un matin, gentiment invité à voir travailler des amis, j'ai rencontré pour la première fois le Dieu Théâtre dans sa forme sensible. Je m'étais assis à l'orchestre, attendant la lumière et la réplique d'Almaviva : « Le jour est moins avancé que je ne croyais. L'heure à laquelle... » Déjà montait la rampe quand, de l'Amphithéâtre, une voix, où s'unissait à l'inquiétude le reproche : « Qui est-ce qui touche à... » Un temps... Et Dalmain, du plateau, pour ce spectateur invisible tapi dans l'ombre de la salle : « C'est Marquaire. » « Oui, dit aussitôt Marquaire, c'est moi. » — L'impromptu de Paris venait d'entrer en scène. Ce Marquaire dont on attend la casserole bleu-blanc-rouge! Ce Marquaire qui a joué sur ses grandes orgues l'adorable fugue d'Ondine et celle du Corsaire, de Dom Juan. Ce personnage de théâtre! L'homme du monde qui joue le mieux les chefs électriciens. C'était Marquaire! Nous entendions Scapin ou Sganarelle que notre cœur ne battait plus plus fort. Ce Marquaire, d'ailleurs, paraissait porter sans effort une si pure gloire. Cela ne l'inquiétait guère d'être Marquaire. Il était Marquaire tout naturellement. — Il était naturellement un personnage

de l'histoire. Il n'eût pas supporté, je crois, de l'être par effort.

Les répétitions se poursuivent. — Les costumes se dessinent puis se commandent d'eux-mêmes. Les décors sont construits. Après trois mois de travail Dalmain change de Figaro, et le patron ne paraît toujours pas. On l'attend à Paris, on l'attend au Caire, et sans doute est-ce vers le Caire qu'il ira. — D'ailleurs, personne de la troupe n'oserait jouer devant lui! Viendrait-il qu'il verrait l'effort et non le plaisir de jouer. Mais Renoir propose à cette jeune compagnie de passer avec elle un après-midi. De Renoir au patron il n'y a pas loin. Travailler pour Renoir est aussi... bon... du sang-froid! Il arrive dans un manteau immense qui ajoute, s'il est possible, à son autorité — Il ne veut s'asseoir. « Allez », dit-il, sans plus de sourire que de sévérité, lui aussi comme Marquaire, comme Camille, comme Boussat, naturellement. On lui offre le deuxième acte. « Oui... Oui... » « Marceline est malade, tous les gens sont occupés et personne ne me voit écrire... ». « Bon » dit Renoir, « mieux vaut nous interrompre tout de suite! Ton avis, Dalmain? ». « Bien sûr... bien sûr... » dit Dalmain avec un regard pour Rosine qui a pu dire quatorze mots et sent un froid de mort l'ensevelir. « Attends, dit Renoir, je viens. » Et voici Renoir sur le plateau de l'Athénée qui indique Rosine. Et voici Rosine, une jeune fille de Beaumarchais, qui se regarde dans Renoir — « Appuies-toi au décor, tourne vers la table... ce sera beaucoup plus joli. — Et Bartholo, il est quelque part Bartholo, on ne le sent pas. Tu vois bien ça, Dalmain? Si tu n'es pas d'accord dis-le. » — Et des heures passent, et Renoir joue Bartholo, et Renoir joue Rosine et Renoir joue Basile. Il est calme, tranquille. Il cherche à ne pas défaire ce qui est fait mais à « pousser les choses ». Réplique par réplique, il reprend l'acte — L'acte fini, il s'entoure des comédiens, il bavarde, on l'écoute; il serre des mains, il s'en va. Alors, Rosine, à l'avant-scène : « C'est merveilleux! Il nous a dit tout ce que Jean nous dit depuis trois mois. Quel homme! » Et qu'a-t-il dit, au fond, de plus véritable, Renoir? De plus beau, de plus engageant? « Je suis Renoir et je parle à des comédiens! Regardez! moi, Renoir, je prends l'avis de notre ami Dalmain — Lui a mis en scène, — je respecte son travail et le vôtre. » Comment ne pas l'aimer un peu plus encore, ce travail où Renoir entre comme Marquaire, comme Léon, Camille Boussat, naturellement — Un vrai travail, en somme — Renoir laissait derrière lui une troupe ferme, solide, rassérénée. A cela se reconnaît la main d'un maître.

Un jour, enfin, l'Athénée prend la mer. On appelle Jouvet au Caire, il répond. Dalmain parti, que va devenir sa troupe? Que va-t-elle faire, la délaissée? Mais écrire à Dalmain! Et que lui écrire? Que tout va bien! Il a laissé la maison en ordre. Le travail se poursuit. La compagnie répète. Voici quatre mois maintenant qu'elle joue avec ce « Barbier » sans en épuiser le mystère. Quatre mois! Et pas une fois le patron n'est venu! On se perd en conjectures : « Il a préféré ne pas... au contraire il aurait dû... nous glacer,.. nous encourager. Penses-tu, avec lui dans la salle... » Et nul ne doute, l'affaire bien examinée, de l'amitié du patron qui, un peu partout, facilite les choses. — On ne lui reprend pas une once de cette admiration si totalement accordée. On se demande pour quelles raisons sérieuses il a jugé meilleur de ne paraître pas. Sur ces raisons, les avis se partagent, mais qu'elles soient les meilleures? Allons donc, qui n'en conviendrait?

Aussi, le soir de la première, après ce merveilleux accueil d'un public heureux, Noël Sandri, le Boussat en herbe de cette jeune compagnie, télégraphie-t-il à Jouvet pour le remercier — Trois jours après le papier de Jacques Lemarchand prend l'avion. Pensez au prix d'un mot pour des gens qui, quatre mois, ont travaillé un texte avec le Louis Jouvet de Dom Juan devant les yeux. Le public, le vrai public, une salle joyeuse après le dernier acte a voulu revoir les acteurs. Que de rappels! Mais pour agérables qu'ils fussent, ces rappels n'étaient rien qu'un télégramme à envoyer. Cela peut s'entendre du Caire, une salle qui applaudit. « S'il écoute, il entend », murmure pour Rosine Almaviva-Sandri. » — « Pourquoi voudrais-tu qu'il écoute — Est-il seulement venu aux répétitions? Maintenant que nous avons eu du succès, je crois qu'il aurait dû venir. »

Eh bien, Rosine, rassurez-vous! Il est venu! Et maintenant vous le savez! Vous savez qu'un jour, sans prévenir personne, il a grimpé l'escalier de son théâtre; que du dernier balcon, tout seul, il vous a regardés. Quels ont pu être ses sentiments devant des comédiens courant un plateau qu'il connaît par cœur? Devant son Auguste, son Monsieur Dimanche, son Pierre de Craon sorti de ses rôles, indiquant à son tour, comme il a lentement appris à le faire, en écoutant Jouvet. Ne forçons pas une telle réserve, je répugne ici à imaginer. — Disons qu'il a souri à la chanson de ce jeune Lindor qui se cherche à travers un rôle, qui promet à Rosine un si bel amour de théâtre que Bartholo lui-même finit par signer le contrat.

Cela ne vaut-il pas qu'on s'y arrête? N'est-ce pas beau?

Aimable? Naturel? Voilà une âme nouvelle venue sur terre, née comme naissent les religions, les métiers et le marché noir, de la vie même contre laquelle ni le ministre ni le philosophe ne peuvent grand-chose. A-t-il fallu, pour établir cette belle concorde cent conférences et de grands mots! A-t-on jeté les fondements d'une morale? Poursuit-on une tradition? Sans doute, mais sans le savoir! Naturellement — On exerce un métier et comme la nature veut que l'ardeur au travail se nourrisse d'admiration on s'est rapproché d'un grand homme qui n'a pas refusé son aide, puisqu'il est grand. Ici se mesure tout ce qu'il y a d'artificiel dans le divorce avoué des générations, divorce autour des mots, divorce autour des apparences. — Il y a des gens pour reprocher à Giraudoux de n'avoir pas conçu le monde! De n'avoir pas enfanté son époque! Il y en a d'autres pour penser qu'il « pèse la circonspection devant les dieux, les hommes et les choses », comme ce Jouvet dont nous ignorons ce qu'il pense, mais dont nous admirons la vie éblouissante, l'ordre, la ténacité, le bonheur. Voici une image surprise. Cherchez le Dieu.

Le dernier mot de cette histoire, Ludmilla Pitoeff l'a dit. Dans le couloir des loges, un visage d'enfant, de grands cheveux noirs, une voix de fée Viviane : Ludmilla Pitoeff venait embrasser Jean Gascon, le Bartholo de ce « Barbier ». Gascon est canadien français. Il est arrivé à Paris avec son nom, son admirable accent, de la santé, le souvenir de Ludmilla qui lui racontait les soirs de Paris quand ils travaillaient ensemble pendant la guerre. La paix signée, Gascon joue Beaumarchais et Ludmilla vient lui souhaiter la bienvenue. A côté de moi, un homme fort aimable interroge Rosine : « Le croyez-vous plausible, ce Figaro? Je ne vois pas Figaro ainsi! Pour moi, Figaro... » Et Ludmilla Pitoeff, riant de plaisir : « Hein tu n'as pas pu te faire raser... » Vous savez bien... la scène où Figaro, le rasoir à la main, tandis que le comte et Rosine... « Alors! Jean... Tu n'as pas pu te faire raser... »

JACQUES RASTIER.

PROMENADES

FRAGMENTS D'UN JOURNAL DE VOYAGE EN ANGLETERRE

15 *janvier* 1948. — Sortir de France, partir pour l'étranger, — cela pose au moins deux problèmes : celui du passeport et celui de l'argent, — « les devises ». Je suis allé avant la guerre de 1939 dans plusieurs pays voisins de la France, — Suisse, Belgique, Allemagne, Italie, sans oublier la délicieuse ville de Luxembourg.

Dans quelques jours je serai en Angleterre.

Je suis invité par l'Institut Français de Londres à faire une conférence. Je parlerai de George Sand.

La question de l'argent nécessaire à mon séjour, si bref soit-il, me préoccupe. Je ne disposerai que de sept livres pour quatre jours. Est-ce suffisant? Mon camarade Raymond Picard (l'auteur du roman *Les Prestiges*) me rassure. Il m'écrit de Londres : « Il me semble que vous pouvez vous attendre à un séjour fort agréable... A moins que vous n'ayez l'intention de faire des achats somptuaires, je ne crois pas que vous ayez à vous préoccuper des questions matérielles. Une livre sterling a presque le pouvoir d'achat de mille francs. Si donc vous songez que vous n'avez à faire entrer en ligne de compte ni votre voyage, ni votre logement, et que le prix d'un repas ne doit pas dépasser le quart d'une livre, vous comprendrez que la somme dont vous disposez est plus que suffisante pour un séjour aussi bref que le vôtre... »

A la banque, sur la présentation de mon passeport, on m'accorde cinq livres. Le cachet porte la mention « Autorisation d'exporter pour voyage en Angleterre 5 Ls stg en BB (*billets de banque*) délivrés par Crédit Lyonnais, Monnaies-matières suivant formule D. N°33211; Paris, le 15-1-48 ».

La vente des « devises » anglaises comporte une commission de 213 francs pour les 5 livres que je touche, au cours de 480 fr. la livre. J'emporte donc pour 2.614 francs d'argent anglais. Je ne sais à quoi correspondent les 213 francs de commission. Mais, dès l'instant qu'un bureaucrate compétent a inscrit un chiffre sur un carnet à souches, je ne cherche plus à savoir :

j'admets. C'est le jeu normal de choses bureaucratiques, des « formalités ».

16 *janvier* 1948. — Ce matin m'arrive au courrier l'invitation à participer à une émission de la B. B. C. On prononce Bibicie. Depuis la guerre le Français dit Bibicie comme il dit « radio ». Je crois que les lettres sont les abréviations de British Broadcasting Compagny. Ce qui veut dire? — Ce qui veut dire Bibicie. Les mots finissent par prendre un sens.

J'accepte de participer à l'émission « Six autour du micro » le lundi 26 janvier. Ainsi mon séjour à Londres se prolongera de quatre jours. Je pourrai sans doute aller voir quelques musées et les quartiers populeux. Il ne faut jamais oublier qu'on a voyagé en troisième classe, et qu'il y a de par le monde de la souffrance. L'écrivain doit aider à la faire disparaître. C'est son rôle de la signaler, de la décrire pour que les politiques ne puissent se dispenser d'y prêter attention.

20 *janvier* 1948. — Départ de Paris à 20 h. 30 par la Gare du Nord. A 9 h. 30, je m'allonge sur ma couchette. Les roues scandent un bruit à rythme fixe, une sorte de gigue ferroviaire.

Dans la nuit je m'éveille deux fois. La première fois je cherche à deviner où nous sommes. Les rideaux de ma cabine font une fermeture étanche à la lumière. J'écoute. Au loin il me semble percevoir quelques coups de sifflet. Des wagons roulent. Manœuvres.

21 *janvier* 1948. — Après m'être tourné et retourné souvent sur ma couchette avec la sensation de ne pas trouver le sommeil, — et toujours dans l'attente du moment où nous passerions de la terre sur le bateau, — j'allume ma veilleuse et je regarde l'heure. Six heures du matin. Le train est immobile. Le vent souffle, me semble-t-il, fortement. Mais alors, me dis-je, si nous étions sur l'eau, nous sentirions les vagues et leur balancement. J'éteins. J'écoute. Je m'endors. Un peu plus tard, je me réveille : j'entends un bruit de chaînes et une résonance. J'allume ma lampe : neuf heures. Je tire les rideaux : à deux mètres j'aperçois la haute paroi blanche de l'intérieur du ferry-boat. Nous en sortons lentement, car nous sommes à Douvres.

La gare de Douvres : quais, sous les verrières. Un train vide stationne en face du nôtre. Rien de particulier, si ce n'est la teinte verte, très crue, des wagons de troisième classe. Un homme passe : il est coiffé d'un melon et dans sa figure je ne

vois qu'une forte moustache, presque rousse, un peu hérissée. Le long de notre train, deux policemen vont et viennent.

Au sortir de la station, des hauteurs apparaissent derrière un brouillard léger peu lumineux. Elles sont assez comparables au rocher d'Antibes : je devine des remparts avec des tours crénelées. Mais j'invente peut-être.

Nous longeons la mer, si calme que son eau a l'aspect de l'eau douce d'un lac. On ne saurait distinguer la ligne de séparation de l'eau et de la brume à l'horizon qui est d'ailleurs tout proche.

La côte est un peu surélevée. Et sur ce paysage d'une douceur et d'une paix qui pourraient être éternelles, la main de l'homme a posé l'ourlet sinistre d'une frise de fils de fer barbelés.

La mer disparaît soudain. Une grande ville s'étend à notre droite et à notre gauche, que nous traversons en la dominant : toits d'ardoise lavée, murs noirâtres, encadrement gris clair des fenêtres, cheminées d'usine. Gare : Folkestone.

Au wagon restaurant anglais, le problème du choix des mets intervient. Tout de suite on comprend que le petit déjeuner est ici un repas important. On offre : du porridge, du poisson (morue) ou des saucisses grillées avec des pommes de terre sautées; des toasts; un peu de confiture d'orange; deux noix de beurre (sans doute mélangé avec de la margarine); le tout accompagné de thé ou de café au lait à discrétion.

Ma sagesse me conseille de me conformer aux coutumes : moi qui depuis des années ne mange le matin, ni ne bois autre chose qu'une tasse de café léger, je mange un peu de chaque plat autorisé.

Lorsqu'il faut payer l'addition je donne un billet d'une livre et l'on ne rend une petite cargaison de pièces, — les unes d'argent, les autres de cuivre ou de bronze, et de valeurs fort diverses :

des couronnes (le plus fort module en argent) qui valent 2 shillings 6 pence,

des florins (notre ancienne pièce de deux francs en argent) qui valent 2 shillings,

des shillings (notre ancienne pièce d'un franc en argent),

des six-pence (notre ancienne pièce de cinquante centimes en argent),

des penny (notre ancienne pièce de deux sous en bronze),

des demi penny (nos anciens sous),
et une pièce à douze pans coupés qui représente trois pence.

La livre vaut 480 francs au cours officiel. (Il faut vingt shillings pour faire une livre.) Le repas coûte 5 shillings.

Entre Folkestone et Londres s'étend une campagne plate, puis un peu plus vallonnée, verte, boisée, aussi riante qu'elle peut l'être sous le ciel terne, peuplée de villages que je vois de trop loin pour les décrire.

A mesure que nous approchons de Londres les maisons de campagne ont un aspect plus coquet. On pense aux gentilhommières flamandes : murs de briques lie de vin foncé, toits aigus, pignons à dentelure peinte. Le cadre des fenêtres peint en clair égaye les façades dont les murs sont souvent recouverts de verdure. Les choses et le paysage ont un aspect humide.

Les faubourgs de Londres ressemblent à tous les faubourgs des grandes villes. Dans la rue que coupe la voie ferrée nous voyons tout à coup un autobus à étage. La carrosserie est d'un rouge vif, aussi vif que vif était le vert des wagons du train qui stationnait en gare de Douvres.

La gare de Victoria n'est pas plus animée, ni moins, que nos gares parisiennes dans la matinée. Une barrière de bois ferme le quai au niveau de la locomotive. Entre la barrière et le train, un policier se tient immobile, — casque sur la tête, jugulaire entre la lèvre inférieure et le menton. Casque, manteau et pantalon sont du même drap bleu marine foncé. Au delà de la barrière un autre policier parle avec un autre Anglais en civil. Sa manche porte deux V, que je suppose être les marques d'un grade. Deux passages dans la barrière : un pour les sujets britanniques; un pour les étrangers. La file de ces derniers est plus nombreuse. Nous faisons la queue pendant vingt minutes. Notre tour arrive de pénétrer dans le petit baraquement où se trouvent les contrôleurs. Passeports. « Quelle est la raison de votre voyage en Angleterre? » Je montre mon invitation de l'Institut Français de Londres. L'un des deux fonctionnaires me sourit alors et me souhaite un bon séjour. Rapide passage devant les douaniers qui griffonnent sur nos bagages.

Je raconte mon arrivée par le menu, parce que, si ces pages sont un jour publiées, je pense qu'elles seront pour quelques lecteurs la relation que j'eusse souhaité lire au moment que j'ai accepté de venir en Angleterre. On ne demande pas toujours à la vie d'être merveilleuse, mais le jeu ordinaire des actes,

le comportement (qui devient par la suite inconscient) ont des règles nouvelles quand on arrive à l'étranger.

A cause de nos bagages, et de notre ignorance de la topographie de Londres, nous décidons de prendre un taxi. Il s'en présente qui amènent des voyageurs en partance; mais les chauffeurs me répondent quoi? Je ne les comprends pas complètement, mais suffisamment pour deviner qu'ils n'acceptent pas. Finalement un policier s'avance et me montre à quelques mètres une haute pancarte que je n'avais pas remarquée. Je lis : Taxis-Queue (prononcer : Texi-quiou). Un large pilier me cachait une file d'une dizaine de personnes.

Cinq minutes plus tard, nous roulons vers Queensberry-Place. Les taxis se ressemblent tous par leurs formes surannées; ils roulent presque aussi vite que les autobus.

Je m'attendais à voir l'Institut sur une place. Non : Queensberry-Place est une rue. Se méfier dès à présent du sens des mots considéré d'après l'analogie de l'orthographe française. Je suppose que « place » en anglais signifie aussi « emplacement » ou place dans le sens français de « emplacement ». Au reste le mot français est aussi à double sens. Et je mesure la surprise d'un étranger à qui l'on dirait par exemple : « Place de la République, vous verrez des Grands Magasins; vous entrerez; vous demanderez un pardessus; s'il n'y en pas, vous achèterez un parapluie à la *place* du manteau. » Ou bien encore : « La France est le pays où l'on fait *place* aux jeunes »; ou bien : « J'ai une *place* dans l'affaire de mon oncle. » Bref, admettre le mur d'incompréhension que constituent les divers idiomes. A ajouter au compte des farces que l'homme se joue à lui-même. Mais puisque ce moyen est le seul à notre disposition, essayer de l'utiliser de notre mieux. Y trouver du charme, à cause des surprises et se rappeler que des magiciens en ont tiré des œuvres littéraires qui ont enchanté, diverti, consolé des générations et des générations.

C'est pour rendre sensible aux Anglais le charme et la pensée des écrivains et des artistes français que l'Institut Français a été créé. Racine répond à Shakespeare, Lamartine à Byron, George Sand à George Eliot.

Lorsque je reviendrai à Paris, je dirai l'excellence de cet organisme. Dès l'accueil, je suis frappé par le plaisir qu'il y a à se sentir comme imprégné par l'esprit qui est celui de la maison : tout acte, toute intention vise à la compréhension,

à l'entente, à l'union, — et sur le seul plan qui soit digne de l'homme civilisé : celui de la culture.

Comme la moitié du bâtiment de l'Institut a été détruit par les bombardements, les conférenciers sont logés pendant leur passage à Londres dans une villa, non loin de Queensberry-Place. Au rez-de-chaussée, le jardin d'enfants et leurs salles de classe. Au premier étage des chambres, nouvellement aménagées. Ma chambre, qui a une très large fenêtre, donne sur un square au milieu duquel s'élève une église. De grands arbres entourent l'église et les maisons environnantes, dont beaucoup ont été touchées par les bombes. A l'entrée de l'allée qui traverse le square, deux poubelles peintes en crème, portent l'inscription « Salvage ». Elles ont la forme de nos lessiveuses de taille moyenne et recouvertes d'un couvercle sur lequel on lit : « Paper ». Une voiture à cheval, chargée de plusieurs étages de bouteilles de lait, passe : chaque jour le gouvernement anglais, me dit-on, donne à tous les enfants d'Angleterre leur bouteille de lait. Ce coin de Londres pourrait être à Neuilly, ou dans un quartier bourgeois de Rouen ou de Bruxelles.

Pour revenir à l'Institut nous prenons un autobus. Traverser une rue n'est point si facile : il faut que nous regardions sur notre droite, parce que les voitures roulent ici sur leur gauche; alors que notre réflexe de toujours est de regarder, avant de traverser, sur notre gauche puisqu'en France les voitures roulent sur le côté droit de la chaussée. L'autobus vire à gauche et les autos qui viennent en face nous semblent conduites par des chauffeurs ivres ou qui ont perdu le contrôle de leurs machines. Impression désagréable.

Dans les grandes artères, les maisons, moins hautes qu'à Paris, ont une similitude de façades telle que le spectacle en est curieux; sur des centaines de mètres, le même type d'entrée se présente : cinq à six marches, qui conduisent à la porte du rez-de-chaussée surélevé; deux colonnes, souvent peintes en noir, soutiennent une sorte de dais de pierre qui s'appuie à la maison pour servir d'auvent. Il n'y a pas de concierge. Et si l'on attend, il est de toute nécessité d'être abrité, car la pluie est ici quotidienne, ou presque.

22 *janvier* 1948. — Le Directeur de l'Institut et Mme J. L... ont un tel soin de nous, que je ne saurais dire comment s'est

passé le reste de notre journée d'hier. Tout obstacle étant levé, dès qu'aperçu, il ne me reste que la sensation d'un jour heureux. Les jours heureux, comme les gens heureux, n'ont pas d'histoire.

Au petit déjeuner du matin, on nous a servi une assiette de flocons d'avoine grillés, que l'on mange en les mélangeant avec un peu de lait froid; deux ou trois toasts avec la ration habituelle de beurre et la cuiller de confiture; et du café.

A onze heures je prends le métro à *South Kensington*. La station est incluse dans les habitations et les magasins. J'emprunte la ligne de Piccadilly. L'indication porte : « To trains ». (Vers les trains). Les voyageurs entrent sur la plate-forme d'un ascenseur. Derrière un petit guichet un employé attend que vous demandiez votre billet. Il faut indiquer le nom de la station de destination, car le prix varie selon la longueur du trajet. Quand l'ascenseur est complet, l'employé sort; il ferme la porte coulissante, presse un bouton et expédie la fournée vers le sous-sol. Arrêt au premier étage souterrain : trente mètres dans un couloir et je débouche sur le quai du métro sans qu'il y ait aucune porte ni aucun employé. Le quai me paraît étroit, mais très long, la voûte assez basse et terne : il n'y a qu'une voie. Un grondement et du trou rond du tunnel surgit une sorte de chenille rouge. Les portes s'ouvrent automatiquement. Les banquettes sont, à l'intérieur des voitures, disposées avec fantaisie, tantôt face à face, en banquettes le long de la voiture; tantôt selon l'une et l'autre disposition. Les portes se sont refermées. La chenille s'engouffre dans le tube; on dirait qu'elle glisse contre les parois. Devant moi est assis un homme coiffé d'un béret écossais à pompon rouge; son pardessus ouvert laisse voir qu'il est en culotte courte, les genoux à l'air, — les bas de laine montant jusqu'au dessous du genou. Son teint est couperosé et ses genoux sont violets, cagneux, décharnés.

A Hollborn, changement d'un quai sur l'autre pour me rendre à Aldwych où se trouve un immeuble de la B. B. C. J'ai rendez-vous avec Jean Dutourd et Étienne Lalou qui font partie de la section française de la radio.

A une heure se pose pour nous le problème du premier déjeuner que nous prendrons, seuls, S. et moi, à Londres. Nous ne savons nous exprimer en anglais ni l'un ni l'autre et nous décidons cependant de nous rendre dans un restaurant anglais. Un instant nous avons le désir d'entrer dans un « Lyon's », — sorte de bar où les Anglais mangent debout ou au comptoir. Les Anglais mangent beaucoup plus souvent que nous dans la

journée. Notre jeune ami D..., Parisien qui vit à Londres et y travaille, nous explique que les employés arrivent au bureau à 10 heures (ils ont pris le petit déjeuner à 8 heures chez eux et ils ont eu une heure, ou plus, de trajet pour venir à leur bureau); à 10 h. 30 ils descendent boire une tasse de thé ou un jus de fruit; ils reviennent un quart d'heure plus tard; puis ils sortent à 13 heures jusqu'à 14 h. 30 pour aller déjeuner, presque toujours dans un « Lyon's » (et là, ils font souvent la queue); vers 4 heures, ils reprennent une tasse de thé et à 5 heures moins cinq ils sont tous près à partir; ils attendent patiemment le signal de la sortie. A 5 heures exactement tout le monde se hâte (sans précipitation) pour prendre le train. Le soir, à 7 h. 30, ils mangeront à nouveau.

Quant à nous, nous reculons devant l'obligation de faire la queue. La pluie tombe, tantôt violente, en bourrasques, tantôt plus douce mais non moins pénétrante, comme un crachin.

Nous entrons dans un grand magasin qui a un restaurant. On n'a pas à se soucier du prix : tous les restaurants sont obligés de se conformer encore à l'ordonnance de 1942 sur la composition des repas. Le prix est fixé invariablement à 5 shillings, — boisson et pourboire non compris.

Salle de restaurant immense, au quatrième étage. Menu à trois plats : hors-d'œuvre (quelques rondelles de betterave rouge; un morceau d'anchois, une fine tranche de saucisson); un plat à choisir entre trois; je choisis de l'émincé de dinde : en réalité il s'agit de petits morceaux de champignons de Paris (conserves) avec quelques très rares bribes (difficiles à déceler) de viande non identifiable, — le tout recouvert d'une abondante sauce brunâtre. A côté la serveuse place dans mon assiette une pomme de terre cuite à l'eau, deux bouts de céleri cuits à l'eau, et une cuiller de petits grains blancs que je prends d'abord pour du riz, mais qui ne sont que des pâtes en forme de grains de riz. Les pâtes sont également cuites à l'eau. La sauce a la mission de donner à l'ensemble saveur et goût.

Je demande du pain, parce que j'en vois dans les assiettes de quelques autres personnes. Après une très laborieuse explication entre la serveuse et moi, je comprends que si je veux du pain il faut que je renonce au dessert. Je renonce donc au dessert. On m'apporte un petit pain gros comme le poing d'un enfant de deux ans. Le pain est de bonne qualité, blanc et bon, (quoiqu'un peu fade). Nous buvons un verre de bière légère.

A 5 heures, nous prenons le thé, avec l'assortiment régle-

mentaire. Nous en avions besoin, car le repas de midi ne nous avait que très momentanément nourris.

A 6 heures, conférence à l'Institut. La salle oblongue contient trois cents places : elle est bien construite, en plan incliné. Les fauteuils sont confortables. Sur la scène, une table derrière laquelle il y a deux larges fauteuils, — un pour le conférencier, l'autre pour la personne qui préside la séance et présente le conférencier.

La salle est pleine. En majeure partie, les auditeurs sont des étudiants anglais, de dix-huit à vingt-cinq ans. Mais il y a aussi des Londoniens qui suivent les manifestations de l'Institut. Je suis présenté par Mrs. Gladys Bendit (écrivain anglais de renom, qui signe ses livres John Presland). Le public l'entend avec un plaisir qui se traduit par du rire et des applaudissements. Ainsi mis en bonne humeur, il m'écoute très attentivement pendant une heure et quart. Très agréable épreuve pour moi de percevoir à chaque instant le degré d'attention qui m'est accordé.

Je me demande si l'on trouverait à Paris un public aussi nombreux de Français pour entendre un écrivain anglais non illustre venant parler en anglais sur George Eliot par exemple.

23 *janvier* 1948. — Mon ami R. P... tient à me donner une impression pittoresque de Londres.

A sept heures nous partons de la station de South Kensington (qui n'est pas très loin du centre de Piccadilly) pour la périphérie. Après quelques aventures dans le métro, parce qu'on n'est jamais très certain du trajet que suit le train qu'on a pris, nous sortons à la station de Wapping. Il pleut. Il pleut violemment, abondamment, constamment. Au bout du quai l'ascenseur n'est qu'une cage qui s'élève dans une armature métallique à claire-voie et de la plate-forme de sortie, nous avons la vision déjà angoissante de cette gare de banlieue noire, éclairée par quelques ampoules, et qui est comme un chemin de béton qui ne conduit nulle part. Pas de voyageurs en ce bout de ligne, hormis nous trois. R. P... a revêtu un manteau court des surplus de l'armée, à capuchon. S. et moi, qui n'avons point de parapluie, pressentons que nous allons être trempés, car il pleut, il pleut aussi fort réellement que, dans les films américains, artificiellement. Nous marchons vite, et seuls, au milieu de la chaussée, pavée de pierre et de flaques d'eau, entre des hauts murs de brique. Lorsque le mur est détruit, nous aper-

cevons des bras de grues, des mâts de bateau, et d'autres murs de brique derrière lesquels se dressent d'autres carcasses métalliques, des cheminées et de grands mâts.

La pluie nous cingle le visage. Pas un passant. Pas une voiture. De loin en loin un globe rectangulaire fait un cube de lumière, à hauteur d'un invisible second étage, dans la nuit.

Un mur plus bas, le long de la rue. Au tournant, une maison basse; une maison de marinier à un étage; éclairée par le globe électrique de la rue. Là est le *pub* (public-house), — ce que nous appelons, nous, un bistrot. Sans doute est-ce un des seuls de Londres. L'Angleterre n'a point de cafés.

La porte poussée, c'est d'abord le tableau ordinaire de ce genre de maisons dans les ports. La pièce est assez étroite, peu profonde. Quelques tables (trois ou quatre) à six places au plus chacune; dans un recoin, au fond à droite, deux joueurs de guitare hawaïenne. On les distingue parce qu'on les entend : ils sont assis et jouent. L'atmosphère un peu fumeuse convient à leur musique. Ils jouent avec âme : des filles et des garçons les regardent. Mais le vrai spectacle est à gauche de la salle : derrière le comptoir élevé, sur la paroi, et pendant du plafond au-dessus de la tête du patron qui sert la bière, s'étale et s'anime la plus extravagante figuration d'objets que j'aie jamais vus. J'aurais dû noter la liste. Mais je vois encore, en écrivant ce soir :

Trois dessins de femme sous verre, des pipes, des assiettes, des gobelets d'étain, des masques de carnaval, un éventail crasseux, un long lézard empaillé (ou bien un tout petit crocodile); une tête de mort accrochée au bout d'une ficelle; des statuettes de porcelaine; plusieurs bibelots d'ivoire...

L'étrangeté de la sensation vient moins peut-être des choses que de leur entassement, de leur accumulation par étalage : c'est une exhibition de ce que le bric-à-brac universel compte de plus banal, de plus ordinaire, de plus laid. Or on ne saurait nier que l'ensemble forme dans le coin de ce café un bloc imposant et une tache émouvante. On ne peut empêcher que l'esprit se dise qu'il y a une histoire en chacun de ces objets, — une histoire qui continue à se raconter aux habitués du lieu aussi bien qu'au visiteur étranger. Le chant des gouttes sonores des guitares hawaïennes se charge de ces relents d'aventure.

Au premier étage, dans une salle presque vide, où un employé londonien est venu honorer une bonne fortune (il boit du vin et fume un cigare) nous mangeons un repas, — ici aussi selon

la loi de 1942. Partout l'ordre règne et le respect d'une discipline somme toute librement consentie. Devant la baie, la nuit, la pluie sans reflet et l'eau luisante de la Tamise. Par l'escalier nous arrivent les airs hawaïens, accompagnés maintenant des chants des buveurs. On dirait de tendres plaintes et complaintes. Mais cela ne tient peut-être qu'au prolongement du son que le doigt du guitariste arrache à l'instrument. Pourtant la mélodie des voix humaines aime aussi à se prolonger et lorsqu'un rythme plus vif éclate il n'est chargé que d'une joie éphémère; il cède à la lenteur de la nostalgie; il trahit sans cesse son effet, qui est de calmer des âmes et des cœurs, ne serait-ce qu'un soir.

Au loin, sur l'autre rive de la Tamise, à l'horizon, une torche géante rougeoie. C'est une fonderie qui crache sa flamme que la pluie, la nuit, le vent éteignent sitôt surgie. La nuit est noire. De temps en temps j'essuie la vitre qui s'embue un peu. Et je ne vois au dehors que la nuit. Il pleut; il pleut obstinément, toujours aussi violemment. Le vent souffle. Le couple des deux amoureux a terminé sa fête : lui, a fumé son cigare; elle, a bu son cognac; déjà elle riait de plaisir et lui souriait de préméditation. Ils sont partis silencieusement. Nous sommes seuls dans la pièce. Je regarde au dehors, les mains plaquées en œillères de chaque côté de mon visage et je vois... Je vois s'avancer haut dans le ciel deux lumières au bout de deux pylones géants. Il me semble qu'ils avancent au milieu de la Tamise, sur le même plan. L'illusion d'optique un instant m'intrigue. Puis, je comprends que ce sont les lanternes des deux mâts d'un long chaland, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière : c'est un jeu de mon imagination qui me les avait fait voir sur le même plan. La sirène du bateau hurle courtement. Le bateau passe et son bord est illuminé à l'endroit où sans doute à cette heure mangent les mariniers de son bord.

Quand nous revenons à la salle du bistrot, les clients sont maintenant si nombreux qu'ils se tiennent debout, serrés les uns contre les autres au point que nous ne pouvons nous frayer un passage vers la sortie qu'avec une extrême difficulté. On aurait envie de rester là, dans ces chants que nulle griserie ne rend vulgaires et qui expriment bien la douce plainte des cœurs humains que la misère et l'amour meurtrissent, blessent et torturent.

*

Notre ami R. P..., heureux, je crois, de nous avoir sentis perméables à cette poésie frustre et vraie a voulu nous gratifier d'une autre vision en sortant du *pub*.

Il pleut. Toujours aussi densément, avec plus de pénétration encore, estimons-nous, S. et moi, car nos manteaux sont transpercés. La pluie fouette; et nous marchons contre elle sur une digue étroite, entre une haute grille noire d'un côté et un mur de briques de l'autre. De temps en temps, du côté de la grille, une cale nous offre le spectacle grandiose d'une armature de navire à trois ou quatre mâts; du côté de la muraille, une échancrure nous offre le spectacle angoissant du vide au-dessus de l'eau noire.

— Un coup d'épaule, nous dit R. P..., et n'importe qui peut nous précipiter dans l'eau sans que personne ne sache jamais rien... C'est fréquent ici.

Nous convenons que le lieu est sinistre.

Mais au bout de la jetée, une tour.

Va-t-on entrer? Oui.

Elle est éclairée d'assez loin par un de ces hauts lampadaires que j'ai décrits, énormes certes, et qui font dans le ciel une tache ocrée; ils diffusent peu de clarté. Nous, au pied de cette tour, qui tout autant qu'une tour pourrait être une maison circulaire, une petite maison parfaitement circulaire avec un étage exactement situé à égale distance du rez-de-chaussée et du toit, qui doit être plat, car nous ne voyons rien au-dessus du bord supérieur de la tour. Nous nous approchons tout près et nous voyons que l'étage unique abonde en fenêtres très étroites, sans croisées, mais parées de fer forgé avec un monogramme.

Notre ami R. P... nous invite à franchir le seuil qui tout de suite bée sur un escalier de fer longeant la paroi, non pour la gravir mais pour la descendre. Il pleut dans la tour aussi violemment que sur la digue. Nous levons la tête : il n'y a pas de toit et les fenêtres ne sont là sans doute que pour l'agrément des fantômes, car elles sont inaccessibles.

Un bruit d'hélices de navires monte du fond du puits qui s'ouvre à nos pieds. A travers les poutres métalliques d'un gigantesque échafaudage nous apercevons, à cinquante pieds au-dessous de nous, une sorte de couvercle rond, partagé en quatre compartiments, et dans chaque compartiment tourne avec lenteur une palette. A quoi sert ce ventilateur géant?

Nous descendons les cent marches de l'escalier. Et nous nous trouvons soudain, sous la pluie qui tombe inlassablement du haut de la tour sans toiture, au bord d'une chaussée souterraine qui, sur notre gauche et sur notre droite, s'étend à perte de vue, en ligne droite : la voûte est recouverte, tout entière, de carreaux de faïence blanche, que des lampes électriques font étinceler. C'est une avenue de féerie, à laquelle la tour aux fenêtres superbes sert de périscope respiratoire. Le ronronnement maritime des ventilateurs est dominé tout à coup par le frottement criard des roues d'un autobus rouge, illuminé, étincelant de reflets que son passage dans la pluie a multipliés à cause de l'aspect lavé de sa carrosserie. Il roule à grande allure. On est en plein conte de fées dans le souterrain de cristaux où passe le moderne carrosse pour qui les bons génies ont creusé ce tunnel enchanté afin qu'il puisse traverser la Tamise. Car la Tamise coule au-dessus du tunnel. Et c'est ainsi sans doute que les êtres plus puissants que nous, humains, ne s'inquiètent ni des fleuves, ni des mers : ils passent au-dessus ou au-dessous.

Nous remontons l'escalier de la tour, qui, malgré mes explications, me demeure tout aussi étrange. Je suis sûr qu'après notre passage, un locataire, à tête de Kafka, doit l'habiter, monter du fond du tunnel et y descendre à nouveau, écouter les lourds ventilateurs, installer une échelle pour regarder aux belles fenêtres oblongues qui ouvrent sur le fleuve, à hauteur des cheminées et des sirènes des bateaux.

11 h. 15. — Retour au centre de Londres, sous la pluie. Nous sommes trempés.

MAURICE TOESCA.

Les Lettres Françaises :

> Il n'y a pas deux grands critiques aujourd'hui; il y a Aragon. D'autres sont bons (pourquoi appelle-t-on ainsi les habiles?), d'autres ont des qualités, d'autres... Mais oui, mais oui; seulement la grande critique, elle est ailleurs. Chez Aragon.
>
> JEAN KANAPA.
> *(La grande Critique ou de Thibaudet à Aragon.)*

ITALIE DU SUD.
DANS LES POUILLES.

Chaque matin, montant de la ruelle, une voix rauque me réveillait. Impossible d'en définir le sexe, car les vociférations suivaient un diapason d'une violence extrême sans jamais se briser. Les premières fois, j'avais cru que la vivacité du débit m'empêchaient de saisir le sens de ces hurlements, puis, tendant l'oreille, je compris que la voix inconnue parlait un langage mystérieux semé de quelques rares syllabes. On m'expliqua vite qu'il s'agissait d'un fou, de son métier cordonnier, dans la ruelle qui logeait la maison de mon hôte. Avec une exactitude rare, il engueulait chaque jour le ciel. Curieux de le voir, j'ouvris les volets un matin. Il était là presque sous mon balcon, devant le pas de sa porte. Yeux et bras levés, il parlait aux nuées un langage connu de lui seul. D'un geste grandiloquent, il ôta sa casquette et l'agita comme une arme menaçante. L'effort qu'il imposait à ses cordes vocales rendait encore plus écarlate son visage hystérique. Il était à peu près bien vêtu de vêtements de ville, soignés mais luisants. Quelques gosses, pieds nus, se tenaient à une distance respectueuse et le regardaient sans mot dire. Personne d'autre dans la ruelle à gradins, sinon un âne inquiet et chargé comme un mulet. La scène se répétait tous les jours depuis dix ans. On n'y prêtait plus attention. Le fou engueulait les nuages et les taches grises du ciel. La légende voulait que sur ses vingt ans il fût allé à Bari, faire des études de médecine. Son cerveau n'avait pas résisté à tant de lectures... L'après-midi je passai devant sa boutique. La porte était ouverte. Il travaillait en sifflotant. Des femmes s'arrêtaient :

— Salve Tonino.

— Salve.

Il levait la tête et faisait glisser sur son nez ses lunettes cerclées de fer pour mieux les voir. Quelques mots s'échangeaient puis la femme s'en allait mains aux hanches, un panier en équilibre sur la tête, vieille ou jeune, mais toujours harmonieuse dans le balancement de ses lourdes jupes multicolores. J'aimais ce rythme de leur marche dans les rues de San Marco in Lamis. De petites maisons basses et blanches, à pièce unique, montent en escalier au flanc de la montagne. La porte est un rideau de tulle vert qui flotte au vent. A l'intérieur des femmes

travaillent, tête nue. Elles ont posé le châle qui dehors fait de leurs visages des ovales parfaits. Assises sur des escabeaux, elles filent la laine en marmottant des prières ou en jacassant. Au-dessus de leurs têtes sèchent les lourdes guirlandes de piments rouges et verts. Dans la ruelle sale, les enfants aux crânes rasés, jouent à attraper la queue des petits cochons noirs qui cherchent leur nourriture dans la rigole pestilentielle.

Mon hôte s'appelait Matteo Piccirella. Il était en quelque sorte le seigneur bourgeois du village, en tout cas l'homme le plus riche et en conséquence avait droit à l'appellation de Don Matteo. C'était un homme instruit et fin, au visage bourbonien, à l'élégance un peu artiste. Il vivait là seul au milieu de sa cour; une cour de seigneur qui aurait été une cour des miracles avec les domestiques de ses grands-parents : Carmen 102 ans, Gaëtana 92, Pasquale 89. Les vieux demeuraient dans la cuisine, réunis autour du grand feu de la cheminée dans laquelle ils jetaient des brindilles à tour de rôle. Immobilisés dans leurs rides profondes et noires, à peu près aveugles, ils passaient là des journées silencieuses, leurs mains paralysées sur leurs genoux décharnés pointant à travers l'étoffe. Seule Carmen portait encore deux lourds anneaux d'or aux oreilles. Ils ne bougeaient plus qu'à l'entrée de Don Matteo qui au passage leur distribuait à chacun une petite tape amicale. Un quatrième personnage dominait la cuisine : c'était Graziella, la cuisinière, une fille de trente ans qui en paraissait bien quarante. Énorme, mafflue, sanglée dans ses tabliers, elle jonglait avec les casseroles en chantonnant. Maîtresse femme elle dirigeait la maison, rudoyait les vieux et nous forçait à manger :

— Mangez donc, Don Michèle, sans ça vous ne serez jamais un homme important.

Elle n'exprimait là qu'une vérité locale. A San Marco ne sont importants et gros que les hommes riches. Les maigres qui se nourrissent strictement de piments séchés, d'huile d'olive et de fromage de chèvre, constituent la racaille populaire. Graziella pesait 90 kilos parce qu'ille était la servante d'un homme important.

Don Matteo passe deux mois par an à Rome et à Venise, seules incursions dans le monde moderne. Il en a rapporté des tableaux de Rosaï, de Pisis, Cadorin qui jurent sur les murs garnis d'épouvantables chromos. Mais cet homme aimable a d'autres passions secrètes. Dans ce village perdu des Pouilles, il a amassé un incroyable musée de poupées qu'il ne me dévoila

qu'à la dernière heure de mon séjour, comme l'on fait à quelqu'un dont on a voulu longuement éprouver la confiance.

Le dimanche matin, à neuf heures, il me fit appeler dans la salle commune où un prêtre attendait. Don Matteo agita une clochette et la cour des miracles vint s'installer derrière lui à genoux sur le pavé glacé. Le prêtre ouvrit une sorte d'armoire de bois blanc et découvrit un autel devant lequel il dit une courte messe basse. Le dimanche après-midi nous allâmes au cimetière mais cette fois avec le village et en grande fête car c'était le jour des morts. Les enfants allumèrent des feux de bengale entre les tombes et les parents pendirent à des mâts des multitudes de petites lampes tremblotantes dans des verres multicolores.

C'est dans cette province, la plus sauvage de l'Italie, que, dit-on, certains jours de fête, les anciens nettoient avec leur langue le plancher des églises.

Le jour du départ, avant de dire adieu à Don Matteo, j'allai dans la cuisine distribuer quelques lires aux domestiques. Du coup les 102 ans de Carmen se réveillèrent. Elle murmura quelques mots en un patois que je ne comprenais pas et, s'emparant de ma main, la baisa avec ferveur.

MICHEL DEON.

Les journaux :

NOS AMIS

DEUX MILLE CHIENS vont emplir le Vel' d'Hiv' à partir de demain. M. Vincent Auriol inaugurera.

PRINTEMPS PARISIEN OU CONTRE LES CHEVALIERS DE TRISTE-FIGURE

Avril n'a eu de joli que son nom, et même à Paris qui sait faire accepter les jours les plus maussades. Il pleut, il vente et l'on se dit, tout transi : « Allons, c'est quand même le printemps ! » A quoi on répondra que cela ne suffit pas pour pavoiser et qu'on peut aussi bien s'écrier en battant des mains : c'est l'été ! c'est l'automne ! Et pourquoi pas : c'est l'hiver ? Mais puisqu'il n'y a aucune raison à rien, qui nous empêche de saluer honnêtement le printemps ?

La plupart des gens qu'on rencontre n'ont même pas le courage de le faire; avec une lassitude qu'ils voudraient faire prendre pour celle de Job ou du Juif Errant, ils s'abandonnent au pessimisme : toujours prêts à se couvrir la tête de cendres et toujours pris au dépourvu par l'événement, ils attendaient, avant de se réjouir, le résultat des élections italiennes; maintenant il s'agit des affaires de Palestine; enfin la baisse (à moins que ce ne soit la hausse). Bref, ils attendront toujours et ne cesseront pas de se lamenter.

Cependant les catalpas autour de Saint-François-Xavier, qui ont vu une fin d'après-midi d'hiver passer le cercueil de Fargue, ne s'en souviennent plus; en tout cas ils fleurissent. Aux Champs-Élysées la feuille des marronniers est lisse, tendre, nette; sous chaque arbre, dans chaque bosquet se dessine une sorte de grotte et la voiture à chèvres, les ânons et les poneys circulent paisiblement sur le sable humide des allées comme au fond de la mer. Et le Premier Mai le muguet s'est vendu comme il s'est cueilli. La nuit quand on passe les ponts de la Seine, la *Tour d'Argent* mérite son nom, les réverbères multicolores éparpillent leurs reflets dans l'eau et lancent à leur manière un défi au jour. Et puis il y a les jeunes laitues maraîchères, les radis roses, les artichauts. Les harengères, les marchandes des quatre-saisons, les camelots ont retrouvé leurs voix et les saltimbanques leurs tapis.

L'autre jour, devant la maison de Sainte-Beuve, (c'était un lundi sans doute) une chèvre montait à l'échelle, encouragée par les fifres de deux gamins. Des culottes à paillettes et des chemises bouffantes donnaient un air de fête à leur maigreur et à leur pauvreté. Une fois parvenue sur la plate-forme, la chèvre claquait des sabots, dansait sur les pointes, restait en équilibre les pattes de devant levées. Il ne manquait qu'Esméralda : pour y remédier l'animal s'efforçait de ressembler à une licorne; c'était très crâne et pas du tout héraldique, mais cela pouvait servir de leçon à tous ceux parmi les badauds dont le vice majeur est la veulerie. Leur délectation morose ne les incite même pas à se nourrir de petits beurres et d'eau gazeuse comme faisait Byron à Newstead-Abbey afin de se donner, avec un teint de pâleur, l'air suave. Non, ils se bâfrent à ceintures dégrafées et le malheur qu'ils étalent a comme eux des bajoues et un ventre en brioche.

Ils vont au Théâtre Antoine pour se laver les mains : geste qui a toujours suffi aux Ponce-Pilate. Dieu seul sait si leur bonne ou mauvaise conscience s'en trouve réconfortée, mais

ils « se doivent » de faire ce geste, sous peine de passer dans la société pour des paltoquets : ils appellent cela le sacrifice aux idées nouvelles et se croient ensuite en droit de traiter Sartre de petit garçon. Pour se donner du cœur (le chemin est si long jusqu'au boulevard de Strasbourg!) ils s'arrêtent à la *Petite Hutte :* c'est un apéritif bu sur le zinc d'un café, cela réchauffe et n'engage à rien. Orgueilleusement à l'écart sur les boulevards extérieurs, le *Maître de Santiago* frappe un grand coup et nos bonnes gens, pendant une demi-heure environ, à son exemple opteront pour le silence. Mais ils s'ennuient tellement avec eux-mêmes qu'épuisés ils solliciteront vite la conversation même d'un arriéré scolaire. Pétrouchka se brise le cœur avec sa petite trompette : c'est donc un imbécile. Eux, qui auront pleuré misère, prêché l'abomination de la désolation et attendu la fin du monde toute leur existence, mourront à quatre-vingt-dix ans.

A moins qu'il ne faille les achever : chacun sait que si l'on tue, c'est pour « apprendre à vivre ». C'est même le meilleur remède, il ouvre des perspectives infinies.

D'ailleurs que peut-on espérer de gens qui, avec les rudiments, ont appris des poésies du genre de celle-ci; on la trouve dans nos manuels à l'usage des écoles. Elle est signée Paul Gravollet . Proposer cette devinette à ceux qui stationnent dans les couloirs du métropolitain, les jours de grève perlée : « Une poésie de Gravollet : cherchez le poète. » Mais la voici :

Les épines, c'est méchant
Pour les petits enfants
Qui cueillent des églantines.
C'est très méchant, les épines!
Les épines, c'est sournois :
Sans rien dire, ça vous pique!
C'est très méchant, les épines!
Etc., etc...

Que peuvent-ils savoir du printemps, ceux à qui l'on fait craindre de cueillir des églantines, risque à se piquer et à saigner un peu? Qu'est-ce qu'un peu de sang au prix d'une églantine? Tout ne doit-il pas se payer? Ceux qui ne sont pas prêts à acheter leur printemps au prix du marché noir officiel n'acquerront jamais que des bonheurs au rabais, quelque part entre les Petites-Maisons et Petits-Ménages.

MARCEL SCHNEIDER.

UN NOUVEL HUMANISME

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE
Êtes-vous né entre 1884 et 1934... Oui!... Alors, saisissez votre chance.

GRANDIR
Vous le pouvez encore et devenir élégant, svelte ou fort par nouvelle méthode brevetée d'ÉLONGATION.
Succès garanti. Remboursé si non satisfait. Document gratuit sous pli fermé et discret.

VOTRE HOROSCOPE
Étude sérieuse, individuelle. Précision étonnante, conseils, direct.
Période de chance pour 3 ans.

VOTRE BONHEUR ASSURÉ
par les célèbres
PARFUMS IRRADIANTS « A »

JAN
CHAPELIER DE GRANDE CLASSE
La perfection est de ce monde.

APPRENEZ A DANSER
CHEZ VOUS

MUSCLÉ ET FORT!
Traitement rapide obésité. Maigreur et développement. Harmonie du corps.

MON SEUL REGRET
c'est de n'avoir pas connu plus tôt
L'ÉCOLE UNIVERSELLE

MARIAGES
Toute situation et région sans commission.
Envoi GRATUIT, fermé.
Liste 500 partis.

NEZ PARFAIT
est chose facile à obtenir.
Le Rectificateur américain breveté refait rapidement le soir en dormant tous les nez disgracieux.

Dans la peine, confiez-vous à
Mme ÉLIANE DEVILLERS
L'éminente missionnaire et voyante-astrologue. Conseils et retours d'affection.

IL FAUT affiner votre taille de 4 à 8 cm, la mode l'exige!
BARBARA
le réalise

Les journaux :

Berlin, mars. — Le nommé X..., 65 ans, vient d'être arrêté pour avoir tué et dépecé sa femme. Il avait fait des conserves de viande avec la chair de celle-ci. On a trouvé chez lui un certain nombre de pots encore non entamés. X... avait mis de côté la tête et les os. Il voulait en faire du savon.

Au cours de l'interrogatoire, X... a désigné l'un des pots et a dit aux policiers : « Donnez-moi un morceau. J'ai faim. »

LE CIVILISÉ.

NANTES-PARIS, 2e classe. Dans un coin du compartiment, sens de la marche, côté fenêtre, dédaigneux des enfants criards et des dormeurs de la journée, sûr de lui-même, le Juste parle.

Il a posé sur ses genoux *France-Dimanche* et *Paris-presse*. Le dernier Paul Reboux traîne sur la banquette, coupé largement avec le doigt. Déjà, pathétique, l'homme a parlé de Prague et de Madrid, des peuples asservis, des pays réprouvés où les prisons sont pleines, des capitales où l'on fusille — et maintenant qu'il aperçoit sur la Loire, à deux pas du train, un pont coupé dont nul ici ne saurait dire s'il a été détruit par l'ami ou par l'ennemi, le marchand de chevaux — car c'en est un — défend la civilisation.

C'est ainsi, et il faut que nous en prenions notre parti : parler de civilisation en 1948, c'est abord parler de la défendre. Contre l'est et contre le sud. Contre les noirs, contre les jaunes. Contre les blancs, contre les rouges. Contre les dictateurs à moustache et contre les puissants aux joues glabres, au menton romain. Contre Wagner, contre Gorki. Contre Gœthe, contre Cervantes. L'esprit ne souffle plus où il veut, l'esprit a ses frontières qui reculent, qui se rétrécissent. Paris est devenu la pointe avancée de l'Occident. La France est le rempart de l'Europe, qui est derrière elle. Racine, c'est Philadelphie, et Descartes, c'est Chicago. La civilisation se définit par la hargne et par le refus, ou, au mieux, par la guerre sainte.

Je songeais à des temps meilleurs où la civilisation se contentait d'exister et de rayonner pour atteindre à l'universel; où l'on pouvait parler des saintes choses de l'esprit sans se croire obligé de montrer les dents.

Alors est entré le contrôleur et le Juste a tiré son billet de son portefeuille — un admirable portefeuille aux reflets de sang, qui semblait vivre, et que chacun a regardé.

Et devant ce civilisé parlant de civilisation, j'ai, malgré moi, pensé à ceux qui serraient dans leur main durcie la crosse de leur revolver.

Ou qui attendent les Barbares.

CHARLES MAUBAN.

PARIS-SECRET 1948.

Je ne dirai par quels truchements j'ai obtenu d'un libraire de la rive gauche l'autorisation de demeurer accoudé à la caisse pendant une après-midi. Mais voici le journal que j'ai pu tenir et que je livre dans sa simplicité, sinon dans son intégrité car j'ai opéré comme de juste un choix judicieux parmi les sujets qui m'ont été soumis, ayant sans cesse le souci d'instruire mon lecteur :

14 *heures* 30. — Trente-cinq ans, propre, jolis yeux, couleur du trench coat (américain) assorti à la moustache. Il entre, regarde en rêvant le rayon de soleil et de poussières colorées planté dans le carrelage, incline la tête pour contempler à son aise *Au temps du bœuf sur le toit* de Sachs, préface de Fraigneau. Sur interpellation il déclare chercher *Le manuel de perfectionnement du comptable*, « ou un titre du même genre. » Or, le libraire se veut libraire littéraire. Il a un geste de dénégation offensée. *Exit* le monsieur en quête de perfection.

14 *heures* 35. — Une dame forte, foncée, charnue et traînant une petite fille habillée en petit garçon. Elle dit : « Vous n'avez pas un livre sur Christophe Colomb, n'est-ce pas? » N'attend pas la réponse et repart tranquillement. Elle a raison, nous n'avons pas d'ouvrage sur Christophe Colomb.

Le libraire et sa vendeuse déplorent cette promptitude à fuir; tout en divergeant d'ailleurs sur les produits de remplacement qui eussent pu lui être suggérés. Le libraire suit son idée : *Le maître de Santiago*, *Le carrosse du Saint-Sacrement*, *La vie espagnole au XVI*e *siècle*, *La maison de Bernarda*, etc. La vendeuse n'a pas été touchée par cette coloration de pensée hispanique et n'a retenu que l'aspect voyage : *Corsaires et flibustiers*, *Le merveilleux voyage de Marco Polo*, *L'amour à Tahiti*, les bouquins de P.-E. Victor.

14 *heures* 50. — Tous les deux très gentils. Ils ont cessé de se tenir par le bras parce que l'entrée est trop étroite pour passer à deux. Ils veulent le Guide bleu de la Corse. Pendant que le garçon paye, elle ouvre le guide. Les yeux agrandis, la voix gourmande, elle murmure : « Les îles sanguinaires »... En tous cas ils ont le guide à lire.

14 *heures* 55. — Un monsieur dépourvu de signes particuliers demande un traité de prothèse dentaire. Adressez-vous à une librairie spécialisée, dit le libraire. Spécialisée dans quoi?

15 *heures*. — Deux filles d'une trentaine d'années. Elles demandent : « Vous tenez les Jalna?... Faites voir ceux que vous avez... tiens celui-ci je ne l'ai pas encore lu, toi non plus?... Alors on le prend... »

15 *heures* 15. — Il est décoré de la Légion d'honneur, jaune et honnête. On voit d'emblée qu'il est inutile de surveiller ses mains. On lui demande ce qu'il veut et il répond par un geste vague et entendu. Il examine l'étal, feuillette les livres vichyssois, claque la langue, demande : « Et *Le temps de Caïn*, vous l'avez aussi ». La vendeuse fait un mouvement pour le lui montrer, il l'arrête : « Non, non, je voulais simplement savoir... » Il était venu voir si ses idées tenaient le coup. Il s'en va.

15 *heures* 30. — Un couple en route pour la cinquantaine, d'accent moldo-valague et de vêture Montparnasse-1922. « Avez-vous un traité sur l'élevage des poules? » La vendeuse propose de le commander. Conciliabule à voix basse, puis : « Non... il nous le faudrait aujourd'hui ». C'est ce matin, je suppose, qu'ils ont fait bilan, constaté leur *nième* échec, évoqué Rousseau, et décidé qu'on serait bien bête de ne pas retourner à la nature où les arbres prodiguent les fruits et où à partir d'une poule on en a cinquante, à la fin de l'année.

15 *heures* 45. — « Je veux ce livre, » dit cet homme rouge, roux, gros, confortable. Il désigne *Les cahiers secrets du connétable de Bourbon*. Il est énergique, paye avec assurance; au moment de sortir il se retourne : « C'est que, voyez-vous, dit-il, moi je suis de ceux qui n'ont pas digéré le coup qu'on a fait au connétable en lui faisant sauter ses droits à la couronne. Un coup monté, monsieur! Ils auront beau faire, nous sommes un certain nombre à ne pas nous laisser bourrer le crâne avec toute cette sale propagande. »

15 *heures* 55. — « Avez-vous un livre sur les maladies... vénériennes? » C'est un jeune homme de vingt ans; il a l'air ému; il est essoufflé. Il se trompe en payant et on doit le rappeler pour lui rendre ce qui lui revient.

16 *heures* 10. — Les cheveux en demi-brosse, l'air Peynet cet ange demande : « Je voudrais voir ce que vous avez comme livres

sur les plantes grimpantes?... Quoi? Aucun...» Déconcerté, il fait demi-tour. Hésitation au seuil de la porte, volte-face. « Vous aviez bien compris ce que je demandais : des livres sur les plantes grimpantes... »

16 *heures* 15. — Entre, timide et farouche, une petite fille de 13 ou 14 ans. Elle tortille nerveusement la couture de son trench-coat. « Je voudrais l'*Exilée* de Pearl Buck. — Nous ne l'avons plus, mademoiselle..., mais nous avons plusieurs autres romans d'elle, par exemple... — Ce n'est pas la peine. Je les ai tous lus. Il ne me manque que l'*Exilée.* »

La vendeuse m'explique que le cas de cette petite fille est classique. On s'intoxique au café, à l'alcool, aussi à Pearl Buck.

16 *heures* 20. — Cette grande jeune fille qui doit être bachelière ou même licenciée de quelque chose et servir de secrétaire quelque part, moissonne depuis cinq minutes parmi des valeurs sûres. Elle a choisi *Tel quel, Le soulier de satin, Le maître de Santiago.* Comme elle paye, une autre jeune personne du même genre qu'elle, en plus grasse, entre et lui dit bonjour. « Je vous ai aperçue de la rue, figurez-vous? Eh bien, vous en faites des achats! — Mais oui, nous sommes augmentées avec effet rétroactif sur un mois. Alors c'est presque de l'argent trouvé. J'ai décidé de consacrer cette aubaine à des livres. »

Après leur départ, le libraire a reconnu que cet usage de l'argent trouvé était touchant. Si M. Rouge-baiser ou Mlle Guêpière avaient été là, ils n'auraient probablement pas approuvé.

16 *heures* 25. — « Je voudrais un livre avec des photographies sur la Grèce. — Voici mademoiselle. — Il me plaît, mais pourquoi les photographies sont-elles vertes? C'est bien dommage. Moi, je vois la Grèce bleue. Et l'amie à laquelle je veux faire ce cadeau doit la voir en bleu également... » Le libraire et la vendeuse avouent qu'eux aussi associent la Grèce et le bleu. Vaincue par cette communauté de goût la jeune fille achète quand même le livre.

16 *heures* 30. — L'adolescent a demandé une traduction. Il est accompagné de sa sœur. Ils attendent. « Quel genre de traduction voulez-vous? — Une traduction de l'anglais ou de l'américain. — Un roman? — Oui, naturellement, un roman... La vendeuse essaye d'obtenir des précisions sur les goûts de ses clients. Vainement. Elle finit pas prendre un livre et le leur montrer. Ils regardent à peine, payent, mais sur le point de

partir, par acquit de conscience se font confirmer que c'est bien de l'américain que le livre est traduit.

16 *heures* 40. — Je m'étais fixé le prochain client comme ultime sujet. Ce ſut une dame incolore qui souhaitait « un roman-policier qui finisse bien ». Pour la première fois j'ai pris la parole pour démontrer que les romans policiers ayant pour source un crime, pour essence l'examen de l'énigme criminelle, pour conclusion la solution de cette énigme par la découverte du coupable, les romans policiers finissent toujours bien — si l'on appelle « bien » la défaite du criminel et la victoire policière.

«Eh bien, tant mieux, a dit la dame. En ce cas s'ils finissent tous bien donnez m'en un qui ait une couverture illustrée. »

Précisons que la dame en question était du genre femme d'avocat ou d'ingénieur.

En sortant de la librairie, je me suis étonné que le secret professionnel ne soit pas imposé aux libraires.

JACQUES LAURENT.

Les Journaux :

> LONDRES. — Mme Manning, député travailliste, ancienne institutrice, 60 ans, veut organiser un train spécial de 150 ménagères qui se rendront dans tous les pays d'Europe occidentale pour y prêcher la paix! Au cas où les hommes ne voudraient pas entendre raison et persévéreraient dans leur folie politique qui mène à la guerre, les femmes du monde entier passeraient aux représailles et menaceraient les hommes de ne plus vivre avec eux.

PETITE MUSIQUE DE NUIT.

Il est onze heures dix, chaque soir, lorsque je rentre chez moi. « Chez moi », c'est d'ailleurs une manière de dire. Je ne suis pas « chez moi », dans cette chambre d'hôtel, bien qu'il m'en coûte quatre mille francs par mois et des ruses impossibles pour être « bien » avec mon hôtelière. Il y a plus de deux ans que, pour la première fois, j'ai franchi cette porte, et toute ma fortune en ce monde tenait à l'aise dans une seule valise. A présent, l'idée d'un déménagement m'effraie un peu : com-

ment transporterais-je ailleurs tous ces menus objets, ces livres, ces revues, qui se sont, peu à peu, accumulés autour de moi, comme malgré moi, — ces alluvions d'une existence redevenue à peu près normale?

Il est onze heures dix quand je rentre, mon travail quotidien terminé. Alors commence ma vraie journée, ces deux, trois heures de liberté, de solitude que je m'offre chaque jour pour faire passer le reste. Je vais dire bonsoir à Y., dans sa chambre, nous bavardons un peu, pas trop longtemps, — il faut que, demain, elle se lève à sept heures. Puis, je retrouve mes bouquins, mes paperasses, l'article que je n'arrive jamais à commencer, le livre que je n'arriverai jamais à finir, faute de temps, toutes mes chères velléités nocturnes, — et deux, trois heures devant moi pour m'y consacrer, si...

Si l'ex-légionnaire de l'immeuble voisin ne rentre pas trop saoul, auquel cas les cris de sa femme, qu'il battra, m'empêcheront de penser à autre chose. Et, demain, j'aurai encore des mots avec le nègre fou de l'hôtel d'à côté, qui s'est mis dans la tête, une fois pour toutes, que je suis l'auteur de ce vacarme.

A moins que mon autre voisin, l'étudiant indochinois, ne rentre ivre, lui aussi, et l'alcool le met dans un état proche de la folie. Alors, il bousculera les meubles, poussera d'étranges cris, des gémissements, et psalmodiera des chapelets d'injures à l'adresse de la création tout entière et de la France en particulier.

Ou bien encore, le guitariste du sixième réunira des amis dans sa chambre, et chantera longtemps, de sa voix curieusement asexuée.

Au mieux, il ne se passera rien de tout cela. Et je n'aurai, pour bercer mes pensées, que le ronronnement de la machine du blanchisseur, qui tourne toute la nuit, et qui évoque si bizarrement le gémissement doux d'une femme, dans le plaisir (au point que, les premiers temps, je m'y trompais souvent).

Vers deux heures, j'ouvrirai ma fenêtre pour aspirer une bouffée d'air frais. Et le ciel sera beau. Et la cour sera comme un puits d'ombre. Il n'y aura plus de lumière qu'à la fenêtre du nègre fou de l'hôtel d'à côté, qui la laisse allumée toute la nuit.

Demain, tout recommencera. C'est ce qu'on appelle la vie quotidienne. Les hommes n'ont rien trouvé de mieux pour faire passer le temps qu'ils passent à ne pas vouloir mourir.

NOTRE PEUR QUI ÊTES AUX CIEUX...

L'autre soir, c'était fête, à Polytechnique. Vers minuit, on a tiré le rituel feu d'artifice. De ma fenêtre, rue des Écoles, j'ai regardé les feux de bengale illuminer le ciel, et mes vitres vibraient à l'éclatement des pétards.

C'est ainsi chaque année, à la même date. Il y a des gens qui ne le savent pas, ou qui l'oublient. Alors, le lendemain, un de mes amis, qui habite du côté des Gobelins, m'a dit que, dans son quartier, ses voisins s'étaient mis aux fenêtres, ou étaient descendus dans la rue. Et ce qu'ils avaient *vu*, de leurs yeux *vu*, c'était le ciel éclairé par les projecteurs de la D. C. A., qui y poursuivaient un avion inconnu. Et ce qu'ils avaient *entendu*, c'était le tir des canons de la D. C. A., et la réplique que leur donnaient les mitrailleuses de la « chasse » aérienne. Je ne dis pas qu'ils avaient *imaginé* voir et entendre cela, mais qu'ils l'avaient *réellement* vu et entendu.

Nous ne vivons pas seulement dans le monde de la Terreur, ô Thierry Maulnier : nous y sommes installés, c'est notre monde à nous, familier. Nous sommes dans la Peur comme chez nous. Nous y avons déjà nos petites habitudes. Demain, nous trouverons naturelles d'hypothétiques catastrophes. Nous sommes nos propres terroristes. Et c'est bien le plus inquiétant.

CLAUDE ELSEN.

CINQ FRANÇAIS MOYENS PARLENT AUX AMÉRICAINS

Le premier Français moyen monta sur l'estrade, la salle applaudit joyeusement. Chauve, rose, les petites moustaches cirées relevées en pointes, il sourit, conscient de ce qu'il représentait. Puis alla s'asseoir contre le mur en attendant que les radio-reporters de l'American Express commencent leur travail. Les Américains de Paris reprirent le gnâ-gnâ de toutes leurs conversations mâchonnées.

Ces radio-reporters-là parcourent depuis quinze ans le monde, un pays par semaine — ils arrivaient de Buenos-Ayres via

l'Alaska — afin d'expliquer aux habitants des États-Unis que la terre est belle et qu'il faut voyager. L'American Express, qui fait 800 millions de dollars de chiffre d'affaires chaque année, consacre un million à cette publicité — dix-neuf mille dollars par semaine, dont sept mille vont aux radio-reporters, qui étaient descendus au Ritz.

A côté de l'estrade étaient les boîtes à enregistrer, ou magnétophones. Sur l'estrade, deux micros, dont deux Américains souriants s'emparèrent. Négligeant la présence officielle de M. Pineau, ministre des Travaux Publics et des Transports, de Mr. Jefferson Caffery, ambassadeur des États-Unis, et de M. Jean Marin, vice-Président du Conseil Municipal, ils se mirent en devoir de « chauffer » le public. « Come along, disaient-ils, there's money in this. » Deux messieurs se présentent : Mr. Joe Rosenfield, de la Nouvelle-Orléans, qui vient d'envoyer un bateau — ou un train — de cadeaux à Orléans, et M. Lange, directeur des émissions américaines de la radiodiffusion française. On leur passe dans la boutonnière un crayon au bout d'une ficelle, avec mission de le détacher sans couper la ficelle. Ils auront mille francs s'ils réussissent; chacun des deux messieurs va s'asseoir dans un coin de l'estrade et s'évertuera pendant toute l'émission. « Come along, disent les reporters, there's money in this. » Voilà une brave femme. On sort des billets de 500 francs tout neufs. Un à un, on les fait glisser entre les doigts de la ménagère. Quand on lâche le billet, il faut qu'elle le saisisse avant qu'il ait glissé hors de sa main. Tout ce qu'elle attrappe est pour elle. D'abord elle est émue, elle n'ose pas, parce que son patron (me dira-t-elle ensuite) est dans la salle. Enfin ses doigts se dégourdissent, et elle s'enrichit rapidement. Bon prince, le radioreporter lui permet aussi de ramasser les billets qu'elle a laissés tomber. On s'amuse bien. « Come along, there's money in this. » Il nous faut un jeune homme, une jeune fille, et un ballon rose gonflé d'hydrogène. « Je mets le ballon entre vous deux. Vous vous enlacez gentiment, et vous vous serrez très fort l'un contre l'autre. Si le ballon éclate avant dix secondes, vous avez chacun mille francs; avant vingt secondes, vous avez cinq cents francs; après vingt secondes vous avez bien du plaisir. » Le jeune homme et la jeune fille sur l'estrade s'embrassent énergiquement, tout le monde éclate de rire, sauf le ballon.

Tel fut le « warming up ». Le Français moyen 1900 pouvait maintenant parler aux Américains, ce qu'il fit avec aisance, car il avait été élevé à New-Jersey et était guide de son métier.

Un hôtelier des Champs-Élysées lui succéda, avec ses ronds de jambe et ses gloussements professionnels de femme chatouillée. Puis un mannequin. Puis un Breton de Paris, marchand d'oignons aux Halles. Enfin un artiste peintre comme on n'en fait plus, chevelure sur les épaules et cravate rouge. Les Américains étaient dans le ravissement, moi aussi. Et j'admirai beaucoup le génie de ces radio-reporters qui, en une journée, la veille, avaient su cueillir dans Paris les images idéales de la France telle qu'on la voit à travers les lunettes de foire. Les radio-reporters tenaient fermement devant le micro leurs Français moyens, une main dans leur dos, évoquant assez bien le ventriloque en conversation avec sa marionnette. Ce jeu leur rapportait plus de trois millions de francs par semaine et beaucoup plus de trois millions d'Américains allaient apprendre par leur bouche à voix multiples que la France est conforme à leur désir.

JEAN DUCHÉ.

La Revue des Spectacles :

VENTRILOQUE

WALTER ROSS
Font Rozet.
Saint-Julien-en-Jarez (Loire).
Ventriloque imitateur.

POPOL
présente Toto et Titine.
11, av. Jules-Ferry, Rennes (I.-et-V.).

DE JIAGE (Tél. : Did. 10-18)
Le ventriloque moderne,
217, av. Daumesnil, Paris-12e.

NESTOR le Chat qui parle!
Une attraction qui déchaîne le rire.
Gyères, boîte postale 10, Clisson (L.-Inf.).

SUR LE COLONIALISME

La question n'est pas tant de savoir si l'on est colonialiste ou non, mais si le colonialisme s'accompagne nécessairement d'aveuglement et de crétinerie — sinon de malhonnêteté.

Un mot seulement pour la malhonnêteté : pour se donner le beau rôle, le colonialiste n'hésite pas à prêter d'ineptes projets à ses adversaires. Selon lui, l'anticolonialiste souhaite que la France soit boutée hors des territoires qu'elle occupe, si possible avec beaucoup de morts, que son influence disparaisse, que ses intérêts soient lésés. C'est dire que cédant à ce manichéisme délirant qui caractérise notre époque, les colonialistes font de leurs adversaires des traîtres et des complices d'assassins.

Heureusement, le problème n'est pas là, et je ne comprends plus très bien les termes employés. On pouvait très bien être anticolonialiste quand la France s'en alla, au XIX^e^ siècle, conquérir son « empire ». On pouvait penser — et des esprits très peu subversifs l'ont pensé — que c'était là risque inutile, dépense onéreuse, placement incertain. Mais la France est présente maintenant dans tous les continents et le problème ne peut consister que dans l'aménagement de cette présence.

Deux choses sont certaines :

1° Il n'est pas possible de proroger les statuts qui régirent jusqu'à cette guerre nos possessions;

2° Si la France lassée se retirait purement et simplement de certaines parties de l'Union Française, il se trouverait sans aucun doute une autre puissance pour la venir relever.

C'est dire que le seul problème à régler n'est pas d'ordre idéologique, mais pratique. Il s'agit d'organiser la présence de la France.

On ne veut pas croire qu'il soit nécessaire de faire ici la critique de la force exclusivement comme moyen de maintien : épuisée par la guerre, l'occupation, la crise économique, la France n'a les moyens ni financiers ni militaires de guerroyer indéfiniment en Indochine et à Madagascar, de prévoir mili-

(1) Nous présentons dans cette rubrique des textes qui nous paraissent devoir appeler la discussion. Et nous l'ouvrons à nos lecteurs qui désirent poursuivre le débat.

tairement les éventuels troubles d'Afrique du Nord, de ravitailler enfin des garnisons disséminées à travers le monde. La France n'a pas les moyens diplomatiques de pratiquer une politique coloniale qui, à coup sûr, se heurterait aux États-Unis, hostiles systématiquement aux entreprises coloniales. Ceci avancé sans même demander la valeur exacte de l'avenir d'une présence perpétuellement maintenue à la force des baïonnettes. Il faut se résoudre à admettre à la fois que l'histoire n'est point statique et que des diminutions de puissance sur le continent peuvent rencontrer certains échos outre-mer. Les guerres « civilisent » les indigènes : elles détruisent en eux certain tabou de la puissance occupante en même temps qu'elles leur donnent conscience de leurs possibilités, de leur force. Ce n'est ni par hasard, ni par la faute des méchants bolcheviks que le monde colonial tout entier a bougé après l'épuisement européen. L'Angleterre a évacué les Indes (1), les Hollandais se battent en Indonésie (tandis que l'O. N. U. examine cette question) et la France sent partout sourdre la dislocation. Il ne semble pas pourtant que la décomposition ait atteint un degré irrémédiable : la part du feu peut être faite, si l'on sait consentir de bonne grâce ce que l'on ne sera pas toujours en mesure de refuser, si l'on accepte de penser qu'un médiocre accord est préférable à une bonne guerre. L'emploi exclusif de la force préserve peut-être l'immédiat, mais il compromet gravement l'avenir. Qu'on prenne bien garde : qui veut trop sauver l'Empire, le perdra.

Certains arguments semblent d'autant plus hors de propos que l'essentiel des intérêts français n'est pas jusqu'à présent mis en cause. Tout esprit honnête est frappé par la modération des revendications formulées par les peuples colonisés. On pense à la phrase de Montaigne sur les guerres : « Cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes, il est plaisant à considérer combien vaines occasions elle est agitée. »

*

Il est certain cas où ce que l'on appelle la question coloniale ne devient plus qu'un problème d'élémentaire justice. Je pense à Madagascar. On se souvient peut-être qu'il y a juste un an, un soulèvement provoqua la mort d'une centaine de Français et de plusieurs milliers de Malgaches. D'incontestables atrocités furent commises par les insurgés. Toutefois, l'accusation reconnaît elle-même qu'ils avaient ordre de ne tuer que

(1) Les nationalistes viennent de triompher aux élections d'Afrique du Sud.

les Français qui résistaient, de s'emparer des autres, et d'épargner les femmes, les enfants, les missionnaires et les étrangers.

Il n'entre pas dans mon dessein ni de retracer la chronologie de ces douloureux événements, ni de me livrer à une critique de la peu vraisemblable version qu'en a donnée en son temps le Ministre de France d'outre-mer. Toujours est-il que, quelques jours après le retour au calme, des parlementaires et conseillers municipaux malgaches, des militants du Mouvement démocratique de rénovation malgache, ont été arrêtés et soumis à des interrogatoires qui, eux, me paraissent fort importants. Il semble que l'on ait voulu ménager les députés. On ne sait jamais, ils pouvaient un jour rentrer à Paris et parler. Mais les autres accusés furent soumis aux plus abjectes tortures, aggravées par les plus inadmissibles procédés judiciaires : certains furent passés à la baignoire, d'autres, complètement ficelés, furent traînés par les pieds tout le long d'escaliers, leur tête heurtant chaque marche, après quoi, épuisés, la police les conduisait devant le juge d'instruction : et si là leurs aveux n'étaient pas jugés satisfaisants, le magistrat les remettait entre les mains de la police (1).

Je m'excuse de ne rien apporter ici d'inédit aux lecteurs de *La Table Ronde*. J'ai, en leur temps, dénoncé ces faits dans un journal qui passe pour sérieux, dans *Combat*. Le Ministère de la France d'Outre-Mer, dont la susceptibilité est connue, ne m'a pas démenti. Ces faits remontent au mois de juillet dernier. Mais, en décembre 1947, 75 accusés, âgés pour la plupart de 19 à 25 ans, ont comparu devant le Tribunal militaire de Tananarive. Dès l'ouverture des débats, ils ont demandé au Président de ne pas tenir compte des aveux qu'ils avaient passés sous les pires tortures. Le Président, officier scrupuleux, déclara qu'il le savait et qu'il ne tiendrait aucun compte de ces aveux. A l'audience suivante, il fut remplacé par un magistrat plus docile. A la fin des débats, le Commissaire du Gouvernement requit 7 condamnations à mort. Le Tribunal en prononça 10, auxquelles s'ajoutent 19 condamnations aux travaux forcés à perpétuité. Et M. de Chevigné semble se féliciter sans rire qu'il n'y ait plus que 300.000 rebelles dans l'île.

Le problème colonial à Madagascar n'est pas exactement un problème colonial. Il est un problème de mœurs. Il consiste à

(1) On se souvient sans doute que le Pasteur Bœgner, dans sa très belle lettre au Président de la République, évoqua et stigmatisa ces procédés.

savoir si la France croit pouvoir se maintenir dans cette grande île par des procédés qui provoqueraient infailliblement la révolution ici.

*

Je rédige cet article 48 heures après avoir appris l'extermination de 175 soldats français en Indochine. S'il nous est arrivé peu de nouvelles aussi douloureuses depuis la Libération, on est tout de même en droit de demander avec précision aux dirigeants français pourquoi l'on se bat en Indochine?

Si l'on interrogeait l'opinion, elle répondrait : « Nous nous battons pour rester en Indochine, pour y conserver des bases militaires, pour y préserver nos intérêts économiques. » Mais personne en Indochine n'a jamais envisagé de nous chasser, de nous interdire l'entretien de bases, de réduire nos intérêts économiques. Ho Chi Minh lui-même n'a jamais envisagé l'Indochine en dehors de l'Union Française.

Il y a la guerre en Indochine. La France est engagée dans une guerre. L'opinion a le droit de demander au Gouvernement responsable de définir les raisons et les buts de cette guerre. Si l'on en croit l'adversaire — et jusqu'à une mise au point française force nous est de le croire — il s'agit de l'Union des 3 Ky, de l'encadrement des forces viet-namiennes, et de la représentation diplomatique de la République du Viet-Nam, moyennant quoi un traité d'alliance militaire et des accords commerciaux seront conclus par le Viet-Nam, reconnu indépendant, avec la France. Si nous comprenons bien, il s'agit d'un statut comparable à celui des Dominions, avec plus d'avantages encore pour la Métropole.

Ici s'insère un incident qui serait presque comique si des vies françaises n'étaient engagées chaque jour : il semble que le Gouvernement ait pensé que les exigences viet-namiennes étaient irréductibles et qu'il suffirait, pour les aménager, de traiter avec un empereur détrôné, Bao Daï. Passons sur l'aspect dérisoire de cette négociation engagée entre un Gouvernement qualifié — le nôtre — et un homme dont l'autorité reste à vérifier. Il semble que les gouvernements souverains aient généralement été plus prudents avec les gouvernements en exil. Mais là n'est pas la dérision; l'ex-empereur Bao Daï ne veut visiblement pas ne devoir le recouvrement de son trône qu'à l'appui français. Il s'est montré, dans les négociations, au moins aussi exigeant que le président Ho Chi Minh. Alors, faute de trouver un interlocuteur compréhensif, la France continue la guerre. Je ne crois pas que l'on facilite la claire vision

du problème indochinois en l'encombrant de questions de personnes. Il importe très peu de savoir ce qu'auraient commis il y a *x*... années, Duong Bac Maï ou Trang Ngdoc Danh (1). Il importe seulement de savoir ce qu'ils veulent et ce qu'ils représentent. Il importe seulement de savoir si leurs revendications sont incompatibles avec les intérêts français. Pour cela, il faut préciser publiquement les unes et les autres.

*

Malheureusement, ce n'est pas seulement à Madagascar et en Indochine que s'éprouve le manque d'imagination politique du Gouvernement Français. Il est d'autres colonies où le malaise, pour ne s'être pas manifesté encore de sanglante façon, n'en est pas moins vif : je pense au Maroc.

Plus ou moins obscurément, les Français ont mauvaise conscience pour l'Indochine. C'est un vieux problème, déjà évoqué par Mme Andrée Viollis et André Malraux. La situation y nécessita déjà un voyage de M. Paul Reynaud, alors ministre des Colonies, autour des années 30. On ne surprend donc personne en disant que tout n'y va pas pour le mieux.

Pour Madagascar, les Français n'ont pas de conscience du tout. Rien ne les surprend plus que la possibilité d'existence d'un problème malgache.

Mais pour le Maroc, ils ont bonne conscience : là nous avons eu Lyautey.

Oui, nous avons eu Lyautey, grand administrateur, certes, mais pas beaucoup moins exempt qu'un autre d'erreurs, et puis il y a quelque vingt ans que Lyautey n'est plus au Maroc et que ce pays s'est développé, prenant conscience de ses richesses et de ses possibilités de devenir.

Le Maroc bénéficie, dans ce que l'on appelle l'Empire, d'un régime tout à fait particulier. Ils constitue un protectorat. En effet, le maréchal Lyautey reconnaissait lui-même qu'à notre arrivée au Maroc « nous avions trouvé un État, et un peuple. Il passait, il est vrai, par une crise d'anarchie, mais une crise relativement récente et plus gouvernementale que sociale ». C'est pourquoi il avait été décidé que l'action française se bornerait à « introduire toutes les réformes administratives, finan-

(1) Exemple d'incohérence : le Gouvernement Français, pour des raisons qui lui sont propres, veut se débarrasser de Trang Ngdoc Danh. Il le fait mettre en prison et inculper. Mais comme il ne parvient pas à constituer le moindre dossier, le Parquet met l'inculpé en liberté provisoire. Tel est pris qui croyait prendre : on ne peut pas expulser un inculpé...

cières et militaires dont le Gouvernement marocain a besoin pour le Gouvernement de l'Empire. » (Traité du 30 mars 1912). Portant un toast au Sultan Moulay Hafid, Lyautey s'exprima en ces termes : « Je porte un toast à la santé de S. M. le Sultan souverain de ce pays que j'ai avant tout la mission d'aider à raffermir son autorité. » Et le premier résident français précisait le 3 novembre 1920 : « La conception du protectorat est celle d'un pays gardant ses institutions, son gouvernement et s'administrant elle-même avec ses organes propres, sous le simple contrôle d'une puissance européenne. Ce qui domine et caractérise cette conception, c'est la formule contrôle opposée à la formule administration directe ».

C'était la préfiguration d'un statut des Dominions vers lequel il était fatal que nous nous acheminions. C'était compter sans le confusionnisme, sinon l'avidité de certains Français, qui n'hésitent pas maintenant à traiter de *séparatistes* les nationalistes marocains, les prenant pour des Bretons ou pour des communistes, oubliant seulement que le Maroc persiste à demeurer une nation, séparée de la France par une certaine Méditerranée.

Mais venons aux faits : personne n'a contesté l'œuvre accomplie par la France. Ne la contestons pas, mais ne la sublimons pas non plus. Parce que l'on pourrait nous demander si cette œuvre a été accomplie pour les Marocains, c'est-à-dire par philanthropie ou pour satisfaire aux nécessités de la colonisation et de l'établissement des Européens. Si nous ne la sublimons pas, nous pouvons dire simplement : la France a accompli au Maroc une œuvre valable en ce qui concerne le développement du réseau routier, des chemins de fer, des hôpitaux et à la construction de certaines villes. Il reste beaucoup à accomplir, devant quoi la France rechigne, assez légitimement à notre sens : notre pays peut-il disperser ses forces, faciliter le développement de la nation marocaine alors qu'il n'a pas fini de relever la métropole de la guerre? Là où les choses deviennent moins admissibles, c'est dans notre réticence à laisser les Marocains réaliser eux-mêmes ce développement. J'ai horreur de tout ce qui évoque de près ou de loin le paternalisme. Mais puisque, sur le plan colonial, c'est le système de référence le plus utilisé, que l'on me permette de dire que nous nous conduisons au Maroc comme un père malade à qui la bonne santé de son fils porterait ombrage.

Rien de plus modérées dans le fond que les revendications des nationalistes marocains. Je dis les revendications et non

les griefs, je dis dans le fond et non dans la forme. Les griefs se sont accumulés, ils ont donné naissance à une certaine outrance d'expression qui disparaîtrait si la France facilitait elle-même le règlement de situations absolument inadmissibles. Je voudrais prendre deux exemples seulement; le problème de l'enseignement et celui de la justice.

50.000 enfants marocains et 50.000 enfants français fréquentent les écoles. Mais il y a 8 millions de Marocains et 300.000 Français. Le lecteur appréciera la proportion. Dans un discours de novembre 1944, le Sultan du Maroc dénonça l'ignorance, l'inculture des Marocains. Avec une certaine maladresse, la Résidence s'empara de ce discours et le fit suivre d'un petit commentaire selon lequel S. M. le Sultan reconnaissait elle-même la paresse de ses sujets, c'est-à-dire la nécessité de la présence française. Le sultan répliqua par un communiqué qui ridiculisait les autorités représentatives françaises, selon lequel le souverain n'avait pas voulu adresser le moindre reproche à son peuple, mais seulement constater la carence française dans ce domaine.

De toute évidence, le développement de la scolarité au Maroc coûterait fort cher et la France n'y est que depuis peu de temps. Mais on comprend mal (1) la mauvaise grâce de la France à laisser le Gouvernement Chérifien créer des écoles libres, faire venir des professeurs à ses frais et envoyer ses étudiants à Paris.

Le problème de la justice est encore plus flagrant : n'importe quel caïd peut envoyer en prison pour deux ans n'importe quel Marocain, sans procédure, sans instruction, sans défense et sans appel. Ce règne parfait de l'arbitraire, le Sultan, soutenu par les partis progressistes marocains, a voulu y mettre fin. C'était compter sans la Résidence, plus royaliste que le Sultan, plus traditionaliste que l'Istiqlal, qui s'est opposée à toutes réformes sous prétexte qu'elle était gardienne des traditions. Mais puisque le Sultan semblait vouloir prendre des initiatives, encourant ainsi une grande popularité, la Résidence Française,

(1) A moins de trop bien comprendre : « l'instruction ne doit pas être distribuée et imposée *larga manu* comme une quinine, mais proposée à petites doses comme une prime, un honneur réservés à l'aristocratie indigène. Il est entendu que dans la pensée de la nation conquérante, cette jeunesse des écoles recrutée parmi les fils des notables doit devenir une pépinière de fonctionnaires du Gouvernement local ou d'agents subalternes de nos administrations » (*Manuel de politique musulmane*, Paris).

ne reculant devant aucune imbecillité, soumit à sa signature un décret aux termes duquel le cri de « Vive le Sultan » serait considéré comme subversif et passible de sanction.

Ça, c'est pour le ridicule. L'odieux, je l'ai sous les yeux, sous la forme d'un tableau des rationnements au Maroc, en octobre 1947. Pardon, de tableaux, car il va de soi que les Marocains et les Français n'ont pas les mêmes besoins, que les enfants marocains n'ont pas besoin de supplément de sucre, ni de lait condensé, que les Marocains n'ont pas besoin de linge de corps, ni de couverture et qu'enfin les lames de rasoir sont superflues pour eux : ils n'ont qu'à se laisser poussr la barbe.

*

Je supplie le lecteur de ne pas voir dans cet article un réquisitoire contre le colonialisme (non que je ne sois capable d'en formuler un — mais ce ne fut pas mon intention ici). Ce que je voulais dire et ce que j'aurais voulu qui transparût à chaque ligne de cet article, c'est ma conviction que le colonialisme ne peut être justifié, validé, que par une certaine hardiesse, que par une conscience certaine des réalités, et que l'état d'esprit qui consiste à considérer les territoires d'outre-mer comme des « possessions », à nier qu'il existât de légitimes revendications chez des populations, fussent-elles moins évoluées que la population française, à ne jamais voir que le point de vue égoïste des intérêts français, que ce point de vue, *parce qu'il est chimérique*, ne peut mener qu'à la perte totale des territoires où l'on est pourtant encore disposé à nous accueillir si nous savons y être généreux sans paternalisme, efficaces sans oppression.

ROGER STÉPHANE.

P.-S. Le déroulement des élections algériennes, et sa signification mériteraient tout un article. Rien n'est plus grave que la tromperie sur la marchandise : mieux valait pas d'élections que le simulacre qui en a été fait.

Mais on est surtout sidéré des conclusions optimistes (et donc fantaisistes) qu'en tirent des hommes qui ne peuvent pas ignorer les procédés de pressions employés, procédés qui n'ont rien à envier à certaines élections totalitaires.

ÉTUDE ET DOCUMENT

TÉMOIGNAGE POUR ERNST JÜNGER

Cet homme de guerre qui refuse de se mêler aux fêtes d'une victoire, et qui, s'enfermant dans sa chambre, au cœur de la capitale d'un pays conquis, écrit sur une page blanche ces deux mots : *la Paix*, j'ai le droit qu'il m'émeuve. Mais je mentirais si je disais qu'il m'étonne.

Il est toujours difficile de parler de soi, quand je retrouve dans le message d'Ernst Jünger (décoré, comme officier subalterne, de la plus haute distinction militaire allemande), l'essentiel de celui auquel je pensais, alors que, au début de 1945, nous vivions enfin dans la certitude de la défaite ennemie, encore qu'elle ne tînt peut-être qu'à six mois de retard dans la préparation des armes secrètes. Mes amis me traitaient de pessimiste parce que que je revenais de la guerre avec sa haine, profondément enfoncée dans le cœur. J'étais inexpliquablement pour eux le soldat qui ne célébrait pas son métier, et le pilote qui détestait sa machine, parce qu'elle ne servait plus qu'à foudroyer l'humanité. L'espèce n'en est pas si rare.

De l'autre côté de la Manche, tandis que la *Luftwaffe* nous envoyait des bombes volantes, nous partions, au crépuscule ou en pleine nuit, lancer les raids de terreur qui réduisaient en cendres les villes de Bavière ou de la Ruhr. Et les mêmes questions se levaient en nous, de la même épaisse angoisse. Qu'elles naquissent chez moi, de ma propre naïveté et de mon désespoir de mener cet horrible métier à quoi les inventeurs des camps de concentration nous avaient contraints, il n'y avait là rien d'étonnant. Mais que le lansquenet d'*Orages d'Acier* et de *la Guerre, notre mère* leur permît de se frayer un chemin à

travers ses frénésies de jeunesse, j'en éprouve, à distance, une sauvage consolation. Il y avait déjà un grand chemin parcouru, des deux livres que je cite, au dernier que j'avais lu en 1941, *Jardins et Routes*. Le capitaine Ernst Jünger avait vieilli. Il avait été bon pour les soldats français, que la changeante fortune des armes accablait. Je m'étais juré de l'épargner à mon tour, si le hasard des combats le plaçait, désarmé, en face de moi. Il pressentait les horreurs qui venaient. Il pensait à l'Europe. Nous y pensions aussi, et notre Europe n'avait pas le même Dieu que le sien. Mais il était un capitaine vainqueur, et son mérite était plus sûr que le nôtre, de s'élever au-dessus de sa victoire. Même s'il y sentait déjà bouger le désastre.

« En ces années, les prisons ne suffisaient plus, et les armées » des déportés privés de toute justice languissaient dans des » geôles où la mort paraissait l'unique bienfait. Plus d'un fut » saisi sur les marches du tribunal qui l'avait acquitté. Et de » même se remplissaient les camps dans lesquels le travail forcé » allait jusqu'à son terme voulu et prémédité : l'anéantissement. » Celui qui dépérissait ainsi était mort depuis longtemps pour » les siens, car ces cervelles dépravées s'entendaient à empêcher » que le moindre signe parvînt jamais des caves du supplice. » (p. 54). S'il s'agissait là des camps nazis, tomberait la dernière réserve que j'apporterais à louer ce livre, aussi haut que j'aimerais le faire, moins pour sa langue qui me semble trop décorative et ampoulée, et que la pensée ne justifie plus, comme autrefois, dans ses grands voiliers romantiques, que pour son courage intellectuel. Mais il ne s'agit pas des camps nazis. C'est dommage. Car deux ennemis « héréditaires », par surcroît officiers de métier, auraient dû se tendre la main.

Ils savent toutefois que les canons qui protègent ce genre d'anéantissement ne doivent plus être l'argument suprême des gouvernements. Et j'ajouterai, pour me séparer de Jünger, que c'était cette idée, qu'il existait en Allemagne une organisation d'extermination, qui nous donnait la force de remonter dans nos avions. Cette seule idée-là. Et pas une autre.

JULES ROY.

Les lettres dont nous publions ici de très larges extraits ont été écrites par Ernst Jünger sous forme de circulaires à ses amis dans le courant de 1946. La Paix, *dont les éditions de la* Table Ronde *viennent de publier la traduction française, connaissait alors en Allemagne et dans toute l'Europe un succès en traînée de poudre. L'auteur, qui vivait en zone anglaise, sans facilité de déplacement ni de communication, voulut éclairer ses amis sur son œuvre et répondre à ses adversaires. Il demandait qu'on ne « communiquât ces lettres qu'à des amis, non que le contenu en fût secret, mais parce que des amis seuls pouvaient le comprendre ».*

Deux ans se sont écoulés, les passions se sont apaisées, mais La Paix *n'a pas perdu, bien au contraire, sa nécessité ni son influence. Il nous a semblé que l'édition de ce texte en français serait éclairée par les explications qu'en donne Ernst Jünger lui-même. Les lecteurs qui l'ont aimé y trouveront de nouvelles raisons de l'approfondir. Ceux pour qui l'existence même de Jünger est un scandale permanent n'y trouveront certes pas de justifications supplémentaires à une haine infondée. C'est Jünger écrivain qui, dans ces trois lettres, explique l'homme Jünger.*

PREMIÈRE LETTRE A MES AMIS.

Kirchhorst (Hanovre), 15 *juillet* 1946.

...Depuis que *La Paix* circule, voici un an déjà, cette petite œuvre a provoqué bien des discussions ouvertes, bien des attaques aussi. Chacun de mes livres a trouvé son destin particulier, suivi son chemin propre. Quant à celui-ci, je me suis moins étonné de son influence que de la manière dont elle s'est diffusée. Il a donc été possible à un individu isolé, ne disposant pas de machines, d'imprimeur, de presse, de propagande, sans aucun secours politique, de dispenser des idées plus rapidement et plus efficacement que ceux qui possèdent tous ces moyens. Cela m'a d'abord prouvé pratiquement que les idées créent leur organe, et aussi que la multiplicité des organes ne peut pas remplacer la pensée. Cette révélation était importante de mon point de vue, elle l'était beaucoup plus au sujet des rapports de la liberté et de la technique.

...On ne peut pas compter le nombre des copies : de jeunes

ouvriers, des prisonniers dans leur camp, des groupes d'étudiants et d'étudiantes, des membres du clergé régulier et séculier, de petites dactylos, se sont réunis pour y passer des heures de leur repos nocturne. Des officiers et des soldats anglais, français, américains, ont traduit *La Paix;* il m'en est revenu des exemplaires copiés à la main et à la machine, photocopiés et même imprimés. J'ai appris que dans les camps de prisonniers du Maroc, d'Écosse, du Canada, comme à Oxford, chez des évêques comme dans les cachettes des persécutés politiques, on parlait de ce livre. Quand dans la même semaine un pasteur danois, le chef de l'école de guerre polonaise, un officier de marine anglais et un jeune Français qui avait lu *Sur les Falaises de Marbre* avec ses camarades du maquis, ont été conquis par ce livre, j'y vois le signe qu'il porte en lui l'élément vital qui détruit les frontières. J'accepte très volontiers d'être le combattant, l'auxiliaire de cette rupture.

Je dois à *La Paix* une autre découverte : elle m'a apporté les premières attaques contre moi. Il est assez remarquable que mes autres travaux aient provoqué une approbation unanime et sans restriction, *Mobilisation totale* par exemple qui date de 1930. Ce livre touchait l'un des principes fondamentaux de notre époque, et lorsque je repris son thème en 1934 dans *Feuilles et Pierres,* je fus bien obligé de dire que « ce livre était déjà assimilé par la conscience universelle ». Je ne jugeais vraiment pas la chose aussi bonne que certains esprits, qui ne pensent qu'en fonction d'un parti pris, le prétendent aujourd'hui. Cette conception au demeurant me parut vérifiée, quand Roosevelt en 1944 se vanta d'avoir « réussi la plus grande mobilisation totale du monde ». La deuxième version de *Mobilisation totale,* celle justement de 1934, a avec *La Paix* et avec *Visage de l'ouvrier* des rapports planétaires.

Je supplie instamment mon lecteur de considérer ma carrière d'écrivain comme un tout, où l'on peut sans doute distinguer des époques, mais non des contradictions. Je me refuse à compter au nombre infini de ces gens qui refusent aujourd'hui de se souvenir de ce qu'ils étaient hier. Si ma pensée s'est fixée sur la paix, c'est que je sens le moment venu malgré tout, et que je puis servir cette cause. Je ne considère pas cela comme moins honorable que d'avoir bâti des projets d'armement lorsque des chaînes injustes entravaient ma patrie. Dès l'instant que je me suis aperçu que des assassins voulaient devenir les avocats de la bonne cause, je me suis retourné contre eux. J'ai le droit de prétendre que, bien qu'étant demeuré dans ce

pays, je me suis tenu écarté des tyrans. Le peuple et ses despotes, comme l'étranger, l'ont su. Un article tel que celui de Francis Campbell dans l'*American Mercury* de juillet 1944 à propos de *Sur les Falaises de Marbre* aurait justifié une douzaine de condamnations à mort.

C'est là justement où le bât blesse certaines intelligences qui préfèrent le nier. C'est de là que viennent les attaques de ceux qui cherchent à se venger sur moi d'avoir crié « Heil Hitler » ou ont simplement besoin d'un alibi. Ce faisant, ils soulignent la différence entre eux et moi. Les pierres qu'on jette dans mon jardin sont des pierres de touche. Elles briseront ce qui est poterie, feront sonner comme une cloche ce qui est coulé dans le bronze. Les tireurs font résonner le but, ce qui n'était pas dans leur intention. Je vois avec plaisir qu'on se mesure à moi.

Un mot encore à tous ceux qui m'offrent leur aide. Je suis dans une situation où l'on a bien besoin d'aide. Pourtant des amis mêmes peuvent vous nuire. J'attends une réserve particulière de ceux qui possèdent des moyens de reproduction quelconque, journaux, revues, maisons d'édition, correspondances... Des débats bien intentionnés, mais nourris par de maigres matériaux ou pauvrement écrits, ne me servent pas. Celui qui récuse en bloc l'Allemagne d'aujourd'hui, je n'attends pas qu'il fasse exception pour moi. Celui qui ne veut parler de moi qu'à moitié ferait mieux de se taire.

Je demande également qu'on ne prenne pas position dans un style de ce goût : « Quel dommage qu'on les ait condamnés au silence! » Je sais qu'on tient aujourd'hui les auteurs comme des manières d'épiciers pour chacun de qui on se demande s'il convient d'ôter à leurs livres l'asile du magasin. Il paraît bien que les écrivains acceptent cette assimilation. Les libraires de Rhénanie m'ont fait savoir qu'ils avaient banni mes livres des rayons où ils venaient peut-être de réintégrer Spinoza. Tant que les jeunes Allemands recopieront ces livres à la main, on pourra se féliciter de ces mesures. Et même, si ce n'était plus le cas, il importerait peu que les bouquins s'empoussièrent ou non dans les bibliothèques. Il n'y a pas d'écrivain qui, tel Chateaubriand, n'écrirait et ne penserait dans une île déserte aussi bien qu'à Paris, il n'en est pas qui, en reposant sa plume, ne sente ce que Gœthe voulait exprimer par ces mots : « C'est en moi-même que tout s'est formé. »

Je demande encore qu'on n'aille pas pour moi faire antichambre chez les maîtres actuels du papier et de l'encre grasse;

ce serait prouver en quelque sorte que l'on peut me mesurer à l'échelle du monde des questionnaires et des cartothèques. Je l'ai toujours méprisé, je continue.

Il me suffit d'être compris des combattants et des plus grands esprits. « Si nous avions a décider, nous deux seuls, il faudrait ce soir allumer les bougies, car nous déciderions la paix », me disait Pablo Picasso en 1942. Mühsam, le vaillant anarchiste qui devait par la suite être atrocement assassiné, me disait la même chose. Ces mots valent pour moi les plus grands ordres militaires. Savoir la guerre ou savoir la paix, ce sont deux notions très dépendantes.

...Depuis mes débuts, j'ai embrassé les problèmes de notre siècle et je sais le danger qui leur est attaché. La paix est maintenant essentiellement brûlante, des intérêts incroyables, des oppositions aussi incommensurables en dépendent. L'occupation cache en elle des dangers qui ne sont pas moindres que ceux de la guerre. Lorsqu'en pleine guerre, j'écrivais sur une page blanche le mot *La Paix*, je pressentis que cet acte me menaçait d'une mort bien plus atroce que celle du champ de bataille. Beaucoup de mes amis étaient morts d'un coup de feu pendant la première guerre; ce sort, pendant la seconde, fut réservé aux veinards. Les autres pourrirent dans leurs cellules, le bourreau les pendit.

Je crois qu'aujourd'hui l'extrême lucidité et le courage absolu peuvent assurer une paix sans esclavage. Les cœurs libres, les cœurs courageux du monde entier se retrouvent pour ce combat dans la lice très étroite où il s'est engagé.

A celui qui a la vocation, de faire bonne contenance.

DEUXIÈME LETTRE A MES AMIS.

Kirchhorst, 8 *août* 1946.

...La campagne de presse contre *La Paix* s'accentue, et il apparaît très souhaitable de rectifier par le truchement de ces lettres les erreurs les plus grossières, et de renseigner les lecteurs qui donnent aux faits leur pleine valeur.

On a l'impression que l'influence d'une certaine propagande à sens unique s'est fortement restreinte. Le Troisième Reich a épuisé aussi dans ces matières le capital de crédulité. Les

lettres du « lecteur inconnu de Berlin » me prouvent que la capacité de lire entre les lignes a fait des progrès réjouissants.

Pour moi, cet empressement surprenant autour de *La Paix* fait partie des douleurs de son enfantement et par sa gravitation propre il lui fraie un chemin avec l'aide de ses adversaires eux-mêmes.

Aucun pamphlet ne manque à cette objection que *La Paix* est une « provocation à la Russie ». Abstraction faite de ce qu'un simple individu ne peut provoquer un immense empire, je dois à l'école prussienne qui m'a élevé une connaissance exacte des rapports germano-russes et de leur valeur. Connaissance indépendante de la conjoncture politique. Sous le Troisième Reich en 1934, je me suis prononcé pour une amitié inconditionnelle avec la Russie par un article qui causait encore en 1940 une perquisition et la saisie d'une correspondance par la Gestapo. Je le faisais aussi savoir à la « Résistance » par l'intermédiaire de Niekisch. Pensant qu'il y a beaucoup à apprendre dans ce nouvel ordre social, j'ai appartenu à la « Société d'étude de l'économie planifiée » jusqu'à sa dissolution et j'ai été l'hôte de l'ambassadeur de Russie à une époque où la mode en était passée depuis longtemps.

Ailleurs je lis que « je me suis glorifié de compter parmi les hommes du 20 juillet ». Je conserve sans doute la plus haute estime pour ces hommes que j'ai pour la plupart personnellement connus, et je n'ai pas craint de me compromettre en leur remettant *La Paix* en dot pour leur politique extérieure bien que je n'aie pas partagé leur conception. La vérité a sans doute un pas plus long que la découverte, elle viendra bien au jour sans mon intervention. Speidel, chef d'État-Major de Rommel, m'écrit justement : « je remanie ma Vie de Rommel où j'ai évoqué votre visite au Quartier Général et la profonde impression que *La Paix* a produite sur le Maréchal ». Je crois donc que je puis tranquillement laisser le soin de juger mon rôle en ces circonstances aux hommes qui ont joué alors plus que leur vie.

...Un des pamphlets de la *Tägliche Rundschau* du 28 juillet met le plaisir évident du dénonciateur à rapporter que le gouvernement militaire américain a découvert à Marbourg une imprimerie clandestine et qu'un Bannführer de la Jeunesse Hitlérienne y composait *La Paix*. Depuis des mois je connaissais le fait par la visite du professeur américain Knoll qui m'avait remis un des exemplaires imprimés. J'en désapprouvais non seulement l'illégalité mais les fautes de la préface et les

grosses mutilations du texte. Étant donné que *La Paix* est recopiée en de multiples endroits que j'ignore, il est mathématiquement certain que d'anciens membres du parti s'en mêlent. Ils font enfin quelque chose de raisonnable...

TROISIÈME LETTRE A MES AMIS.

Kirchhorst, 1er *septembre* 1946.

J'apprends que le succès de la campagne de presse dirigée contre moi n'a pas dû satisfaire beaucoup ceux qui l'avaient commandée. L'indignation « spontanée » dont on espérait soulever le peuple est non seulement restée stagnante, mais de nettes preuves de désapprobation se sont fait jour. Si l'on songe à l'incroyable dépense d'argent, d'influence, de moyens, qu'on a dirigée contre un homme seul, le résultat est assez piteux. Il paraît que l'on veut maintenant aller dans les villages et mettre en branle la presse de province.

Mes amis à leur tour vont entrer en lice. L'expression de leur pensée est limitée, on ne manque pas de tenter de les intimider. Je sais pourtant que je puis me reposer sur leur imagination. Le Troisième Reich a rendu parfaite la réaction contre l'étouffement sous la masse. Aux enthousiasmes je donne encore quelques conseils :

Premier principe : la « stricte légalité ». Dans ce domaine je puis attendre de pied ferme. Deuxième principe : n'employer que des moyens intellectuels; je désire que mes adversaires et mes amis soient ainsi nettement différenciés. Troisième principe : travailler de ses mains. La valeur de la polycopie croît dans la mesure où elle s'abstient de la machine. Un exemplaire unique de *Sur les Falaises de Marbre* recopié à la main a autant de valeur qu'une édition imprimée. La diffusion foudroyante de *La Paix* est fondée sur ce mode de fabrication, ce qui rend mes adversaires perplexes. Il s'agit d'entretenir la production en permanence. La copie d'un livre est un acte qui l'emporte infiniment sur sa vente. On ne regardera pas au temps qu'on y mettra.

Limitez aussi la lecture à haute voix à la plus petite communauté organique, un cercle d'amis restreint, une famille. Le quart d'heure que me consacrent deux hommes est bien plus

important qu'une conférence à la Radio, écoutée par cent mille auditeurs. Aux moments où l'on me sait particulièrement en danger, une courte pensée quotidienne me réconforte. La citation d'une phrase, le commentaire d'un passage. Je veux à ce propos noter que pour moi mon œuvre est un tout d'où je ne retranche rien. Entre la *Mobilisation totale* ou l'*Ouvrier*, il y a avec *Jardins et Routes* le même rapport qu'entre l'Ancien et le Nouveau Testament, leur ordre indique les dimensions entre lesquelles je veux être compris.

Surtout pas de contre-attaques car il est primordial que les coups qu'on me lance tombent dans le vide. La fièvre même avec laquelle on s'efforce d'imaginer des rapports entre Hitler et moi révèle la faiblesse des inventeurs. Hier comme aujourd'hui leur pensée ne cesse de tourner autour de cet homme. Le métier d'écrivain est pour eux une sorte de prébende dispensée tantôt par un parti tantôt par un autre. Ils n'ont qu'une préoccupation : empêcher le voisin de « faire son métier ». Nos écrivains qui se louent à la journée, que leurs maîtres tiennent avec la laisse du congé qui menace chaque jour, ne s'élèvent pas plus haut que cela. De cette condition naît la haine morne et toujours en activité qui distingue ces prophètes. Elle peut effrayer les petits fonctionnaires de la littérature qui tremblent depuis des années qu'on ne leur supprime le papier. Le sérieux stupide avec lequel ils se cachent l'un derrière l'autre dépasse la « mise au pas » (Gleichschaltung) du Troisième Reich, mais ce sont aussi les mêmes gens qui sont frappés. Cela réclame un Aristophane.

Je suis curieux de la réussite des forces qui s'unissent pour faire de moi le Père de l'Église du Troisième Reich. Où cela mènera-t-il de prouver que je prenais tous les matins mon petit déjeuner avec Hitler? On aura découvert une relation concrète entre Hitler et moi! Là-dessus on recommencera à déployer tous ses efforts. Ils ne savent pas quelle est l'importance inimaginable pour eux, pour leur existence même, que le mythe du soldat allemand soit séparé de celui de Hitler. Je laisse à mes lecteurs le soin de poursuivre cette perspective qui les conduira peut-être en des endroits bizarres.

Je lis dans un des pamphlets que j'ai supporté avec agrément l'époque du Troisième Reich. S'il s'agit de la paix du cœur, je ne veux pas contredire le journaliste et je me contenterai de lui citer une phrase tirée de mes maximes à l'usage du foyer; elle me semble encore très valable aujourd'hui :

« Ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort.

Et ce qui me fait mourir me donne des forces incroyables. »

L'homme qui s'est pénétré de cette conviction supportera bien autre chose que le Troisième Reich.

11 *février* 1947.

...L'Ancien Testament gagne en signification, confronté avec le Nouveau Testament. C'est pourquoi je pense que deux livres tels que ceux consacrés à *La Paix* et à la *Mobilisation Totale* ne s'excluent pas l'un l'autre, mais au contraire qu'ils s'approfondissent, qu'ils rehaussent mutuellement leurs couleurs, du fait qu'ils ont été écrits par la même plume.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE B.F. IMPRIMÉS

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Juin 1948
Dépôt légal : 2e trim. 1948

ÉDITIONS SELF

20, PLACE DAUPHINE — PARIS 1er

VIENNENT DE PARAITRE :

COLLECTION " TÉMOIGNAGES "

JAN KARSKI

MON TÉMOIGNAGE DEVANT LE MONDE

HISTOIRE D'UN ÉTAT SECRET

Ce « best-seller » qui a connu un immense succès aux U.S.A. est le récit de l'héroïque résistance polonaise devant l'Allemand.

Un volume 14 × 21,5 de 356 pages.................... 330 fr.

KENNETH PENDAR

LE DILEMME FRANCE ÉTATS-UNIS

UNE AVENTURE DIPLOMATIQUE

Les événements d'Afrique du Nord de 1940 à 1943, vus et analysés par un témoin américain indépendant.

Un volume 14 × 21,5 de 448 pages.................... 450 fr.

M. SARRAZ-BOURNET

TÉMOIGNAGE D'UN SILENCIEUX

Un témoignage capital sur les années 1939-44 en France.

Un volume 14 × 21,5 de 216 pages.................... 240 fr.

RAPPEL :

V.-A. KRAVCHENKO

J'AI CHOISI LA LIBERTÉ !

Le document le plus sensationnel sur l'U.R.S.S.

Un volume 14 × 21,5 de 640 pages.................... 480 fr.

LES ILES D'OR

CHARLES MAURRAS

L'ORDRE ET LE DÉSORDRE

Une étude lucide ou l'on retrouve les idées essentielles du maître du Nationalisme français.

Une plaquette tirée à 5.000 exemplaires numérotés sur alfa. 125 fr.

Ed. J. FERENCZI et fils

9, rue Antoine-Chantin - PARIS XIVe

VIENT DE PARAITRE

SERGE GROUSSARD

POGROM

roman

Un vol. **240** fr.

•

FRANCIS CARCO

de l'Académie Goncourt

OMBRES VIVANTES

Un vol. **200** fr.

PEARL BUCK

PAVILLON DE FEMMES

100.000ème exemplaire

315 fr.

BIBLIOTHEQUE AMÉRICAINE

SINCLAIR LEWIS

BABBITT

300 fr.

LOUIS BROMFIELD

LA FERME

250 fr.

BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE

Les plus célèbres romans de la littérature anglaise, ancienne et moderne.

DERNIERS PARUS :

JAMES STEPHEN

DEIRDRE

DOUCE POMME DE DISCORDE

120 fr.

D. H. LAWRENCE

LE SERPENT A PLUMES

230 fr.

JANE AUSTEEN

L'ORGUEIL ET LE PREJUGÉ

180 fr.

PROCHAINEMENT :

THACKERAY, *PENDENNIS.*
WALTER SCOTT, *LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR.*

STOCK

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

VIENT DE PARAITRE :

EMMANUEL BERL

DESTINS DE L'OCCIDENT

I

LA CULTURE EN PÉRIL

La culture occidentale, parce qu'elle est avant tout une culture de la liberté, est une culture de la division. L'évangile sur quoi elle repose a dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Elle admet deux ordres, celui de l'homme et celui de la nature, celui du péché et celui de la grâce. Aussi l'Occident chrétien n'a-t-il jamais surmonté la division du Temporel et du Spirituel. Liberté, Diversité, Spécialité, la culture occidentale leur doit ses réussites les plus merveilleuses.

Mais elle composait ses divisions par un esprit de fraternité et de solidarité (contre l'Islam, contre la mer, contre l'Asie....). L'Europe morcelée admettait tacitement certains principes fédératifs. Elle admettait aussi une conception de l'homme, telle que chacun pût dire « mon semblable » en parlant de l'autre.

Cet humanisme — de la Chrétienté — de la Raison — de la Nature — du Prolétariat — est aujourd'hui évanescent, démembré. Nietzsche disait « Dieu est mort ». L'homme semble plus mort que Dieu.

D'où le trouble, le drame actuel de la culture occidentale. Elle n'est pas décadente elle est *tragique*.

D'autre part, il était nécessaire d'exposer, de critiquer la philosophie de la culture de Spengler selon laquelle la culture occidentale serait condamnée à un inéluctable déclin. Cet exposé et cette critique, Emmanuel Berl l'entreprend après avoir consacré plusieurs années à l'étude de l'Histoire de l'Europe.

Cette critique était d'autant plus nécessaire que l'idéologie de Spengler a été, et reste, un des fondements secrets du fascisme totalitaire.

EMMANUEL BERL : **La culture en péril.** Un vol. in-8° cour. 295 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Lafuma .... 900 fr.

4, rue Jules-Cousin TR **Paris (4e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

DES SUCCÈS !...

HENRI TROYAT

LA CASE DE L'ONCLE SAM

Un volume in-8º couronne de 320 pages.................. 300 fr.
ÉDITION ORIGINALE :
— 50 ex. numérotés sur vélin pur fil Lafuma...... 850 fr.
— 300 ex. numérotés sur alfa mousse Navarre..... 700 fr.

JEAN ANOUILH

L'INVITATION AU CHATEAU

Illustrations et couverture en couleurs de ANDRÉ BARSACQ
ÉDITION ORIGINALE limitée à :
— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Johannot.... 1.200 fr.
— 300 ex. numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais 750 fr.
Édition courante : Tirage limité sur alfa Navarre....... 500 fr.

LOUIS BROMFIELD

LA COLLINE AUX CYPRÈS

Un roman in-16 jésus de 350 pages.................. 300 fr.
ÉDITION ORIGINALE.................................. *épuisée*

JEAN GIONO

NOÉ

Un volume in-16 jésus de 360 pages.................. 315 fr.
L'ÉDITION ORIGINALE parue dans la Collection *LE CHOIX* est limitée à :
— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Johannot.... *épuisés*
— 300 ex. numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais 750 fr.
— 1.200 ex. numérotés sur alfa Navarre.............. 500 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

VIENT DE PARAITRE :

HENRY DE MONTHERLANT

CARNETS

1942-1943

Dans la collection de textes originaux *LE CHOIX*.

Un volume in-16 jésus, orné d'un frontispice gravé sur bois par GILBERT POILLIOT, sous couverture rempliée.

— 90 ex. numérotés sur vélin Johannot........... 1.000 fr.
— 2.700 ex. numérotés sur vélin du Marais........ 600 fr.

Dans la même collection :

Du même auteur :

— CARNETS (1935-1939)......... *restent quelques exemplaires.*

JEAN GIONO :

— UN ROI SANS DIVERTISSEMENT

— NOÉ

PAUL CLAUDEL, de l'Académie Française :

— SOUS LE SIGNE DU DRAGON

FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie Française :

— LA RENCONTRE AVEC BARRÈS

— DU COTÉ DE CHEZ PROUST

JEAN ANOUILH :

— NOUVELLES PIÈCES NOIRES

4, rue Jules-Cousin TR **Paris (4e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Rappel :

RENÉ REUDEL

SI LE SEL S'AFFADIT

roman

« *Un écrivain nouveau* » :
« M. Reudel débute dans l'écriture avec éclat. »

(Une semaine dans le monde.)

« *Si le Sel s'affadit...* est probablement un livre aussi riche de signification pour les curants que pour les incurants. »

Thierry Maulnier.
(Revue des Hommes et des Mondes.)

« René Reudel déploie une virtuosité qui l'apparente à la fin à Mauriac et à Albert Camus. »

Pierre Descaves. (Tel Quel.)

« Talent d'écrivain et de romancier absolument hors de pair. »

R. Kanters. (Spectateur.)

« Cette première œuvre révèle un écrivain, un vrai. »

Gaëtan Bernoville. (J'ai Lu.)

« Je n'ai peut-être jamais lu un récit aussi passionnant. Je l'écris comme je le pense : avec le double roman de Jean Cayrol et *La Peste* d'Albert Camus, le livre de M. Reudel me paraît le plus fort et le plus profond ouvrage de fiction publié au cours de cette année... Je forme un souhait : c'est que tous les directeurs des séminaires de France soient invités à lire *Si le Sel s'affadit.* Quel beau sujet d'argumentation. »

Armand Hoog. (Carrefour.)

Un volume in-8° couronne de 320 pages.............. 240 fr.
— ÉDITION ORIGINALE : 40 ex. sur vélin Lafuma... *épuisé.*

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

A Paraître :

PAUL VIALAR

ÉCRIT SUR LE SABLE

roman

Chargé de la construction du Transsaharien, l'ingénieur Jacques Hadry s'est installé à Koung-Kou, où il a rencontré le Belge Verstraeten et un Français dévoyé, Salvert, qui vit dans le souvenir de sa femme morte : Anna. Il fait à Hadry le récit de son voyage...

Ne poursuivons pas davantage ce compte rendu. Les lecteurs connaissent assez Paul Vialar pour savoir qu'ils peuvent faire confiance à son imagination et à son talent. Tous ceux qui suivent son admirable et longue série seront heureux de le voir, avec ce livre, *courir un cent mètres.* Voici en effet un roman qu'on lit d'une traite et dont les parfaits mécanismes se tendent et jouent — jusqu'au dénouement rapide — avec une précision dramatique.

PAUL VIALAR : **Écrit sur le Sable.** Un vol. in-8° cour. ... 280 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 40 ex. numérotés sur vélin pur fil Lafuma......... 900 fr.
— 180 ex. numérotés sur alfa mousse Navarre .... 750 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

VIENT DE PARAITRE :

JACQUES CORDIER

JEANNE D'ARC

Collection Historique in-8° carré.

Un volume de 432 pages sur alfa Navarre, sous couverture 4 couleurs .... 600 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 40 ex. numérotés sur vélin du Marais .... 900 fr.

Rappel de la Collection :

— M.-L. DES GAVETS :
— LE ROI RENÉ .... 280 fr.

MAURICE BARDÈCHE :
— STHENDAL ROMANCIER .... 480 fr.

Lieutenant-Colonel H. CARRÉ :
— LE GRAND CARNOT .... 400 fr.

WALTHER TRITSCH :
— CHARLES-QUINT .... 550 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

Ouvrages à paraître :

SALVADOR DE MADARIAGA : **CHRISTOPHE COLOMB**
(Traduit de l'espagnol).

DUC DE LA FORCE : **LE MARÉCHAL DE LA FORCE**

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS JEAN VALMONT
présentent :
L'Édition de classe d'un texte déjà classique

THIERRY MAULNIER

LA COURSE DES ROIS

Édition originale en un beau volume in-4° tellière, illustré de 8 dessins en pleine page de JEAN COCTEAU.

50	ex. sur hollande	3.000 fr.
1.250	ex. sur Lafuma	900 fr.

L'unanimité de la critique a désigné cette pièce comme la plus intéressante de celles créées au cours de la saison 1946-1947.

Un drame noble, écrit dans une langue sévère et pure... M. Thierry Maulnier est l'un des esprits les plus remarquables de sa génération.

Francis Ambrière (*Opéra.*)

Un lettré peu commun, un prosateur maître et bon musicien de sa langue...

Georges Pioch (*Tel Quel.*)

La vigueur des dialogues et la valeur littéraire de l'œuvre nous dispensent un constant plaisir...

Marcel Thiébaut (*Carrefour.*)

Une grande Comédie-Française se fût honorée en montant cette pièce...

J.-J. Gautier. (*Le Figaro.*)

Une écriture d'une saisissante beauté...

Roger Dornès. (*Le Spectateur.*)

DISTRIBUTEUR :

Librairie LA HUNE, 12, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS-VIe
TÉL : ODÉON 39-89

APRÈS LE PROCÈS DU
MARÉCHAL PÉTAIN

DOCUMENTS

POUR LA

RÉVISION

Préface de
JACQUES ISORNI
et
JEAN LEMAIRE
Avocats à la Cour

Un volume: 150 fr.

ANDRÉ MARTEL, ÉDITEUR
Diffuseur : LA COURONNE, 17, Bd Malesherbes, PARIS

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

VIENT DE PARAITRE :

JACQUES CORDIER

JEANNE D'ARC

Sa Personnalité — Son rôle *“ La simple vérité. ”*

Un volume in-8° carré de 432 pages, sous couverture 4 couleurs. 650 fr.
Édition originale :
— 40 ex. numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais ...... 900 fr.

PAUL VIALAR

ÉCRIT SUR LE SABLE

“ Un roman violent comme un coup de poing. ”

Un volume in-8° couronne .... 280 fr.
Édition originale :
— 40 ex. sur vélin pur fil................................... 900 fr.
— 180 ex. sur alfa mousse .... 750 fr.

4, rue Jules-Cousin **Paris (4e) - TUR. 83-74**

TROIS DOCUMENTS

EUGEN KOGON

L'ENFER ORGANISÉ

Traduit de l'allemand

L'ouvrage le plus complet, le plus hallucinant et le plus vrai qui ait sans doute jamais été publié sur l'organisation et le fonctionnement des camps de concentration allemands.

Un vol. : 300 fr.

RUDOLF SEMMLER

JOURNAL DU SECRÉTAIRE DE GOEBBELS

1940-1944

Ici le ministre de la Propagande paraît tel qu'il se montrait à sa famille et ses intimes, avec ses dons, ses défauts et surtout ce fanatisme passionné qui a fait de lui un personnage humainement et historiquement aussi intéressant qu'Hitler.

Un vol. : 280 fr.

XXX

VÆ VICTIS OU DEUX ANS DANS LA L.V.F.

Précédé de

MON POINT DE VUE

par RÉMY

Un garçon, sincère mais dupé, raconte ses années dans la L.V.F. de 1942 à la débâcle finale. Cet aspect de la guerre est encore mal connu et le problème moral que pose un tel ouvrage n'a pas cessé de hanter les consciences non partisanes.

Un vol. : 200 fr.

LA JEUNE PARQUE

136, Bd. Haussmann, PARIS

Collection
UNIVERS PARTICULIERS

WILLIAM FAULKNER

MONNAIE DE SINGE

Traduit par M. GAUCHER
(*Sous presse*).

Collection
DE PAR LE MONDE

STUART CLOETE

LE GRAND TREK

traduit par CHATEAUMINOIS et CARTON

Je l'ai lu avec un enthousiasme tel, — intense et croissant, — que seul le *Livre de la Jungle* en a suscité de pareil.

Ary Leblond.

Le vol : 390 fr. 44e *mille*.

LAO SHEH

CŒUR JOYEUX

COOLIE DE PÉKIN

Traduit par JEAN POUMARAT

Le meilleur critique humoriste de la Chine.

Lin Yu Tang.

Un fort vol. : 360 fr.

ARTHAUD

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

VIENT DE PARAITRE :

EMMANUEL BERL

DESTINS DE L'OCCIDENT

I

LA CULTURE EN PÉRIL

La culture occidentale, parce qu'elle est avant tout une culture de la liberté, est une culture de la division. L'évangile sur quoi elle repose a dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Elle admet deux ordres, celui de l'homme et celui de la nature, celui du péché et celui de la grâce. Aussi l'Occident chrétien n'a-t-il jamais surmonté la division du Temporel et du Spirituel. Liberté, Diversité, Spécialité, la culture occidentale leur doit ses réussites les plus merveilleuses.

Mais elle composait ses divisions par un esprit de fraternité et de solidarité (contre l'Islam, contre la mer, contre l'Asie....) L'Europe morcelée admettait tacitement certains principes fédératifs. Elle admettait aussi une conception de l'homme, telle que chacun pût dire « mon semblable » en parlant de l'autre.

Cet humanisme — de la Chrétienté — de la Raison — de la Nature — du Prolétariat — est aujourd'hui évanescent, démembré. Nietzsche disait « Dieu est mort ». L'homme semble plus mort que Dieu.

D'où le trouble, le drame actuel de la culture occidentale. Elle n'est pas décadente elle est *tragique*.

D'autre part, il était nécessaire d'exposer, de critiquer la philosophie de la culture de Spengler selon laquelle la culture occidentale serait condamnée à un inéluctable déclin. Cet exposé et cette critique, Emmanuel Berl l'entreprend après avoir consacré plusieurs années à l'étude de l'Histoire de l'Europe.

Cette critique était d'autant plus nécessaire que l'idéologie de Spengler a été, et reste, un des fondements secrets du fascisme totalitaire.

EMMANUEL BERL : **La culture en péril**. Un vol. in-8° cour. 295 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Lafuma .... 900 fr.

4, rue Jules-Cousin **Paris (4e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

VIENT DE PARAITRE :

HENRY DE MONTHERLANT

CARNETS

1942-1943

Dans la collection de textes originaux *LE CHOIX.*

Un volume in-16 jésus, orné d'un frontispice gravé sur bois par GILBERT POILLIOT, sous couverture rempliée.

— 90 ex. numérotés sur vélin Johannot........... 1.000 fr.
— 2.700 ex. numérotés sur vélin du Marais........ 600 fr.

Dans la même collection :

Du même auteur :
— **CARNETS (1935-1939)**......... *restent quelques exemplaires.*

JEAN GIONO :
— **UN ROI SANS DIVERTISSEMENT**
— **NOÉ**

PAUL CLAUDEL, de l'Académie Française :
— **SOUS LE SIGNE DU DRAGON**

FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie Française :
— **LA RENCONTRE AVEC BARRÈS**
— **DU COTÉ DE CHEZ PROUST**

JEAN ANOUILH :
— **NOUVELLES PIÈCES NOIRES**

4, rue Jules-Cousin   Paris (4e) - TUR. 83-74

A NOS AMIS, A NOS LECTEURS, A NOS PREMIERS ABONNÉS

En général, ce sont les revues aux abois qui adressent un appel à leurs lecteurs. Or, en dépit de la crise sévère qui pèse sur l'édition française, cette revue a rencontré dans le public un accueil qui garantit son avenir. Qu'en soient remerciés nos premiers lecteurs, nos premiers abonnés.

En fondant *LA TABLE RONDE*, nous avions l'ambition qu'elle maintienne fermement les traditions de toute revue littéraire digne de ce nom, et qu'elle soit en même temps largement ouverte sur le monde. Nous espérions éviter à la fois les pièges du magazine de vulgarisation et ceux d'une revue de chapelle. De même, nous comptions sur le concours d'écrivains de toute tendance, désireux moins d'imposer une doctrine que de provoquer ou d'accepter un *dialogue*.

Nos intentions ont été comprises. Il n'a pas tenu qu'à nous de n'être pas pris à partie avec violence par ceux qui réprouvent, et paraissent contraints de réprouver, et même de craindre l'esprit de dialogue. La colère d'un hebdomadaire stalinien nous assure que nous gênons (dans la seule mesure où une revue peut le faire) certain plan de dictature intellectuelle.

Autour de *LA TABLE RONDE*, une équipe apprend à se reconnaître, et à se connaître. Cette revue, encore une fois, n'est fermée à personne. Elle veut aider et préparer une nouvelle génération d'écrivains.

Nous ne nous dissimulons pas que la perfection n'est pas encore atteinte. Il est plus difficile de donner vie à une revue de dialogue qu'à une revue d'école. Pour une fois, nous pouvons être certains que le temps joue en notre faveur.

D'autre part, certains retards dans nos dernières livraisons auraient pu inquiéter le public. Une revue doit être ponctuelle. Celle-ci le sera.

Mais à l'amitié de l'équipe doit répondre l'amitié des lecteurs. Ce sont eux qui sont les vrais responsables de la diffusion de *LA TABLE RONDE*. Ce sont eux qui doivent lui trouver de nouveaux abonnés et étendre le champ de son influence. Ce sont eux qui doivent multiplier son rayonnement et préparer un réseau d'amitiés *actives*.

Nous vous remercions pour votre confiance. Nous vous demandons votre aide pour faire de cette revue française la grande revue européenne.

LE DIRECTEUR.

POUR RÉPONDRE A L'APPEL FORMULÉ AUX PREMIÈRES PAGES, SOUSCRIVEZ CE

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer aux Éditions de LA TABLE RONDE

4, RUE JULES-COUSIN - PARIS-IVe

Veuillez m'inscrire pour .... abonnement de six mois. à la Revue LA TABLE RONDE,

à partir du No de ....

au nom de ....

adresse : ....

Ci-joint la somme de .... versée à votre Compte Chèque Postal

Paris no 4578-88.

Tarif des abonnements (six mois) :

— France et Union Française .... 550 fr.
— Union postale .... 710 fr.
— Autres pays .... 670 fr.

SIGNATURE :

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

NOUVELLES DES ÉDITIONS DE

LA TABLE RONDE

■ **TANT QUE LA TERRE DURERA** d'*HENRI TROYAT* (le plus grand succès romanesque de 1948) est en cours de traduction en Allemagne, pendant que **LA CASE DE L'ONCLE SAM**, du même auteur, est en cours de traduction en Italie.

■ La collection : **GÉNIE DU CHRISTIANISME** (dirigée par *FRANÇOIS MAURIAC* a dû être retardée. L'étude du Père *DANIÈLOU* sur **ORIGÈNE** ne paraîtra qu'à la rentrée.

■ La collection d'éditions originales LE CHOIX proposera au public (avant la fin de l'année) **ANNA DE NOAILLES ou LE CLIMAT DU GÉNIE**, de *CHARLES DU BOS*, précédé de **LA RENCONTRE AVEC CHARLES DU BOS**, de *DANIEL ROPS*. Ce sera le dernier livre de cette collection pour 1948. Rappelons qu'au cours de cette année auront paru dans LE CHOIX : **DU COTÉ DE CHEZ PROUST**, de *FRANÇOIS MAURIAC* ; **NOÉ**, de *JEAN GIONO* ; **SOUS LE SIGNE DU DRAGON**, de *PAUL CLAUDEL*; **CARNETS** (1942-1943) d'*HENRY DE MONTHERLANT* et **VUES** *de PAUL VALERY*.

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

NOUVEAUTÉS

GUSTAVE THIBON

NIETZSCHE
OU
LE DÉCLIN DE L'ESPRIT

Un volume de 320 pages .... 270 fr.

HENRI MASSIS

D'ANDRÉ GIDE à MARCEL PROUST

Un volume de 390 pages .... 270 fr.

CHARLES D. BOULOGNE

LE MOI RETROUVÉ

Préface de G. THIBON

Un volume de 320 pages .... 220 fr.

HARRY HARRISON KROLL

MOUND VISTA

Roman traduit de l'anglais

« *Pour ceux qui ont aimé AUTANT EN EMPORTE LE VENT.* »

Un volume de 450 pages .... 230 fr.

LARDANCHET

LIBRAIRIE " LES LETTRES "

16, rue de Bellechasse - PARIS (7e) — Tél. : INV. 36-13

VIENT DE PARAITRE :

STÉPHANE MALLARMÉ

(1842-1898)

Numéro spécial de la revue " LES LETTRES "

Inédits

POÈMES ET LETTRES DE STÉPHANE MALLARMÉ
PRÉCÉDÉS D'UNE LETTRE DE PAUL VALÉRY

Hors-texte

STÉPHANE MALLARMÉ PAR PABLO PICASSO
QUATRAIN A MÉRY LAURENT

Études de

ANTOINE ADAM, JEAN AUDARD, ALBERT BÉGUIN, JOE BOUSQUET, HENRY CHARPENTIER, ANDRÉ CHASTEL, GARDNER DAVIES, BERNARD FLEUROT, FRÉDÉRIC HAGEN, DANIEL-HENRY KAHNWEILER. CECILY MACKWORTH, CLAUDE-EDMONDE MAGNY, CHARLES MAURON, JEAN MIQUEL, PIERRE MISSAC, RENÉ NELLI, ÉMILIE NOULET, JEAN-PAUL ROUSSEL, ALBERT-MARIE SCHMIDT, JOAO GASPAR SIMOES. EILEEN SOUFFRIN, JEAN STAROBINSKI, GUILLERMO DE TORRE.

Réunis par JEAN AUDARD et PIERRE MISSAC
Présentation d'André SILVAIRE

Un volume in-8 carré de 244 pages .... 285 fr.
100 exemplaires numérotés sur vélin Crèvecœur du Marais . 600 fr.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE

LIVRES NOUVEAUX :

L'EUROPE

(Paysages et Civilisations)
248 magnifiques photographies, la plupart en pleine page
Préface de Paul Claudel, *de l'Académie française*
Un album relié toile . . . . 1.500 fr.

PIERRE JEAN JOUVE
LE DON JUAN DE MOZART
Un volume . . . . 320 fr.

ÉTIENNE LALOU
LES RÈGLES DU JEU
Essai sur les sports
Un volume . . . . 260 fr.

MARIE-MADELEINE MARTIN
HISTOIRE DE L'UNITÉ FRANÇAISE
Un volume. . . . . 460 fr.

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française
JOURNAL D'UN HOMME DE 30 ANS
(1914-1923)
Un volume à tirage limité . . . . 280 fr.

MARTIN NADAUD
MÉMOIRES DE LÉONARD,
ancien garçon maçon
Préface de Jean Follain
Introduction de Georges Duveau
Un volume . . . . 280 fr.

HERMANN RAUSCHNING
LE TEMPS DU DÉLIRE
par l'auteur de *Hitler m'a dit*
Un volume . . . . 400 fr.

R. L. STEVENSON
LE TRAFIQUANT D'ÉPAVES
Roman
La première traduction intégrale de ce chef-d'œuvre
Un fort volume. . . . . 600 fr.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE
— PARIS VII — 30, RUE DE L'UNIVERSITÉ

NOUVEAUTÉS

HENRI QUEFFÉLEC
CHEMINS DE TERRE
270 fr.

PEARL BUCK
HISTOIRE D'UN MARIAGE
roman 210 fr.

LOUIS BROMFIELD
PLAISANTE VALLÉE
225 fr.

STORM JAMESON
L'AUTRE RIVE
roman

COLLECTION MAÏA

A. CONSTANT
AVENTURES D'UN ÂNE MAROCAIN
Lauréat du Prix du Maroc 1947.
Un vol. ill. et cart...... 255 fr.

COLLECTION « A LA PROMENADE »

SCARRON
NOUVELLES TRAGI-COMIQUES
Tir. num. sur vélin sup. 240 fr.

STOCK

ŒUVRES DE
JACQUES CHARDONNE

en vente

ÉDITIONS DU ROCHER
LE BONHEUR DE BARBEZIEUX

LA JEUNE PARQUE
CLAIRE
ROMANESQUES

GRASSET
LES DESTINÉES SENTIMENTALES
EVA

STOCK
L'AMOUR C'EST BEAUCOUP PLUS QUE L'AMOUR

Prochainement :

CHIMÉRIQUES

Le nouveau roman de
JACQUES CHARDONNE
paraîtra en édition originale, illustré par *André Jordan.*
Consultez votre libraire.

LES ÉDITIONS GALLIMARD
publient les

ŒUVRES COMPLÈTES DE JACQUES CHARDONNE

en six vol. in-8°
Belle édition de bibliothèque

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

HENRI TROYAT

LA CASE DE L'ONCLE SAM

La Case de l'Oncle Sam et la Presse

— Un voyage en Amérique, après tant d'autres.
Celui-ci est alerte, sans prétention à philosopher, animé de bout en bout d'une sorte d'humour qui est moins dans l'accent et l'intention du narrateur que dans le défilé même des faits et des images, des choses vues et entendues.

Bulletin des Lettres, 15-5-48 (Lyon).

— Un excellent documentaire où l'ironie tempère l'émerveillement, où l'esprit cartésien rappelle au sens des réalités traditionnelles un homme assez réceptif pour être capable d'enthousiasme ou de dégoût.

Marcel LOBET. *La Nation Belge*, 5-5-48.

— J'aimerais voyager avec Henri TROYAT.
Il voit vite. Il voit bien. Il semble qu'il voit juste. Son récit est plein d'allant, de remarques vives, et est mené tambour battant, à la cadence américaine. Cette *CASE DE L'ONCLE SAM* ne pouvait rencontrer autour d'elle meilleur visiteur.

Nord Industriel et Commercial, 15-5-48.

— D'écrivains sérieux, sur un tel sujet, il n'en est que trop qui nous infligent de l'ennui sans nous instruire de rien. Sans doute dira-t-on qu'Henri TROYAT ne nous découvre point l'Amérique et qu'il ne fait guère que la plaisanter. Il nous la montre si drôle et si plaisante qu'il nous donne envie de la visiter.

Noël SABORD, *Les Nouvelles Littéraires*, 13-5-48.

— Mais si toutes ces images sont déjà obscurément présentes à notre esprit, elles prennent ici un relief et une vie inégalable , et acquièrent des couleurs et un rythme qu'elles n'ont pas souvent eus.
Pourtant, *LA CASE DE L'ONCLE SAM* apporte quelque chose de neuf et de précieux : une analyse pénétrante de l'âme américaine.

R. CAILLERET, *Le Monde Illustré*, 1-5-48.

— C'est l'Amérique pittoresque qu'Henri TROYAT nous raconte avec esprit, et une bonne humeur communicative... Le spectacle de la rue n'a d'ailleurs point empêché Henri TROYAT d'aller au delà des apparences et de comprendre le caractère essentiel de ce peuple, si différent de nous.

T. M. EUSTACHE, *Écho du Soir* (Lyon).

HENRI TROYAT. — **LA CASE DE L'ONCLE SAM.**
1 volume in-16 jésus de 312 pages .... 300 fr.

ÉDITION ORIGINALE :
— 50 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma... *épuisé.*
— 300 exemplaires numérotés sur alfa mousse Navarre.. 700 fr.

4, rue Jules-Cousin **Paris (4^e) - TUR. 83-74**

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

PIERRE BOUTANG

Quand le Furet s'endort...

suivi de LE POTIER

L'auteur a fait précéder son roman d'une fable. La fable et le roman s'ouvrent sur l'avenir : il sait qu'il y a certaines formes essentielles de la destinée humaine dont on est saisi ou frappé; mais l'incarnation particulière de ces formes est imprévisible et fait l'objet du roman.

Il s'agit de la fin et des moyens. On se soucie communément du problème *moral* de la fin et des moyens. C'est l'affaire des philosophes. Ici les moyens sont vivants et l'auteur les regarde vivre. Et pas n'importe quel moyen : le furet qui s'endort quand il *réussit* et fait perdre le chasseur. Or les hommes tentent quelquefois d'avoir les furets de leur désir, curiosité, ou recherche du salut. Supposez qu'un frère prenne sa sœur pour furet : c'est le sujet du *Potier*. Qu'arrivera-t-il? Comment le frère, la sœur et les gens autour seront-ils heureux ou malheureux, en échecs ou en succès?

L'auteur n'a rien voulu prouver. Il a regardé le mythe qui l'avait saisi, ou lui avait été donné. Il ne souhaite pas que l'on tire cette morale que l'homme ne doit jamais traiter son prochain comme un furet. Simplement Kate et son chasseur de frère sont engagés dans une aventure qui nous intéresse tous. Le mythe prolonge une histoire tout humaine. L'île où doit se dérouler la tragédie n'est que *la vraie vie*, quand elle se révèle, et que les faux problèmes n'en troublent pas l'essence.

L'auteur présente là son second roman. Il a trente ans, espère en vivre quatre-ving-dix, travailler et faire des progrès. Il estime que les dix dernières pages du *Potier* répondent à ce qu'il désire faire, en ce qui concerne la seule écriture : pages qui lui furent vraiment dictées par son histoire, et où l'abstrait et le concret sont réconciliés.

Un volume in-8° couronne broché.................. 295 fr.

L'ÉDITION ORIGINALE est limitée à :
— 30 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma . 900 fr.
— 50 exemplaires numérotés sur alfa mousse Navarre. 800 fr.

Rappel :

LA MAISON UN DIMANCHE, suivi de **MADAME DORLINDE.**
Un volume in-8° couronne .... 160 fr.

4, rue Jules-Cousin — TR — Paris (4e) - TUR. 83-74

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

RENÉ REUDEL

SI LE SEL S'AFFADIT

roman

PRIX SAINTE-BEUVE 1948

« *Un écrivain nouveau* » :

« M. Reudel débute dans l'écriture avec éclat. »

(Une semaine dans le monde.)

« *Si le Sel s'affadit*... est probablement un livre aussi riche de signification pour les croyants que pour les incroyants. »

Thierry Maulnier.
(Revue des Hommes et des Mondes.)

« René Reudel déploie une virtuosité qui l'apparente à la fois à Mauriac et à Albert Camus. »

Pierre Descaves. (Tel Quel.)

« Talent d'écrivain et de romancier absolument hors de pair. »

R. Kanters. (Spectateur.)

« Cette première œuvre révèle un écrivain, un vrai. »

Gaëtan Bernoville. (J'ai Lu.)

« Je n'ai peut-être jamais lu un récit aussi passionnant. Je l'écris comme je le pense : avec le double roman de Jean Cayrol et *La Peste* d'Albert Camus, le livre de M. Reudel me paraît le plus fort et le plus profond ouvrage de fiction publié au cours de cette année... Je forme un souhait : c'est que tous les directeurs des séminaires de France soient invités à lire *Si le Sel s'affadit.* Quel beau sujet d'argumentation. »

Armand Hoog. (Carrefour.)

Un volume in-8° couronne de 320 pages............ 300 fr.
— ÉDITION ORIGINALE : 40 ex. sur vélin Lafuma... *épuisé.*

4, rue Jules-Cousin — Paris (4e) - TUR. 83-74

A DÉTACHER

A DÉTACHER

POUR RÉPONDRE A L'APPEL FORMULÉ AUX PREMIÈRES PAGES, SOUSCRIVEZ CE

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer aux Éditions de LA TABLE RONDE

4, RUE JULES-COUSIN - PARIS-IVe

Veuillez m'inscrire pour .... abonnement de six mois à la Revue LA TABLE RONDE,

à partir du N° de ....

au nom de ....

adresse : ....

Ci-joint la somme de .... versée à votre Compte Chèque Postal

Paris n° 4578-88.

Tarif des abonnements (six mois) :

— France et Union Française .... 550 fr.
— Union postale .... 610 fr.
— Autres pays .... 670 fr.

SIGNATURE :

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

A PARAITRE :

PAUL VALÉRY
de l'Académie Française.

VUES

Un important ouvrage posthume de l'illustre académicien qui paraîtra dans la Collection de textes originaux *LE CHOIX*, format in-16 jésus, illustré d'un frontispice.

L'ÉDITION ORIGINALE sera limitée à :

— (Exceptionnellement), quelques exemplaires numérotés sur beau papier.
— 100 ex. numérotés sur vélin pur fil Johannot.
— 300 ex. numérotés sur vélin Crévecœur du Marais.
— 1.800 ex. numérotés sur alfa bouffant Navarre.

PAUL BAUDOUIN

NEUF MOIS AU GOUVERNEMENT

AVRIL - DÉCEMBRE 1940

Un volume in-16 jésus de 448 pages.................... 480 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 10 ex. numérotés sur vélin pur fil................. 950 fr.
— 40 ex. numérotés sur alfa mousse Navarre .... 850 fr.

CURZIO MALAPARTE

MONSIEUR CAMÉLÉON

ROMAN

Un volume, in-8° couronne, illustré de 22 hors-textes dessinés par ORFÉO TAMBURI.................. 350 fr.

ÉDITION ORIGINALE limitée à :

— 65 ex. numérotés sur vélin pur fil Lafuma........ 900 fr.
— 170 ex. numérotés sur alfa mousse Navarre .... 750 fr.

4, rue Jules-Cousin Paris (4e) - TUR. 83-74

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO

JANVIER 1948

FRANÇOIS MAURIAC : La pierre d'achoppement (I). — JEAN PAULHAN : Trois notes (à propos de la patrie). — ALBERT CAMUS : Les meurtriers délicats. — THIERRY MAULNIER : La violence révolutionnaire. — RAYMOND ARON : Discours à des étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe. — JULES ROY : Amour des armes. — MARCEL JOUHANDEAU : Le livre de mon père (I).

CHRONIQUES par MICHEL BRASPART. — JEAN-MARIE CREACH. — JEAN-LOUIS CURTIS. — JEAN DESTERNES. — RAYMOND DUMAY. — HUBERT GIGNOUX. — ROBERT KANTERS. — JACQUES LAULERQUE. — CHARLES MAUBAN. — CLAUDE MAURIAC. — PIERRE QUEMENEUR. — ANDRÉ ROUGON. — GILBERT SIGAUX. — JACQUES TOURNIER. — HENRI TROYAT

TEXTES DE CALVIN

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2

FÉVRIER 1948

THIERRY MAULNIER : Jean-Paul Sartre et le suicide de la littérature. — GRAHAM GREENE et FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie Française : La Civilisation chrétienne est-elle en péril ? — ROGER CAILLOIS : Le langage et la littérature moderne. — HENRY DE MONTHERLANT : Carnaval sacré. — JEAN PAULHAN : La peinture moderne ou l'espace sensible au cœur. — MARCEL JOUHANDEAU : Le livre de mon père (II).

CHRONIQUES par PIERRE ANDREU. — ALEXANDRE ASTRUC. — MICHEL BRASPART. — PIERRE COPIN. — JEAN DUCHÉ. — NATHALIE DUCHÉ. — JACQUES LAURENT. — CHARLES MAUBAN. — FRANCIS MEAULNES. — FRANÇOIS NICARD. — AIMÉ PATRI. — JACQUES RASTIER. — JEAN-CLAUDE SALEL. — PAUL SALLERON. — GILBERT SIGAUX. CLAUDE SYLVIAN. — JACQUES TOURNIER.

CORRESPONDANCE : Une lettre de M. Emmanuel Berl.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 3

MARS 1948

PAUL VALÉRY : Esquisse d'un éloge de la virtuosité. — FRANÇOIS MAURIAC : La pierre d'achoppement (II). — BRICE PARAIN : Le temps des conférences. — RAYMOND ARON : Paix impossible, Guerre improbable. — THIERRY MAULNIER : Les écrivains de police. — MARCEL JOUHANDEAU : Le livre de mon père (fin).

CHRONIQUES par MICHEL BRASPART. — JEAN-CLAUDE DE BRISVILLE. — ANDRÉ BOURIN. — JEAN-GÉRARD CHAUFFETEAU. — JEAN DESTERNES. — MAURICE FALARIQUE. — J. F. GRAVIER. — ROBERT GUILLAIN. — ROBERT KANTERS. — JACQUES LAULERQUE. — JACQUES LAURENT. — JEAN LEBRAU. — CHARLES MAUBAN. — DENIS MARION. — FRANÇOIS NICARD. — AIMÉ PATRI. — ANDRÉ ROUGON. — JEAN-CLAUDE SALEL. — PAUL SALLERON. — GILBERT SIGAUX. — JACQUES TOURNIER.

TEXTES DE Mlle DE SCUDÉRY.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

PUBLIERA

DANS LES PROCHAINS NUMÉROS :

ALAIN
Raymond ARON
Karl BARTH
Emmanuel BERL
Pierre BOURDAN
Albert CAMUS
Blaise CENDRARS
CILIGA
Jean COCTEAU
Ernst-Robert CURTIUS
Jean GIONO
GRAHAM GREENE
Julien GREEN
Armand HOOG
Marcel JOUHANDEAU
Valéry LARBAUD
T. E. LAWRENCE

Curzio MALAPARTE
Thomas MANN
Thierry MAULNIER
François MAURIAC
Henry de MONTHERLANT
Alberto MORAVIA
Albert OLLIVIER
Brice PARAIN
Jean PAULHAN
Roger PEYREFITTE
Luigi PIRANDELLO
Denis de ROUGEMONT
David ROUSSET
Jules ROY
Henri TROYAT
Paul VALÉRY
etc..., etc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Imprimé en France — Prix du Numéro : 100 fr.